

Mirette, par Élie Sauvage

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Sauvage, Elie (1814-1871). Mirette, par Élie Sauvage. 1867.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

MIRETTE

PAR

ELIE SAUVAGE



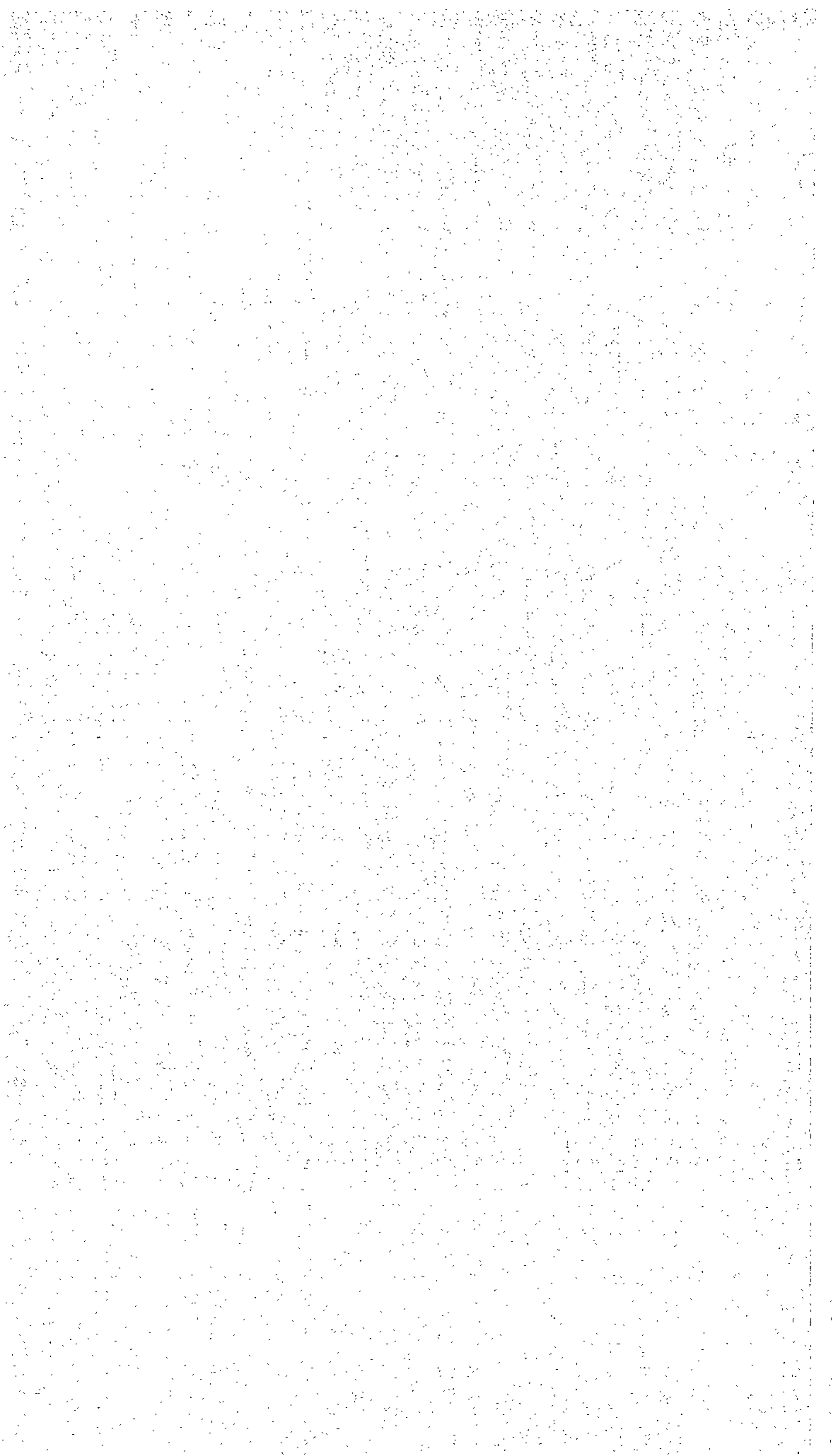
SE TROUVE A PARIS

A LA LIBRAIRIE DES AUTEURS

10, RUE DE LA BOURSE, 10

M DCCC LXVII

68898
42



MIRETTE

520

©

65595

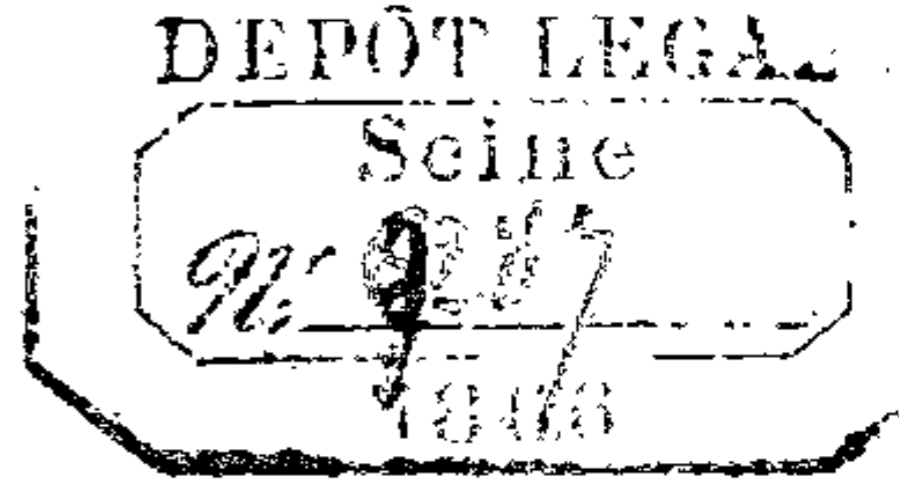
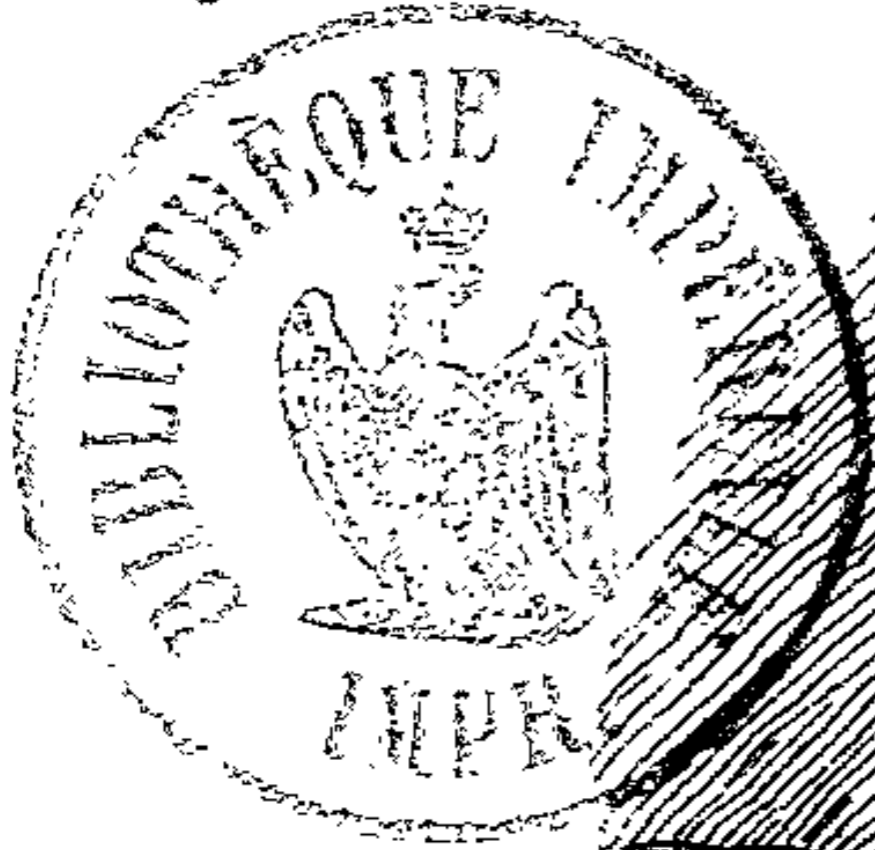
PARIS. — IMPRIMERIE DE D. JOUAUST

RUE SAINT-HONORÉ, 338

Sous réserve de tous les droits.

MIRETTE

PAR
ELIE SAUVAGE



SE TROUVE A PARIS
A LA LIBRAIRIE DES AUTEURS
10, RUE DE LA BOURSE, 10

M DCCC LXVII

1866

Handwritten signature or mark.

MIRETTE

I

Une nuit du mois de mai 1831, dans une petite chambre dont l'ameublement révélait des habitudes calmes et studieuses, un jeune homme lisait, à la lueur d'une lampe, un livre qui semblait absorber toute son attention. Deux heures venaient de sonner à la pendule en albâtre qui ornait sa cheminée, lorsque des coups frappés dans la muraille lui firent brusquement dresser la tête. Il écouta... Ses sens, aidés par le silence de la nuit et par la lecture de Swedenborg, lui permirent d'entendre distinctement des plaintes inarticulées.

— Mon voisin se trouverait-il plus mal?...

Le bruit ayant cessé, le jeune homme se pen-

cha de nouveau sur son livre et continua sa lecture; mais il fut interrompu bientôt par des coups plus forts et plus précipités.

— Ces coups ne viennent pas de la chambre du malade...; ils semblent sortir de l'intérieur de la muraille... C'est étrange! Dois-je entrer chez ces braves gens? Peut-être ont-ils besoin d'une main charitable?... Ils ne semblent pas riches... Mais à quel titre frapperai-je à leur porte et à cette heure de nuit?... Je ne les connais pas, jamais je ne leur ai adressé la parole...

Son esprit flottait entre deux sentiments, la crainte d'être indiscret et le désir de porter secours à des malheureux, lorsqu'il sentit comme une main invisible qui le poussait et une voix intérieure qui lui criait : « Va! mais va donc!... » Il obéit machinalement et se trouva, sans trop s'en rendre compte, dans un couloir obscur, devant une porte mal close, au travers de laquelle on distinguait une clarté faible et vacillante. Il frappa doucement; une voix répondit aussitôt : « Entrez... »

Le spectacle qui s'offrit au jeune homme, en ouvrant la porte, était bien fait pour saisir son imagination naturellement impressionnable.

Au fond de cette humble mansarde fantastiquement éclairée par une lampe fumeuse, gisait sur un lit de bois grossier un vieillard en cheveux blancs, à physionomie noble et empreinte d'une douceur ineffable, mais sur laquelle la mort

avait déjà écrit : « Ceci est à moi ! » Une jeune fille était accroupie aux pieds du lit, tenant embrassée la main droite du vieillard. On eût pu la croire morte, si de temps à autre quelques mouvements convulsifs n'eussent trahi la vie. Sa longue chevelure en désordre lui voilait le visage, mais sa pose seule exprimait une immense douleur : on eût dit Madeleine aux pieds de la croix.

Quand le vieillard vit entrer le jeune homme, un rayon de joie illumina sa face obscurcie déjà par les ombres de la mort.

— Soyez le bienvenu, dit-il, je vous attendais.

— C'est vous qui avez frappé des coups dans la muraille ?

— Non, cela m'eût été impossible ; nos chambres ne sont pas contiguës. J'avais à vous parler, un Esprit s'est chargé de vous avertir.

— Un Esprit ?...

— Ne savez-vous pas qu'il y a correspondance entre le monde spirituel et le monde matériel ? Swedenborg ne vous l'a-t-il pas appris tout à l'heure ?

Lucien ne répondit pas, il se crut sous le charme d'une hallucination.

— Les moments sont précieux, reprit le vieillard, il est temps que je vous révèle pourquoi je vous ai fait venir. Vous voyez cette pauvre enfant abîmée dans sa douleur ?...

— C'est votre fille ?

— Par le dévouement, par l'amour céleste, mais non par les liens charnels... Son père, le comte de Rouville, héritier d'une des plus anciennes maisons de Normandie, avait émigré en Angleterre avec ses parents, après la sanglante journée du 10 août. Il revint en France, en 1802, pour recueillir les débris d'une grande fortune arrachés à l'ouragan révolutionnaire, grâce à l'intendant de sa famille qui s'était fait jacobin par dévouement pour ses anciens maîtres. Ce brave homme, veuf et sans enfants, avait racheté de ses propres deniers les ruines du château de Rouville et quelques morceaux de ses vastes domaines, lorsqu'ils furent vendus comme biens d'émigrés. Il eut la joie de pouvoir les rendre avant de mourir au père de Mirette, avec une somme assez ronde en or, fruit de ses longues économies. Les époques des grands crimes sont aussi les époques des grandes vertus. Il se passe alors des luttes sublimes entre l'Esprit du bien et l'Esprit du mal...

Le comte eut le malheur de se trouver à Paris lors de la conspiration avortée de Georges Cadoudal. Traqué, quoique innocent, par une police ombrageuse, il ne vit pour lui de salut que dans la fuite. Avant de reprendre une seconde fois le chemin de l'exil, il confia au fils d'un ancien serviteur de sa famille une cassette contenant une somme d'environ quarante mille livres en or, et les titres de propriété que son vieil intendant lui avait remis. Après les troubles,

en 1816, je crois, le comte de Rouville revint en France avec sa petite fille, âgée de trois ans à peine. Il était veuf et tous ses parents étaient morts dans l'exil. En arrivant à Paris, son premier soin fut de chercher le dépositaire de sa cassette, devenue en ce moment son unique fortune, sa suprême espérance. Après bien des recherches infructueuses, il finit par apprendre que cet homme avait fait un héritage et était devenu un riche industriel. Heureux de cette nouvelle, il se présente chez lui plein de confiance. Cet homme pâlit en le voyant, balbutie d'abord, puis enfin il nie effrontément le dépôt qui lui a été confié!...

— Le misérable!

— N'ayant aucun titre pour intenter une action en justice contre son spoliateur, le pauvre émigré sort de cette maison comme un homme frappé de la foudre; il fait quelques pas dans la rue, chancelle et tombe bientôt évanoui au coin d'une borne!... La Providence (car rien n'arrive ici sans son ordre), la Providence m'avait amené là; je vole au secours de ce malheureux, je le rappelle à la vie; il peut me dire le nom de son hôtel, où je le fais transporter. Un médecin est appelé, il déclare que le malade ne passera pas la journée... « Ma pauvre enfant! que va-t-elle devenir? » murmura-t-il en serrant convulsivement dans ses bras la petite Mirette qui le caressait en souriant sans se douter que bientôt elle allait être orpheline... Sans parents, sans

amis, sans rien ! répétait-il avec un accent qui me fendait le cœur. — Monsieur, lui répondis-je, tous les vrais chrétiens sont frères. Dieu m'a pris mon unique enfant, permettez-moi d'adopter la vôtre. Je vous fais le serment de lui consacrer toute ma vie ! — Merci ! me dit-il, en me serrant la main. Devenu plus calme, il me raconta son histoire...

— Et vous a-t-il nommé son assassin ?

— Le nom était sur ses lèvres, mais la mort l'empêcha de le prononcer.

— Et vous n'avez jamais pu le découvrir ?

— Je le sais aujourd'hui... mais il m'est défendu de le révéler... Maintenant, ce dépôt sacré qu'un mourant m'a confié, moi, mourant, je vous le confie ; voulez-vous l'accepter ?

— Je l'accepte, et je ne serai pas un dépositaire infidèle...

— Merci ! — Mirette ! cria-t-il, d'une voix forte.

Mirette se dressa, comme si elle eût subi une commotion électrique.

— Chère enfant, je vais bientôt te quitter...

— Mon père, si vous mourez, je veux mourir aussi.

— Dieu ne le veut pas, ma fille : il faut courber la tête sous sa sainte volonté.

— Mais que vais-je devenir sans vous, seule sur la terre ?

— Je te laisse un ami.

— Mademoiselle, voulez-vous m'accepter pour

ami, pour frère? dit le jeune homme, en tendant la main à Mirette.

La voix qui lui adressait cette question était si douce, si caressante, que Mirette tourna instinctivement la tête du côté de Lucien; et sa figure noble et intelligente répondait si bien à l'harmonie de cette voix, que Mirette mit sans hésiter sa main dans celle qui lui était tendue. Cette simple pression, chaste et innocente, unit à tout jamais leurs âmes fraternelles, qui n'attendaient qu'un léger contact pour se confondre. Ce fut comme des noces mystiques auxquelles les anges sourirent du haut des cieux. Le visage du mourant rayonna d'une joie divine, et il s'écria :

— Je puis chanter le cantique de saint Siméon :
« Seigneur, laissez maintenant aller en paix votre serviteur... » Mes chers enfants, Dieu me rappelle à lui... Je voudrais vous entraîner avec moi; mais l'heure n'est pas venue... Bien des épreuves vous attendent... Courage, persévérance, amour; amour de Dieu et du prochain... La couronne est là. Je la vois... Mes amis m'appellent... Dieu! qu'ils sont beaux, tes tabernacles!... Je vous bénis... Adieu!...

Le vieillard leva sur les deux jeunes gens agenouillés devant lui ses deux mains tremblantes, qui bientôt retombèrent lourdement. Un soupir s'exhala de sa poitrine : c'était son âme qui rompait ses derniers liens pour s'envoler vers Dieu.

La lampe s'éteignit. Une lumière qui n'avait rien de terrestre transfigura cette humble mansarde, dont les murailles et le plafond s'écartèrent et disparurent, comme les brouillards du matin à l'approche du soleil. Les jeunes gens se crurent transportés sur les limites du monde visible. Le vieillard qui venait de mourir était entouré par une foule innombrable d'Esprits qui semblaient l'accueillir avec de grandes démonstrations de joie, comme un ami qui revient d'un long voyage. Tout à coup, un ange, tenant en main une épée flamboyante, descendit des profondeurs de l'Infini. Il toucha l'Esprit de son épée, et l'Esprit devint lumière, et sur son front resplendit le signe des élus. L'immensité des cieux se remplit de parfums et d'harmonie, et l'hymne triomphal se répéta de sphère en sphère, mêlé aux chants de l'hosanna éternel...

La vision disparut; les jeunes gens se réveillèrent. Le soleil jetait ses premiers rayons dans la mansarde; mais qu'il était pâle auprès de celui qu'ils avaient entrevu! Ils comprirent alors les paroles de l'Apôtre ravi dans le septième ciel: « L'œil de l'homme n'a pas vu, son oreille n'a pas entendu, son esprit n'a point conçu ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. » Ils sortirent de ce rêve céleste avec le désir et l'espérance, retrempés pour ces luttes qui doivent être suivies d'un si beau triomphe. La jeune fille se releva consolée.

— Il est heureux, dit-elle : je ne puis pas pleurer son bonheur !

— Nous ne devons plus avoir qu'un but dans la vie, ajouta Lucien : c'est de nous rendre dignes de le retrouver un jour. — Mais il faut que je vous quitte, pour instruire ma mère de tous ces événements... Vous n'avez pas peur de rester seule?...

— Peur de lui?... Non ! Allez, je prierai Dieu en vous attendant...

— Au revoir, ma sœur.

— Adieu, mon frère.

II

Les parents de Lucien étaient de riches boulangers du quartier des Halles. Quoiqu'il fût à peine six heures, il trouva sa mère dans la boutique, recevant des mains des mitrons les pains de toutes dimensions et de toutes formes, qu'elle rangeait ensuite sur les dressoirs, non sans les avoir tournés et retournés auparavant.

— Encore deux de brûlés ! C'est insupportable. On voit bien que le patron n'est pas là ! — Je les mets sur votre compte...

Une femme, qu'à son grand sarreau bleu on

reconnaissait pour une porteuse de pain, aidait M^{me} Morel dans son travail. Tout en allant et venant, la boulangère adressait quelques mots à une pauvre femme vêtue de noir, et qui se tenait debout dans la posture d'une suppliante. Toute sa personne annonçait la misère, mais la misère propre, honnête et résignée.

— Vous me devez déjà quinze francs, je ne puis pas vous faire plus de crédit.

— Patientez encore quelques jours.... une bonne dame m'a promis un travail qui me sera bien payé.

— Oui, comptez là-dessus et buvez de l'eau !

— Madame, les malheureux seraient bien à plaindre s'il ne leur restait pas l'espérance.

— Je ne puis vous dire qu'une chose : Payez-moi ce que vous devez, et je vous ferai crédit ensuite.

— Si je n'avais pas de pauvres petits enfants...

— J'en suis bien fâchée : chacun pour soi.

— Et Dieu pour tous, répondit la veuve en s'en allant.

Il y avait un sentiment de tristesse si profond dans l'accent de cette femme que Lucien en fut pénétré... Il la suivit dans la rue, lui glissa une pièce de cinq francs dans la main :

— Pour vos enfants, lui dit-il à voix basse, et il s'enfuit comme s'il eût commis une mauvaise action.

Marguerite, la porteuse de pain, avait suivi des yeux la sortie de Lucien.

— Madame Morel, M. Lucien vient de donner de l'argent à la veuve.

— Cet enfant nous ruinera si l'on n'y met bon ordre.

Lucien rentra dans la boutique et embrassa sa mère.

— Tu commences tes charités de bien bonne heure, mon garçon.

— Mère, les malheureux ont l'appétit ouvert de grand matin... les petits enfants surtout...

— C'est souvent un reste de la veille, ajouta Marguerite, qui savait, par expérience, que bien des gens à Paris se couchent sans avoir dîné.

— Tu n'as pas la prétention, je pense, de nourrir tous les pauvres du quartier?

— Je voudrais que nous fussions assez riches pour cela, ma mère.

— Il n'y a pas de fortune qui tienne contre le désordre.

Elle appelait la sainte charité désordre, cette brave M^{me} Morel.

— A ce train-là, reprit-elle, nous aurions bientôt fermé boutique, et nos obligés ne viendraient pas à notre secours.

— La charité ne ruine jamais : qui donne au pauvre prête à Dieu.

— Mais Dieu ne rembourse que dans le paradis, et nous avons le temps de tirer la langue sur la terre, en attendant l'échéance.

Marguerite rit d'un gros rire à cette plaisanterie peu chrétienne.

— Comment, vous êtes encore là, Marguerite ? Dépêchez-vous de commencer votre tournée.

— Me voilà prête, répondit Marguerite en chargeant sur ses épaules une hotte remplie de pains.

— Le mois de M^{me} Vannier est fini; vous le réclamerez... et celui de M^{me} Duval... Elle est toujours en retard, celle-là!

— Dites donc, madame, si on veut me donner en paiement des billets du paradis, faut-il les prendre?

— Vous répondrez que M^{me} Morel ne reçoit que des billets de la Banque de France.

Les deux femmes se séparèrent en riant; elles se comprenaient : la maîtresse était aussi vulgaire que la servante.

Quant à Lucien, cette scène l'avait profondément attristé. Des hauteurs célestes où son esprit avait plané pendant la nuit, il se trouvait tombé dans les basses réalités de la terre. S'il est un sentiment pénible au monde, c'est de voir l'être qu'on est habitué à aimer et à vénérer descendre tout à coup du piédestal sur lequel on l'avait placé. En lisant plus clairement que jamais dans le cœur égoïste et étroit de sa mère, Lucien se disait avec inquiétude : « Comment va-t-elle recevoir la confiance que j'ai à lui faire? Comprendra-t-elle ce qu'il y a de simple et de grand dans la conduite de ce noble vieillard me confiant sa fille adoptive? Lui parlerai-je de l'intervention du monde des Esprits

dans cette nuit solennelle? Elle me croirait malade, et enverrait chercher le médecin. »

M^{me} Morel fut frappée de la tristesse et de la pâleur de Lucien; elle s'approcha de lui avec inquiétude, car chez elle la maternité dominait l'égoïsme, ou plutôt c'était encore une sorte d'égoïsme. Son mari, son fils, étaient, comme sa maison, une propriété à laquelle elle tenait. Son esprit ne dépassait pas ce cercle restreint d'affections.

— Qu'as-tu, mon Lucien? lui dit-elle, tu es tout pâlot.

— Ce n'est rien, ma mère; un peu de fatigue seulement, causée par la veille et les émotions de cette nuit...

— Quelles émotions? répondit-elle tout étonnée.

— Notre locataire du cinquième est mort!

— Le père Dubuisson est mort? Allons bon! voilà encore un terme de flambé! J'aurais dû le faire payer en entrant; mais je suis toujours trop bonne!

— J'ai assisté à ses derniers moments, ajouta Lucien.

— Pourquoi? Qui t'y forçait? Je vous demande un peu!... Ce sont ces émotions-là qui t'ont rendu malade.

— Tous les hommes sont frères, surtout devant la mort... Oh! ma mère, celui-là est allé tout droit au ciel.

— Oui, en emportant l'argent de mon terme!

Ce cri du cœur d'une propriétaire eût fait sourire Lucien si le moment n'eût pas été aussi grave.

— Son seul regret en quittant la terre, c'était de laisser abandonnée sa chère fille adoptive. Alors, ajouta-t-il, avec une certaine hésitation, je lui ai fait la promesse, en mon nom et au vôtre, ma mère, de veiller sur la pauvre orpheline...

— Il ne manquait plus que cela ! s'écria M^{me} Morel... Voilà le bouquet !... Cette promesse est absurde... elle ne nous engage pas... Ces gens-là ne nous sont de rien... ils ne sont ni nos parents, ni nos amis. Ce sont des intriguants... Je m'en vais, de ce pas, donner congé à la fille... et par huissier encore... et elle détalera... et rondement... A-t-on jamais vu !... Ces gens-là ont abusé de ton innocence, mon pauvre Lucien... ; mais je suis là pour y mettre bon ordre...

Les écluses étaient lâchées... les phrases courtes et heurtées bondissaient comme un torrent qui tombe en cascade du haut d'une montagne. Mais M^{me} Morel aurait pu parler longtemps encore, car Lucien ne l'entendait plus. Frappé au cœur par l'égoïsme grossier de sa mère, affaibli déjà par une nuit sans sommeil et pleine de choses si étranges, le pauvre enfant s'était évanoui. M^{me} Morel ne s'aperçut de son état qu'en le voyant rouler sur la banquette du comptoir. Elle poussa un cri, s'élança vers Lu-

Lucien et le prit dans ses bras. En ce moment, Marguerite rentrait de sa première tournée.

— Marguerite, vite de l'eau, du vinaigre!

— Oui, madame! oui, madame! répondit la porteuse de pain en déposant vivement sa hotte. Ah! mon Dieu! qu'a donc ce pauvre M. Lucien?...

Marguerite rentra bientôt avec une carafe et un flacon rempli de vinaigre; elle jeta de l'eau sur le visage de Lucien pendant que M^{me} Morel lui passait une serviette trempée de vinaigre sur le front et sous les narines.

— Voyons, mon petit Lucien, mon cher enfant, reviens à toi... Je promets de faire à ta volonté... La jeune fille restera à la maison tant qu'elle voudra, et nous lui trouverons une bonne place...

Lucien rouvrit les yeux, et le regard qu'il jeta à sa mère exprimait encore un doute.

— Tu ne crois pas à ma parole, mon Lucien? Montons ensemble chez cette jeune fille. Ce que je viens de te dire, je suis prête à le répéter devant elle.

Cette assurance rendit la vie à Lucien; son sang reprit peu à peu sa circulation normale: il serra la main de sa mère et murmura: Merci!

— Il est sauvé! s'écria M^{me} Morel.

— Marguerite, faites chauffer un bouillon et mettez sur la table de la salle à manger la bouteille de malaga.

Marguerite sortit très-intriguée de la petite

scène intime dont elle venait d'être témoin sans la comprendre.

— Est-ce que M. Lucien serait amoureux? se disait-elle.

Le corps et l'esprit bientôt reconfortés grâce aux soins et surtout aux promesses de sa mère, Lucien songea à remplir les tristes devoirs qui lui étaient imposés. Il envoya Marguerite chercher une sœur de charité pour prier et veiller près du mort, tandis que lui se rendait à la mairie pour faire la déclaration du décès et commander le modeste convoi. Quand il rentra, la sœur de charité venait d'arriver.

— Veuillez nous suivre, ma sœur, lui dit Lucien, ma mère et moi nous vous montrerons le chemin.

En entrant dans la mansarde, ils virent Mirette à genoux devant le lit mortuaire. Elle se leva brusquement à leur approche; sa figure pâle, à moitié voilée par ses longs cheveux dénoués, avait une telle expression de douleur et de résignation que M^{me} Morel elle-même en fut émue : les sentiments vrais frappent les natures les plus grossières et jusqu'aux animaux même. La sœur de charité s'écria tout à coup :

— Quoi! c'est vous, ma chère Mirette?

— Sœur Saint-Joseph! sanglota la jeune fille, en se jetant dans les bras de cette sainte amie que la Providence lui envoyait.

— Chère enfant, Dieu est le père des affligés, ayez confiance en lui.

— Il est ma consolation et mon espérance !

— Bien, ma fille, c'est parler comme une vraie chrétienne.

— Mademoiselle, dit Lucien, sœur Saint-Joseph a bien voulu venir vous remplacer. Vous avez besoin de repos, après tant de veilles et de fatigues...; acceptez l'hospitalité que ma mère sera heureuse de vous offrir.

— Oui, mon enfant, ajouta M^{me} Morel, venez, nous aurons bien soin de vous.

— Quitter mon père ? J'ai si peu de temps à rester avec lui !

— Ma fille, dit sœur Saint-Joseph, il ne faut pas abuser de vos forces ; acceptez la proposition de cette bonne dame, je veillerai et je prierai à votre place.

Puis elle ajouta, en lui parlant à l'oreille :

— Réparez un peu le désordre de votre toilette : une jeune fille chrétienne doit être modeste jusque dans sa douleur.

— Oui, sœur Saint-Joseph, répondit en rougissant Mirette, qui s'aperçut alors que ses cheveux avaient roulé sur ses épaules. Elle entra aussitôt dans le petit cabinet qui lui servait de chambre à coucher.

— Vous connaissez cette jeune fille depuis longtemps, ma sœur, dit M^{me} Morel ?

— Mirette a suivi pendant six ans les cours de notre école, et ne nous a quittées qu'après avoir fait sa première communion. Je ne me souviens pas, depuis bientôt vingt ans que je me

suis vouée à l'éducation de la jeunesse, d'avoir jamais rencontré une enfant douée de plus d'intelligence, de douceur et de piété. Il est impossible de résister au charme qu'elle répand autour d'elle. C'est vraiment une nature d'élite.

Le visage de Lucien rayonnait en entendant ces éloges. Quant à M^{me} Morel, elle regardait l'ameublement plus que modeste de cette mansarde, et en faisait mentalement l'inventaire, avec ce coup d'œil exercé qui eût fait envie même à un commissaire-priseur. Voici quelle fut la conclusion de ce consciencieux examen :

— Je crois que son père ne lui a pas laissé grand'chose à cette pauvre fille.

— Il lui a laissé une éducation chrétienne et le souvenir de ses vertus, dit la sœur Saint-Joseph.

— C'est le plus bel héritage qu'un père puisse léguer à ses enfants, ajouta Lucien.

— Avec ces héritages-là, mon fils, on va tout droit à l'hôpital.

— Et de l'hôpital, on a beaucoup de chances d'aller tout droit au ciel, ma mère.

Cette réplique amena un sourire approbatif sur le visage placide de sœur Saint-Joseph ; mais par sa finesse même il échappa à la perception de M^{me} Morel.

— Vous riez de mon fils, ma sœur, et cela ne m'étonne pas. Il a vraiment parfois des idées qui m'échappent. Ce n'est certes ni son père ni moi qui les lui avons données.... C'est un bon

enfant, après tout, mais qui se brûle le sang avec ses livres.

Elle causa encore longtemps sur ce ton, malgré les signes de Lucien, qui souffrait cruellement de voir sa mère dévoiler ainsi devant une étrangère toute la vulgarité de son esprit. La rentrée de Mirette fit bientôt cesser ce supplice. L'orpheline était vêtue de noir ; un petit bonnet bien simple couvrait à moitié ses beaux cheveux et encadrait son doux et mélancolique visage.

— Mon enfant, nous vous attendons, dit aussitôt M^{me} Morel, qui était pressée de retourner à son comptoir.

— Oh ! madame, laissez-moi lui faire mes derniers adieux ! Sœur Saint-Joseph, regardez, comme il est beau !

En effet, il y avait quelque chose de saisissant dans le calme majestueux que la mort avait imprimé sur la face du vieillard. On eût dit que l'âme, en quittant son enveloppe terrestre, avait laissé tomber sur elle un rayon de son immortalité.

— Il me semble, dit Lucien, qu'un pareil spectacle devrait convertir un matérialiste.

— Vous avez raison, monsieur, répondit sœur Saint-Joseph. La pensée de la mort est salutaire, dit la sainte Écriture. Il y a peu d'incrédules assez endurcis pour résister à des nuits comme j'en ai passé. Si j'ai veillé quelquefois des morts semblables à celui-ci, dont le visage était couronné d'une auréole, j'en ai vu d'autres qui

portaient les signes visibles de la réprobation éternelle, J'ai assisté à des drames mystérieux et terribles ; j'ai vu des morts révéler eux-mêmes des crimes qui avaient échappé à la justice humaine !....

— La mort trahit souvent le secret de la vie, répliqua Lucien.

— Il fait froid ici, dit M^{me} Morel, sortons.

La peur commençait à la gagner.

Mirette coupa avec des ciseaux une mèche des cheveux blancs du vieillard et les enveloppa précieusement dans un morceau de papier.

— Adieu, ami vénérable et dévoué qui, pendant quinze ans, as veillé avec tant d'amour sur la pauvre orpheline ! Je n'ai plus qu'un désir à présent, c'est de marcher sur tes traces afin d'être digne de te retrouver un jour.

Elle déposa un baiser et une larme sur le front du vieillard, qui sembla lui sourire, dit à sœur Saint-Joseph : « Je vous le confie ! » Puis, se tournant vers M^{me} Morel, elle ajouta : « Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre. »

Elle quitta la pauvre mansarde en lui jetant un dernier regard et suivit tristement M^{me} Morel et son fils.

Sœur Saint-Joseph prit une chaise, s'assit près du lit funèbre, tira de sa poche un chapelet, fit le signe de la croix et commença ses prières avec recueillement.

III

Avant d'entrer plus avant dans cette histoire, il est nécessaire de faire une connaissance plus complète avec ses principaux personnages. M. et M^{me} Morel n'avaient pas toujours été les riches boulangers que nous connaissons, ayant pignon sur rue, du vin dans leur cave et de belles terres au soleil ; leur jeunesse avait connu les froids embrassements de la misère. Aussi, vers 1806, quand Morel se décida à se marier de crainte d'être enveloppé dans les terribles réquisitions de l'Empire, les voisins, en voyant partir pour la mairie et l'église ce triste couple maigre et mal nippé, se disaient en le montrant du doigt : « Voilà la faim qui épouse la soif !... » Claudine Boizard, devenue plus tard la grosse et rubiconde M^{me} Morel, était alors une pauvre ouvrière gagnant à peine dix sous par jour, ne sachant ni lire ni écrire, et d'une intelligence assez bornée, comme le lecteur a pu en juger déjà. Mais, si Claudine ne possédait pas les aspirations qui distinguent les êtres appelés à de hautes destinées dans le monde spirituel, elle en était largement indemnisée par les qualités qui appartiennent plus particulièrement à la

terre. Un disciple de Gall en eût trouvé l'explication dans un front déprimé, dans la largeur de la tête au-dessus des oreilles ; Desbarolles l'eût devinée par l'inspection des doigts spatulés, du nœud d'ordre matériel, et surtout par le peu de développement des monts et la ligne de tête droite et allant jusqu'à la percussion de la main.

Jean-Pierre Morel était le mari qui convenait à cette ménagère. Son père, ancien fermier des comtes de Rouville, riches seigneurs de la basse Normandie, avait été chassé de sa terre, vendue comme bien d'émigré, le nouvel acquéreur trouvant le père Morel trop aristocrate à cause de son attachement à ses anciens maîtres. Ce vieux serviteur mourut de chagrin quelque temps après cette catastrophe, arrivée, du reste, fort à propos pour Jean-Pierre, dispensé ainsi, en sa qualité de fils aîné d'une femme veuve, de suivre les jeunes gens de son âge qui s'en allaient, plus ou moins gaiement, mourir pour la patrie. Cette fin héroïque n'était nullement du goût de Jean-Pierre, qui voulait vivre pour lui-même, le plus longtemps et le plus agréablement possible. Quand sa mère fut morte, rien ne le retenant plus au pays, où d'ailleurs il se trouvait sans ressources et dans une position humiliante après son ancienne splendeur, il se dirigea un beau matin vers Paris, portant toute sa fortune sur lui, comme Bias. Paris est le soleil vers lequel gravitent toutes les ambitions énergiques, depuis l'Auvergnat qui veut gagner

de quoi s'acheter un lopin de terre, jusqu'au grand homme inconnu que tourmente son génie. Jean-Pierre possédait les qualités de l'Auvergnat, l'économie, la sobriété, la patience, tout cela assaisonné d'un grain de ruse, produit du sang normand qui coulait dans ses veines. Plus heureux que les paysans de son époque, et même de la nôtre, il savait lire, écrire, et un peu d'arithmétique. Son titre de frère de lait du chevalier de Rouville lui avait valu ce privilège. Tout en partageant les jeux de son jeune maître, il profita des leçons du précepteur, enchanté de trouver là un moyen d'émulation pour son élève. Mais la révolution interrompit brusquement les études et les rêves ambitieux de Jean-Pierre, qui se voyait déjà, dans un avenir assez proche, régisseur général des vastes domaines de Rouville.

Arrivé à Paris avec quelques écus dans sa poche, ne connaissant âme qui vive, Jean-Pierre ne sut bientôt où donner de la tête. Tout en visitant les curiosités de la capitale, il lisait les rares affiches qui alors tapissaient les murs, dans l'espoir de trouver là son salut ; mais ces affiches étaient d'une monotonie désespérante : « Maison à vendre, fonds à vendre, mise à prix 50, 100 mille francs. » Ou bien encore : « On demande un remplaçant. » Rien de tout cela, on doit bien le comprendre, ne faisait l'affaire de notre ami Jean-Pierre Morel.

Un jour, il entra par hasard dans la halle aux

blés. Pendant qu'il contemplait les pyramides de sacs de farine avec l'admiration mélancolique d'un homme dont le gousset est aussi vide que l'estomac (car le malheureux avait dépensé la veille les derniers sous qui lui restaient), il entendit une grosse voix qui lui criait : « Hé! Jean-Pierre! » Cette voix, commune et enrouée, lui parut, dans cette situation critique, être la voix de la Providence en personne. La Providence était représentée par un petit homme gros et ramassé, à la face rougeaude et épanouie, habillé d'un costume complet en drap gris, couleur affectionnée par les marchands de farine.

— Quoi! c'est vous, monsieur Rigot! s'écria à son tour Jean-Pierre.

Il avait reconnu le riche Parisien qui venait tous les ans acheter en bloc les récoltes de Rouville.

— Ah ça, qu'est-ce que tu viens faire à Paris, mon garçon?

— Dame! monsieur Rigot, je viens chercher une place.

— Et tu l'as trouvée?

— Pas encore tout à fait.

— Il n'en manque pas cependant de places, à Paris. Il y a d'abord la place de la Révolution, la place du Palais-Égalité, la place des Vosges et la place des Innocents. Tu devrais pourtant la connaître, celle-là. Ah! ah! ah!

Et le père Rigot, enchanté de sa plaisanterie, se mit à rire à pleins poumons, pendant que son

gros ventre dansait, comme pour se mettre à l'unisson de la bonne humeur de son propriétaire.

Rien n'attriste plus que la gaieté d'autrui quand on a le cœur plein d'amertume. Et réciproquement, rien n'indispose un égoïste jovial comme de voir ses plaisanteries reçues avec indifférence : il préférerait cent fois la colère. Jean-Pierre comprit instinctivement ce travers humain et fit une grimace et une sorte de grognement dont l'amour-propre du père Rigot parut très-flatté.

— Vous êtes donc toujours farceur, monsieur Rigot?

— Toujours, mon garçon. Par le temps qui court, il faut se dépêcher de rire si on veut le faire de son vivant. Ah! ah! — Tu dis donc que tu es venu chercher une place à Paris?

— Oui, monsieur Rigot.

— Si tu avais une bonne écriture et un peu de calcul, je trouverais peut-être à te caser ici.

— Dame! monsieur Rigot, je sais les quatre règles et un peu de fractions, et pour l'écriture, je ne crains personne.

Le père Rigot le regarda en face, parut réfléchir et dit à Jean-Pierre : « Suis-moi. » Il le conduisit dans une cage vitrée qui lui servait de bureau, lui tendit une plume :

— Assieds-toi là et écris ce que je vais te dicter : « M. Bruneau, boulanger, rue Saint-Honoré, doit à Rigot vingt-cinq sacs de farine

« première qualité, pesant tant de livres... à tant la livre, etc. » — Maintenant, fais l'addition.

Jean-Pierre se tira avec honneur de cette épreuve décisive. Le père Rigot fut surtout enchanté de l'écriture, qui était propre, et même élégante. Il calcula qu'il pourrait avoir pour quelques écus un homme intelligent et dévoué qui lui servirait tout à la fois de garçon et de commis. Après cinq minutes de réflexions, qui parurent un siècle à Jean-Pierre, il lui proposa 30 fr. par mois et le logement.

— Si je suis content de toi, ajouta-t-il, j'augmenterai tes gages.

Jean-Pierre accepta cette proposition avec tant d'empressement que le père Rigot se repentit d'avoir été si généreux.

— J'aurai pu l'avoir pour 20 francs ! se dit-il avec dépit.

Malgré cela, Rigot n'eut pas lieu de se repentir de son marché. Jean-Pierre se mit bien vite au courant de ses doubles fonctions et rendit de véritables services à son maître. C'était un garçon soigneux et intelligent et qui ne laissait pas sa besogne à faire à ses voisins comme tant d'autres. Aussi Rigot recevait-il des compliments sur ce serviteur modèle. — Oui, répondait-il en riant, c'est un cheval à deux fins : pour la selle et le cabriolet.

Quelque temps après l'installation de Jean-Pierre à la Halle aux blés, pendant l'agitation

causée à Paris par l'arrestation de Cadoudal et de ses complices, le père Rigot crut s'apercevoir de quelques changements dans les allures de son factotum. Il recevait des visites mystérieuses et semblait vivement préoccupé. Une nuit que le père Rigot prenait le frais à sa fenêtre, il vit un homme de grande taille, de tournure distinguée, ayant l'air de cacher quelque chose sous son manteau, et qui entra dans l'allée, après avoir jeté un regard inquiet autour de lui. Une demi-heure après, le même individu reparut accompagné de Jean-Pierre. Ils causèrent quelques instants ensemble, s'embrassèrent; l'inconnu leva les yeux au ciel, fit un geste comme s'il eût dit : « A la grâce de Dieu ! » et s'éloigna rapidement. Jean-Pierre le suivit un instant du regard, puis rentra dans l'allée. Cette scène nocturne et dramatique inquiéta vivement le père Rigot et l'empêcha de dormir. Le lendemain matin, il prit Jean-Pierre en particulier et lui dit :

— Mon garçon, tu as des liaisons avec les émigrés : le premier Consul et Fouché sont des malins qui n'ont pas les yeux dans leur poche et qui ont le bras diablement long; prends garde! les royalistes te porteront malheur et à ma maison aussi.

— Rassurez-vous, monsieur Rigot; celui que vous avez vu cette nuit n'est pas un conspirateur, il est retourné en exil en attendant des temps meilleurs.

— Tu veux dire le retour des Bourbons. Eh bien! il attendra longtemps. Je compte sur ta parole, sans cela je serais forcé de te congédier. — Diable! je ne veux pas me brouiller avec Fouché ni avec le premier Consul.

En effet, comme Jean-Pierre l'avait promis, tout rentra dans l'ordre accoutumé, et à partir de ce jour, les visites mystérieuses cessèrent à la grande satisfaction du père Rigot.

Jean-Pierre avait pour voisine une jeune ouvrière qui sortait de grand matin pour aller à son travail et rentrait le soir assez tard. Ils se disaient bonjour, bonsoir, quand ils se rencontraient dans l'escalier, mais la connaissance, depuis deux ans, n'avait pas fait de progrès sensibles. Jean-Pierre se trouvait trop pauvre pour songer au mariage; quant à l'amour, il voyait passer avec indifférence les vingt ans et le frais visage de Claudine, son heure n'était pas encore venue. Mais les événements qui se préparaient en Europe allaient bientôt opérer un grand changement dans la position sociale de Jean-Pierre. Une coalition formidable se tramait sourdement contre le nouvel Empire, qui avait le tort impardonnable aux yeux des vieilles dynasties d'être l'enfant de la Révolution. Or, il est convenu que la Révolution ne peut enfanter que des monstres, et il fallait étouffer celui-là dans son berceau. Napoléon se préparait tranquillement à la lutte. Le bruit se répandit bientôt qu'en dehors de la conscription régu-

lière le gouvernement impérial allait présenter une loi qui enverrait sous les drapeaux tous les hommes valides et non mariés, de vingt-cinq à trente ans. Cette nouvelle terrifia Jean-Pierre. La peur d'être soldat le rendit tout à coup amoureux, et il demanda la main de Claudine, qui ne se fit pas tirer l'oreille, car la pauvre fille se desséchait dans la solitude et dans un célibat qui menaçait de se prolonger indéfiniment. Un mois après, l'Empire comptait un mari de plus et un soldat de moins.

Le père Rigot, à cette occasion, fut forcé d'augmenter les appointements de son factotum. Ils furent portés à 50 francs par mois. Mais ce supplément était bien maigre pour payer les frais d'installation du petit ménage et donner le pain de chaque jour à deux estomacs jeunes et exigeants. Pour surcroît de soucis, Claudine devint enceinte et sa grossesse se révéla par un appétit que rien ne pouvait assouvir. Jean-Pierre s'endettait de jour en jour, voyait tout en noir et en était venu jusqu'à regretter de n'être parti soldat.

— Je serais mort à présent, sans doute, se disait-il, et les morts n'ont plus besoin de rien.

Jean-Pierre manquait de foi dans la Providence.

Un jour il alla porter une facture chez un des meilleurs clients de la maison.

— C'est, sans doute, la dernière affaire que je fais avec le père Rigot, dit le boulanger tout

en lui comptant son argent. Oui, je vais sortir du pétrin et me retirer dans une petite propriété que j'ai achetée au pays.

— Vous êtes bien heureux! répondit Jean-Pierre avec un accent de profonde tristesse.

— C'est dommage que tu n'aies pas dix mille francs comptant, je te vendrais mon fonds, et tu me payerais le reste à tempérament... Tu es un garçon sérieux et intelligent et je suis certain que tu ferais fortune ici.

Le visage de Jean-Pierre devint tout à coup d'une pâleur effrayante; on y lisait je ne sais quelle pensée sinistre. Après un moment de silence, de lutte intérieure, sans doute, il fit le geste désespéré d'un homme qui se jette dans un abîme, et dit brusquement : « Monsieur Lenoir! »

Sa voix émue et tremblante rendait des sons si étranges, que le boulanger leva les yeux avec étonnement, pour bien se convaincre que c'était Jean-Pierre qui parlait.

— J'ai un vieil oncle qui est riche, et dont je suis le seul héritier. Je suis certain qu'il ne me refusera pas une avance sur son héritage... Je vais partir ce soir pour le pays; donnez-moi votre parole que vous ne prendrez pas d'engagement avant mon retour.

— Je te la donne, et bonne chance.

Huit jours après, Jean-Pierre arrivait, un matin, chez Lenoir au moment où celui-ci ouvrait sa boutique, et le salua avec ces mots :

— Monsieur Lenoir, j'ai vos dix mille francs, le marché tient toujours ?

— Je n'ai pas deux paroles, mon garçon. Reviens dans deux heures déjeuner avec moi, nous irons ensuite chez le notaire pour dresser l'acte... Mais tu as l'air bien défait ? ajouta-t-il, en remarquant la figure pâle et vieillie de Jean-Pierre.

— Ça n'a rien d'étonnant, répondit-il un peu troublé par cette remarque, c'est la fatigue ; je n'ai pas fermé l'œil depuis que je vous ai vu...

— Et l'oncle s'est, sans doute, un peu fait tirer l'oreille ? Les vieux tiennent à leur argent, je connais ça. Mais va te reposer et sois ici à dix heures, nous boirons ensemble le vin du marché.

Jean-Pierre ne voulut rien dire à sa femme ni au père Rigot avant d'avoir signé le contrat de vente, ce qui eut lieu dans l'après-midi. Claudine fut tellement saisie, en apprenant qu'avant huit jours elle pourrait trôner dans un comptoir, qu'elle accoucha le soir même d'un garçon bien conditionné, mais un peu frêle et délicat, comme tous les enfants venus avant le terme fixé par la nature. Quant au père Rigot, cette nouvelle lui fit l'effet d'un coup de bâton sur la tête ; il ne l'accueillit pas par ces bonnes grosses plaisanteries qui lui étaient familières ; il put à peine balbutier quelques mots ; mais, plus tard, il prit amplement sa revanche et s'en donna à cœur joie avec ses voisins sur l'origine de la fortune de

Jean-Pierre, sur son oncle le preneur de taupes qui avait su mettre de côté dix mille francs en beau louis d'or, etc. Il ne se contentait pas de colporter partout ses petites médisances, il payait des gamins pour aller chanter devant la boutique de madame Morel :

La boulangère a des écus
Qui ne lui coûtent guère, etc.

Mais le père Rigot n'était pas immortel; il mourut, un beau jour, dans la halle aux blés, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. D'ailleurs, les événements politiques qui se succédaient si rapidement, en France, à cette époque, distrayaient les esprits des commérages de quartier, et comme, après tout, Jean-Pierre ou plutôt Monsieur Morel faisait honneur à ses affaires, payait bien ses contributions, vendait de bon pain et qui avait le poids légal, tous ces bruits fâcheux finirent bientôt par disparaître et une sorte de considération même entourait la maison du boulanger de la rue des Deux-Écus. Elle était due surtout à l'enfant dont nous avons raconté la naissance anormale. Dès son âge le plus tendre, le petit Lucien donna les signes d'une intelligence merveilleuse et d'une douceur angélique. Son teint avait la blancheur de la cire vierge; ses traits étaient fins, son front large et légèrement fuyant, ses grands yeux bleus semblaient avoir gardé un vaste souvenir

du ciel; il était impossible de résister au charme de leur rayonnement. Un des sentiments qui se manifestèrent le plus tôt chez Lucien, ce fut une pitié touchante pour les malheureux. Tout être souffrant l'attirait et il lui donnait une caresse, douce aumône des enfants qui fait sourire les anges. Jamais un pauvre ne tendait la main à la porte de la boutique, sans que le petit Lucien ne vînt lui-même lui porter un morceau de pain ou une pièce de monnaie qu'il arrachait à sa mère par sa charmante importunité. L'histoire *du petit boulanger du bon Dieu*, comme les pauvres avaient surnommé Lucien, s'était si bien répandue dans le quartier que c'était toute la journée une véritable procession. M^{me} Morel, qui ne péchait pas par excès de charité, en pleurait de dépit et avait fini par interdire l'entrée de la boutique à son fils. Morel, dont le caractère était plus généreux, répondait aux doléances de sa femme :

— Nous sommes assez riches pour passer ses petites fantaisies à notre Lucien.

— S'il donne des sous pendant qu'il est petit, il donnera des louis d'or quand il sera grand. Cet enfant-là ne comprend pas le prix de l'argent.

— Tant mieux pour lui, répliquait Morel d'un ton bourru, en prenant son chapeau pour sortir.

— Je ne sais pas ce qui se passe chez Jean-Pierre, disait Claudine avec inquiétude, mais

en devenant riche il n'est pas devenu aimable.

La vue de Lucien avait seule le privilège de chasser les nuages qui assombrissaient souvent le front de Morel. Il admirait, sans savoir la définir, cette beauté plutôt morale encore que physique, et surtout cette auréole d'innocence dont le charme indicible fait rêver et soupirer les vieillards.

— Regarde donc, Claudine, comme notre Lucien est beau ! disait-il à sa femme.

— Oui, il est gentil, répondait la boulangère, mais il est trop pâlot.

Pour les gens vulgaires, l'embonpoint et les grosses couleurs sont le superlatif de la beauté.

Morel avait de l'ambition pour son fils ; son rêve secret était d'en faire un avocat ; le paysan normand avait deviné son époque. Pendant la Restauration, les avocats prouvèrent, à la Chambre comme dans la presse, qu'ils pouvaient prétendre à tout. A neuf ans, Morel plaça Lucien au collège Henri IV, qui jouissait d'une grande popularité, parce que le duc d'Orléans y envoyait ses fils, aux applaudissements des libéraux et des bourgeois. Lucien, intelligent et studieux, obtint des succès dans toutes ses classes et couronna sa carrière universitaire en remportant au grand concours le premier prix de discours français. C'était un beau présage pour le futur avocat.

En sortant du collège, Lucien prit sa première inscription de droit, plutôt pour plaire à son

père que par une véritable vocation. Comme le sentiment du devoir était très-développé en lui, malgré son peu de goût pour la matière légale, il suivait les cours avec une assiduité exemplaire, prenait des notes, et, rentré dans sa petite chambre, il faisait le résumé de la leçon en y ajoutant ses observations personnelles. Grâce à cet ordre dans son travail, ses examens ne lui coûtaient aucune peine, et il les passa tous avec des boules blanches et des éloges de la part de ses professeurs. Du reste, les esprits élevés, qui sont moins préoccupés du côté pratique des choses que de leur côté philosophique, trouvent dans toutes les sciences des rapports qui donnent un charme même au travail le plus antipathique à leur nature. Où le futur avoué normand, avide et retors, aurait vu dans l'étude du Code les moyens de gagner les plus mauvaises causes, Lucien y suivait, avec un intérêt mélancolique, la marche lente et douloureuse de l'humanité vers un idéal inconnu. Le milieu intellectuel dans lequel il se trouvait avait développé son esprit naturellement précoce. La génération qui date du commencement de ce siècle se rappelle l'étrange et merveilleux spectacle que donna au monde l'époque qui précéda et suivit la révolution de 1830. Ce fut une fermentation dans les cerveaux, une projection d'idées grandioses et d'idées folles, une fièvre de réformes, un délire d'utopies, dont la République de 1848 peut offrir une image assez fidèle à la génération présente.

Car toutes les révolutions se ressemblent, ou plutôt il n'y a qu'une révolution toujours en permanence, quoique souvent invisible aux yeux du vulgaire : c'est la protestation de la conscience humaine contre le mal et son aspiration éternelle vers le bien. Religion, morale, philosophie, histoire, littérature, beaux-arts, chimie, physique, médecine, industrie, économie politique, etc., tout fut remis en question. Mais de ce cahos d'idées confuses, hétérogènes, il sortit cependant de grandes et belles choses. Si Saint-Simon et Fourier, par exemple, prêtèrent au ridicule par quelques-unes de leurs théories religieuses et sociales, il ne faut pas oublier qu'ils ont doté le monde de la plus grande loi des sociétés modernes, de l'Association. Cuvier découvrait le secret des transformations du globe, Geoffroy-Saint-Hilaire l'unité dans la composition ; les travaux sur l'électricité et la lumière enfantèrent les miracles de la daguerréotypie et de la télégraphie électrique, qui n'ont pas encore dit leur dernier mot. — Quelle éblouissante pléiade d'étoiles constellait alors le beau ciel de notre France privilégiée ! Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Béranger, Balzac, George Sand, etc.

J'en passe, et des meilleurs.

Toutes les merveilles enfantées par cette génération puissante exaltèrent la jeunesse intel-

ligente de cette époque, et lui donnèrent ce caractère grave et religieux qui rompit brusquement les traditions de l'école sceptique et moqueuse du XVIII^e siècle.

Les tendances de Lucien, son organisation nerveuse et impressionnable, le portaient vers la philosophie spiritualiste. Élevé dans la religion catholique, il avait *pratiqué*, selon l'expression consacrée, jusqu'à l'âge de quinze à seize ans. Mais son intelligence, devenue pubère, fut bientôt envahie par le doute, et ses convictions naïves ébranlées jusque dans leurs bases. Sa raison, d'accord en cela avec son cœur, cherchait vainement à concilier la justice et la bonté de Dieu avec l'inégale distribution du bien et du mal sur la terre, ainsi qu'avec le dogme du péché originel et de l'éternité des peines, terribles problèmes dont toute la science des plus grands docteurs de l'Église ne pouvait pas lui donner la solution. Mais tôt ou tard la vérité se découvre aux hommes qui la cherchent de bonne foi et avec persévérance. Un jour, les œuvres de Ballanche tombèrent entre les mains de Lucien. Ce philosophe éminemment chrétien, ce profond initiateur, ce missionnaire divin, qui *était dans le monde et que le monde n'a pas connu*, lui révéla tous les mystères de l'antiquité profane et sacrée, dégagea l'esprit de la lettre, la vérité du mythe, l'or de la gangue. Il lui montra l'homme, cet être *palingénésique* qui ignore sa transformation actuelle et même ses transformations précé-

dentes, qui, après une longue série d'épreuves et d'expiations, — car rien que de parfait ne doit entrer dans le royaume immuable de Dieu, — voit enfin l'accomplissement de ses destinées définitives.

Après la lecture d'*Orphée* et de la *Palingénésie sociale*, Lucien s'écria, comme Pauline illuminée par la foi chrétienne :

Je vois, je sais, je crois.

Mis en appétit des choses mystiques, il lut saint Martin, Swedenborg; il se plongea dans cet océan de vie et de lumière d'où l'esprit sort dans l'aveuglement ou le délire, s'il n'en sort pas régénéré.

IV

A la fin du deuxième chapitre, nous avons laissé Mirette au moment où elle quittait son humble mansarde pour suivre M^{me} Morel et son fils. Elle était si faible que Lucien la força de s'appuyer sur lui pour qu'elle ne dégringolât pas dans cet escalier tortueux et dont les marches usées par le temps demandaient un pied sûr de lui-même. On introduisit Mirette dans une petite pièce contiguë à la boutique et qui

servait tout à la fois de bureau et de salle à manger. Marguerite était en train de dresser la table pour le déjeuner.

— Marguerite, mettez un couvert de plus, dit Lucien.

— Ah ! c'est bien ! répondit celle-ci d'un ton assez maussade.

Marguerite, nature jalouse et envieuse, voyait avec dépit la beauté de la nouvelle arrivée et les soins délicats dont Lucien l'entourait.

Mirette refusait de manger.

— Allons, mon enfant, il faut prendre des forces : vos larmes ne le ressusciteront pas, le pauvre homme, dit M^{me} Morel la bouche à moitié pleine et en se levant pour aller dans la boutique, où plusieurs clients venaient d'entrer.

— Je le sais bien, madame, répondit en soupirant la pauvre Mirette ; mais je ne puis pas oublier que j'ai perdu le seul ami que j'eusse dans le monde.

— Mirette, dit Lucien à voix basse et d'un ton de doux reproche, avez-vous donc oublié déjà l'ami que votre père vous a laissé en mourant ?

Mirette leva sur Lucien ses beaux yeux mouillés de larmes.

— Non, mais je craignais que ce ne fût un rêve ; car je vis, depuis plusieurs jours, dans un monde étrange, surnaturel...

— C'est le résultat des veilles, des fatigues et des douleurs que vous avez éprouvées, ma chère enfant!... Mais il y aurait péril à prolonger plus

longtemps cet état anormal. Le suicide est un crime... Chère Mirette, prenez un peu de nourriture, je vous en prie...

La voix de Lucien était si pleine de tendresse, que Mirette en fut touchée... Ses larmes s'arrêtèrent et son cœur se calma comme par enchantement.

— La voilà qui mange! dit Marguerite, qui, tout en faisant son ouvrage, observait par un vitrage ce qui se passait dans la salle à manger. — Regardez donc, madame Morel, comme M. Lucien est attentionné pour cette petite! — Il y a de l'amour sous jeu... Après l'enterrement, nous pourrons voir la noce.

— Quand vous verrez cela, Marguerite, les poules auront des dents.

— La petite a l'air d'une fine mouche, et M. Lucien est si bon, qu'il se laissera enjôler.

— Oui, mais la mère est là, qui veille au grain.

Les domestiques, comme les écoliers, connaissent mieux leurs maîtres que leurs maîtres ne se connaissent eux-mêmes. Marguerite avait touché la corde sensible de M^{me} Morel, qui se leva de son comptoir pour rentrer dans la salle à manger. En ce moment, Lucien expliquait à Mirette la doctrine de Swedenborg : il la faisait voyager avec le prophète suédois à travers les mondes, dans ces *terres astrales* où se trouvent des temples dont les portes sont de perles et les murs de diamant, dans ces jardins délicieux où

s'ébattent les anges, où les fleurs parlent, où les couleurs font entendre de divins concerts ; il lui montrait l'Esprit montant, par des épreuves successives, du désir à l'espérance, de l'espérance à l'amour, de l'amour à la foi et à la prière, qui lui ouvrait les portes du ciel!..

Mirette, qui avait en elle le pressentiment des choses célestes, se sentait ravie par le charme de ces récits merveilleux qui l'arrachaient aux tristesses de la terre : aussi, quand M^{me} Morel rentra, le regard foid et presque malveillant de cette femme fit à la pauvre enfant l'effet que produit le plomb du chasseur sur une alouette qui monte, en chantant, vers le ciel.

— Lucien, dit M^{me} Morel d'une voix qu'elle s'efforça de rendre douce, il faut aller travailler ; n'oublie pas ce que tu as promis à ton père.

— Sois tranquille, chère mère, ma thèse est bientôt terminée ; mon père nous a écrit, hier, qu'il ne serait pas de retour de la Coudraie avant la fin du mois ; nous sommes au 10 mai aujourd'hui, avant la fin du mois je serai reçu avocat.

— Allons, c'est bien, mon garçon, va travailler ; pendant ton absence, je tiendrai compagnie à mademoiselle.

— Comme ma mère sera souvent forcée de vous quitter, dit Lucien à Mirette, je vais aller dans ma chambre vous chercher quelques livres. En est-il que vous désiriez lire de préférence ?

— Oui, *l'Imitation de Jésus-Christ*, si vous l'avez, monsieur.

— Certainement, mademoiselle; c'est un livre que j'ai beaucoup lu et que je lirai encore...

— Je vous remercie de votre bonté, monsieur. Puis elle ajouta, quand Lucien fut éloigné :

— Oh! madame, vous devez vous trouver bien heureuse de posséder un pareil fils !

— Mon Lucien ! si je suis heureuse de l'avoir ! je le crois bien !... Un garçon qui est beau comme un amour, qui est savant comme les livres et qui avant la fin du mois sera reçu avocat !... Et puis, c'est un fils unique, ce qui ne gâte rien... Il aura une jolie fortune, après notre mort... que nous lui ferons attendre le plus longtemps possible, par exemple... Ah ! mon coq ne manquera pas de poules...; mais il lui faudra une poule aux œufs d'or... Je veux dire une belle dot et des espérances... Nous lui donnerons quarante mille francs en mariage, sa femme devra lui en apporter au moins autant... C'est la coutume, elle est excellente... et j'y tiens !...

— A bon entendeur salut ! lui dit à l'oreille Marguerite qui n'avait pas perdu un mot de cette belle tirade.

M^{me} Morel déployait en pure perte les trésors de son éloquence intéressée. La pauvre Mirette était trop absorbée dans sa douleur, elle était d'ailleurs trop noble et trop fière pour que l'ombre même des pensées que lui attribuait la boulangère eût glissé sur son âme pure et candide comme celle d'un enfant.

Lucien rentra en ce moment et remit plu-

sieurs livres de piété à Mirette, qui les reçut avec reconnaissance.

— Comment ! elle sait lire ? dit Marguerite à voix basse à M^{me} Morel ; eh bien, elle a de la chance !

— Son père eût mieux fait de lui laisser des rentes. Je n'ai jamais su ni lire ni écrire, cela ne m'a pas empêchée de faire mes affaires.

La modeste instruction de Mirette était un grief de plus auprès de ces deux femmes qui, au fond, se sentaient humiliées de leur ignorance.

La journée se passa sans autre incident. Après le dîner, Lucien dit à Marguerite de préparer la chambre du premier pour Mirette.

— Ah ! mademoiselle couche ici ? répondit Marguerite d'un ton maussade.

— Et où voulez-vous qu'elle couche ?

— Dame ! je ne sais pas, moi !

— Marguerite, exécutez les ordres de M. Lucien, dit M^{me} Morel, qui applaudissait intérieurement aux insolences de sa servante.

— Comme si je n'avais pas assez d'ouvrage dans cette maison ! grogna Marguerite en refermant violemment la porte après elle.

— Monsieur Lucien, je veux retourner auprès de mon père, sanglota Mirette en se levant.

— Non, mademoiselle, je ne le souffrirai pas. Ne faites pas attention aux paroles de cette fille, qui est encore plus bête que méchante... Restez, sinon vous me feriez beaucoup de peine.

Mariette se rassit en essuyant une larme.

Quelques instants après, Marguerite rentra et dit, en s'adressant à Mirette, avec une solennité comique :

— La chambre de mademoiselle est prête !

— Est-elle mauvaise cette Marguerite ! ricana à part M^{me} Morel.

Quant à Lucien, il lança sur la servante un regard si sévère qu'elle baissa les yeux en rougissant. Il dit ensuite quelques mots à l'oreille de sa mère, qui prit un bougeoir et invita Mirette à la suivre. Lucien les accompagna jusqu'au premier étage, embrassa sa mère, souhaita une bonne nuit à sa jeune protégée et monta lentement dans sa mansarde. Il s'arrêta devant la chambre mortuaire et écouta quelques instants. Le silence était complet. Avant de rentrer chez lui, Lucien voulut s'informer si la sœur Saint-Joseph n'avait besoin de rien. Il frappa légèrement d'abord, puis plus fort ensuite, et, n'obtenant pas de réponse, il tourna la clef, qui était restée en dehors, et ouvrit la porte avec une certaine émotion. A la lueur de deux cierges qui brûlaient devant le lit funèbre, il aperçut sœur Saint-Joseph qui dormait, son rosaire à la main. Le sommeil, image de la mort, reposait auprès de la mort, image du sommeil. Ces deux figures étaient belles de calme et de sérénité. Lucien contempla quelque temps cet étrange tableau, puis il s'agenouilla pour prier et rentra dans sa chambre, laissant la vierge endormie veiller près du vieillard mort.

V

Fatigué par une nuit d'insomnie et par une journée remplie d'émotions si diverses, Lucien s'endormit bientôt d'un profond sommeil et ne fut réveillé que le lendemain matin par des coups violents frappés à sa porte. Il se leva en sursaut, s'habilla à moitié et fut ouvrir. Deux hommes vêtus de noir attendaient à la porte ; l'un d'eux portait sur son épaule une grande bière en sapin. Lucien frissonna malgré lui. L'homme le plus vigoureusement trempé ne voit jamais de sang-froid un pareil spectacle, surtout quand il lui est présenté aussi brusquement. La vie a horreur de la mort.

— Je crois que nous nous sommes trompés de porte, dit l'un des hommes.

— En effet, répondit Lucien, la chambre du mort est ici, à gauche.

— Pardon, excuse du dérangement, monsieur.

Lucien se hâta de terminer sa toilette, prit dans son secrétaire tout l'argent de ses petites économies et se disposait à sortir, lorsque M^{me} Morel entra. En le voyant habillé de noir des pieds à la tête, elle s'écria :

— Ah çà, Lucien, est-ce que tu as l'intention de suivre le convoi ?

— Certainement, ma mère ; je n'aurai pas la barbarie d'abandonner cette pauvre orpheline dans une circonstance aussi douloureuse !

— Que dira-t-on, dans le quartier, quand on verra le fils de M. Morel suivre le convoi d'un pauvre, presque d'un mendiant ?

— Ma mère, ce pauvre, ce mendiant, comme vous l'appellez, est plus grand devant Dieu que bien des orgueilleux personnages devant lesquels on se courbe sur la terre.

Cette théorie était trop élevée pour que M^{me} Morel pût la saisir. Elle était de ces gens qui font Dieu à leur image et qui croient assez volontiers que les riches et les puissants entrent tout droit dans le ciel, tandis que les pauvres et les malheureux se morfondent à la porte.

— Au moins, ajouta-t-elle en comprenant qu'il lui serait inutile de discuter avec Lucien, au moins prends ton café, car la course est longue d'ici au cimetière Montmartre.

— Oui, ma mère, je vais descendre dans un instant, ne te tourmente pas et va à tes affaires.

Il embrassa sa mère, qui sortit en se lamentant.

— Cet enfant me désespère, disait-elle ; c'est un bon garçon, on ne peut pas dire le contraire, mais où a-t-il pris des idées aussi cocasses ? Ce n'est pas moi ni son père qui les lui avons données !...

Lucien et Mirette suivirent, seuls, à pied, jusqu'au cimetière, le modeste corbillard. En entendant les premières pelletées de terre tomber sur le cercueil, la pauvre Mirette s'évanouit. Lucien la prit dans ses bras et la déposa quelques pas plus loin, sur un banc de gazon ; il se mit à ses genoux, lui frappa dans les mains en lui disant :

— Mirette, chère Mirette, revenez à vous !

L'orpheline entr'ouvrit les yeux, regarda Lucien d'un air un peu égaré, comme si elle rappelait ses souvenirs.

— Chère Mirette, c'est moi, Lucien, votre ami !

Mirette lui sourit tristement, puis referma les yeux ; mais le sang qui reparaisait sur ses joues pâles prouvait que la crise était passée.

— Mon pauvre père, je ne te verrai donc plus ! dit-elle bientôt en sanglotant.

— Mirette, répondit Lucien d'une voix douce et grave, ceux qui croient à Dieu et à l'immortalité de l'âme humaine ne doivent pas se désoler comme les malheureux qui n'ont pas l'espérance. Pour les vrais chrétiens, la mort n'existe pas. Regardez autour de vous : nous sommes assis au milieu des tombeaux, dans ce lieu terrible et funèbre que l'ignorance et la peur appellent le champ des morts. Eh bien ! le soleil du mois de mai y resplendit comme au sein des plus riantes campagnes. Les arbres, les arbustes et les fleurs inondent l'air des plus doux parfums ; depuis l'oiseau jusqu'à l'insecte imperceptible,

chaque être de la création jette sa note dans cette grande symphonie qui chante à Dieu l'hymne sublime de la vie universelle. N'est-ce pas là, dites-moi, une éclatante protestation contre le néant, contre la mort ? La mort est une transformation pour la matière ; pour les êtres bons et intelligents, c'est une transfiguration. Votre père a rempli la tâche que Dieu lui avait confiée ; Dieu l'a rappelé à lui ; que notre amour égoïste n'envie pas la palme au martyr, la couronne au vainqueur !... Mais ne croyez pas qu'il vous oublie. L'amour est le lien mystérieux qui relie tous les mondes. Le père de famille forcé d'accomplir un grand voyage ne pense-t-il pas à ses enfants chéris, ne veille-t-il pas de loin sur leur bonheur ? Oui, Mirette, que cette pensée vous console ; nous ne sommes jamais orphelins sur la terre ; nous avons Dieu d'abord qui nous a permis de l'appeler notre père, et puis les amis qui nous ont précédés dans la vie éternelle. — Celui que vous pleurez, il est là, je le vois, — il vous sourit avec une tendresse ineffable, — il vous parle, — écoutez....

Le visage de Lucien prit tout à coup une expression extatique ; son regard fixe, son doigt levé en l'air, montraient quelque chose dans l'espace ; son oreille tendue semblait entendre des paroles mystérieuses.

— Enfant, dit-il avec une voix qui n'était plus la sienne, pourquoi fixer ton regard voilé de larmes sur ce coin de terre où l'on a déposé ma

dépouille mortelle ? Lève les yeux vers le ciel ; c'est là que l'esprit purifié par la souffrance, par l'amour et par la prière, s'envole vers l'objet de ses sublimes aspirations ! Qu'importent au papillon qui déploie au soleil ses ailes radieuses, que lui importent les débris de sa grossière enveloppe ? La poussière retourne à la poussière, l'étincelle remonte à son divin foyer. Mais l'esprit doit passer par de terribles épreuves avant de recevoir sa couronne. La terre sur laquelle rampe la fourmilière humaine est un lieu d'expiation et de préparation à la vie bienheureuse. De grandes luttes t'attendent, pauvre enfant, mais aie confiance ; Dieu et les bons esprits ne t'abandonneront pas. Foi, espérance, amour, que ce soit là ta devise. Adieu !...

Mirette aspirait ces paroles comme la plante sur laquelle a soufflé le mistral aspire la rosée du ciel, et de même que Lucien elle semblait voir dans le vague de l'air l'ombre bienveillante de son père adoptif.

Depuis quelques instants, un homme à visage commun, vêtu d'un pantalon de toile grossière, les bras retroussés, tenant une pioche à la main, regardait les deux jeunes gens d'un air étonné, et comme s'il n'eût pas osé interrompre leur conversation. A la fin, il se décida à faire quelques pas en avant.

— Monsieur, mon jeune monsieur, dit-il.

— Que désirez-vous, mon ami ? répondit Lucien en l'examinant.

— Monsieur, ajouta le brave homme avec un air niais qu'il voulait rendre triste, est-ce qu'il n'y a pas de pourboire?... je suis le fossoyeur!...

Lucien sourit tristement, tira de sa poche quelques pièces de monnaie et les lui donna.

Cette apparition vulgaire fit retomber le jeune couple dans les réalités de la vie terrestre.

— Rentrons, chère Mirette, dit Lucien en se levant; ma mère pourrait être inquiète de notre longue absence.

VI

Voyons maintenant ce qui s'était passé dans l'intérieur de la maison Morel après le départ des jeunes gens. A peine le modeste corbillard s'était-il mis en marche vers l'église Saint-Eustache que M^{me} Morel fit accrocher par Marguerite, au-dessus de la porte de l'allée, un écriteau rédigé selon la formule un peu ambitieuse des propriétaires : *Joli petit appartement à louer présentement.*

— Est-ce que vous allez garder la petite avec vous? dit Marguerite d'un air indifférent.

— Qui vous donne cette belle idée-là? répondit la boulangère d'un ton assez aigre.

— Dame ! puisque vous mettez son logement à louer !

— Voulez-vous que je m'expose à perdre encore un terme ? Je veux bien laisser la petite ici tant que l'appartement sera libre, mais après, il faudra qu'elle déguerpisse...

— M'est avis que vous ne vous en débarrasserez pas aussi facilement que ça. . M. Lucien y paraît bien attaché.

— Il faudra qu'il s'en détache.

— Ah ! vous n'êtes pas au bout de vos peines, madame Morel.

— Vous avez encore une journée, répliqua la boulangère avec une impatience visible, mes pratiques se fâcheront, dépêchez-vous de faire votre ouvrage.

— Madame Morel, ajouta Marguerite tout en remplissant sa hotte, vous avez eu une bien mauvaise idée de louer à ces gens-là, ça vous causera des désagréments...

— C'est bien, ce sont mes affaires et non les vôtres...

— Ce que j'en dis, c'est par intérêt pour vous.

Marguerite sortit sur cette phrase débitée d'une voix douce et remarqua avec malice le succès de ses petites manœuvres. Car M^{me} Morel éprouvait des mouvements nerveux, signes d'une vive agitation intérieure. Elle avait, en effet, le pressentiment vague et confus d'une lutte prochaine entre elle et son fils, et elle s'en

effrayait, d'abord par tendresse maternelle et surtout par une certaine crainte instinctive que lui inspirait la supériorité intellectuelle et morale de Lucien. Après avoir vaqué quelque temps de la boutique dans la salle à manger, de la salle à manger dans la boutique, rangeant machinalement ce qui était en ordre, M^{me} Morel s'assit à son comptoir et resta plongée dans un chaos d'idées et de projets plus ou moins absurdes, qui aboutit à cette conclusion raisonnable : Jean-Pierre arrive à la fin du mois, nous déciderons ensemble ce qu'il y a de mieux à faire.

Marguerite rentra bientôt avec sa hotte vide, et, après s'être arrêtée sur le seuil de la porte en regardant dans la rue, elle se retourna vers M^{me} Morel et lui dit d'un ton goguenard :

— Voici Lucien et votre belle-fille qui reviennent.

— Marguerite, si vous vous permettez une autre fois de semblables plaisanteries, je vous donnerai votre compte à l'instant même. — Montez au cinquième, ouvrez toutes les fenêtres pour donner de l'air, balayez et mettez tout en ordre ; car dans l'état où se trouve l'appartement, on aurait du mal à le louer...

Lucien et Mirette entrèrent sur cette dernière phrase de M^{me} Morel.

— Qui ? moi ! aller nettoyer la mansarde du vieux qui est mort ? s'écria Marguerite ; ma foi non ! Ce n'est pas à moi à balayer les ordures

des autres; je ne suis pas la servante de mademoiselle!

Le ton, l'expression et le geste donnèrent plus de relief encore à la grossière impertinence de cette apostrophe.

Comme vous le voyez, les épreuves annoncées à Mirette ne se faisaient pas attendre.

— Mademoiselle a raison, dit la pauvre enfant d'une voix émue, je vais aller moi-même...

— Mirette, je m'y oppose, répondit Lucien en la retenant par la main et se tournant vers Marguerite avec un regard sévère.

— Ainsi vous refusez d'obéir à votre maîtresse?...

— Oh! pour cela, oui.

— Je ne vois pas trop alors ce que vous faites ici?

— Ah! monsieur me chasse... C'est bien, je m'en irai.

— Je ne vous chasse pas, je n'en ai pas le droit, c'est ma mère que cela regarde; mais je ne souffrirai pas qu'on insulte devant moi une pauvre orpheline qui est digne du respect de tous les honnêtes gens.

— S'il faut prendre des gants pour parler à mademoiselle, qui n'est pas plus que moi, ma foi, j'aime mieux m'en aller.

— Eh bien, allez-vous-en! répondit Lucien avec impatience.

— Oui, je m'en vais, et tout de suite encore.

— Madame Morel, donnez-moi mon compte;

vous me payerez mes huit jours, puisque c'est vous qui me renvoyez...

— Mais je ne vous renvoie pas, Marguerite, hasarda timidement la boulangère, qui tenait évidemment à sa servante, mais n'osait pas prendre trop ouvertement son parti.

— Je vois que je déplaïs à mademoiselle, ajouta dédaigneusement Marguerite; il faut que l'une de nous deux sorte d'ici, et M. Lucien aime mieux que ce soit moi, n'est-il pas vrai?

— Cela ne fait aucun doute, et je suis convaincu que ma mère est de mon avis.

M^{me} Morel garde le silence.

— Adieu, monsieur Lucien, sanglota Mirette, je ne veux pas être plus longtemps une cause de trouble dans votre famille.

— Mais où voulez-vous aller, ma pauvre enfant?...

— Je vais trouver la sœur Saint-Joseph; j'espère que les bonnes sœurs ne me refuseront pas un asile dans leur sainte maison.

L'œil fauve de Marguerite laissa échapper un éclair de joie qui fut saisi par Lucien.

— Ma chère Mirette, dit-il d'une voix douce et ferme tout à la fois, votre père, en mourant, vous a confiée à ma garde: je veillerai sur vous malgré vous-même. Vous resterez ici; c'est Marguerite qui en sortira.

— C'est assez clair, ricana Marguerite en regardant M^{me} Morel avec une certaine impertinence; je n'ai plus qu'à faire mes paquets. Pen-

dant ce temps-là, vous aurez la bonté de préparer mon compte.

— C'est moi que cela regarde, dit Lucien, qui tenait les livres pendant l'absence de son père.

Marguerite rentra bientôt avec une petite malle ouverte.

— Madame veut-elle visiter mes effets ?

— C'est inutile, Marguerite : j'ai confiance en vous, répondit M^{me} Morel d'une voix triste.

— Voici votre compte ; voyez s'il est exact.

Marguerite l'approuva, après vérification faite, et empocha son argent avec une satisfaction visible. Mais, avant de quitter le seuil de la porte, elle se retourna brusquement, et, se dressant comme la pythonisse antique sur son trépied :

— Madame Morel, cria-t-elle d'une voix vibrante et fatidique, vous vous rappellerez le jour où cette fille est entrée dans votre maison et le jour où j'en suis sortie ! — Avant un mois, ces enfants-là vous mettront à la porte !

Elle sortit sur cette espèce d'imprécation, qui donna froid à tous les assistants. Lucien jeta un cri d'horreur, et, se précipitant dans les bras de sa mère, il lui dit avec un élan de tendresse irrésistible :

— Oh ! ma mère, tu ne crois pas aux sinistres prédictions de cette méchante femme ?...

— Non, certainement, répondit M^{me} Morel, un peu calmée par les caresses de Lucien ; mais cela n'empêche pas que tous ces événements-là vont me causer bien du *tintouin*. Marguerite, mal-

gré tous ses défauts, était une fille très-entendue, très-active et très-fidèle : j'aurai du mal à trouver qui la vaille, et jusque-là que vais-je devenir?...

Une idée subite illumina comme un éclair le front triste et rêveur de Mirette.

— Madame Morel, permettez-moi de remplacer Marguerite; je ferai tous mes efforts pour que vous ne vous aperceviez pas qu'elle vous manque... Je vous en prie, prenez-moi à l'essai. Dans huit jours, vous me renverrez, si mon service ne vous convient pas.

— Mirette, y pensez-vous ? s'écria Lucien ; vous n'êtes pas née pour être servante !

— Les pauvres n'ont pas le droit d'être orgueilleux ; monsieur Lucien.

— Oh ! je sais que vous avez du courage ; mais vous succomberiez à la tâche.

— Je suis plus forte que vous ne croyez, monsieur Lucien ! reprit-elle avec une fierté enfantine qui la rendit charmante.

— Elle veut rester ici, c'est une fine mouche. pensa M^{me} Morel en quittant le comptoir pour servir une pratique.

Lucien fit passer Mirette dans la salle à manger, sous prétexte que leur présence gênait sa mère dans l'exercice de ses fonctions, mais, en réalité, pour causer plus librement avec sa jeune protégée, et combattre un projet qui blessait toutes les délicatesses de son cœur. Ses efforts et son éloquence furent inutiles.

— Monsieur Lucien, dit Mirette avec une fermeté qu'on n'eût jamais pu soupçonner dans cette douce et timide créature, monsieur Lucien, tout ce que vous avez fait pour moi depuis deux jours est gravé là dans mon cœur, et je vous en garderai une reconnaissance éternelle.... Mais je vous déclare que si votre mère refuse la demande que je viens de lui adresser, je quitte votre maison à l'instant même. — Je suis jeune et courageuse, et je veux gagner le pain que je mange...

— Chère Mirette, attendez quelques jours encore, et nous vous trouverons une place qui conviendra mieux à votre éducation.

— Ma détermination est irrévocable, monsieur Lucien.

— Mais vous me désespérez, Mirette!

— Pourquoi, monsieur Lucien? Si vous saviez combien il m'en coûterait de vivre au milieu d'inconnus, d'indifférents... Ici, du moins, je ne me croirai jamais tout à fait étrangère! »

Il y avait, dans la façon dont elle prononça ces derniers mots, un sentiment si naïf de confiance dans l'amitié de Lucien, que celui-ci en fut touché jusqu'aux larmes.

— Oui, soyez-en bien convaincue, chère Mirette, vous avez ici un ami dévoué, dévoué jusqu'à la mort!...

Il éprouvait le besoin de se jeter aux genoux de la jeune fille; mais il se contint en entendant venir sa mère.

M^{me} Morel avait réfléchi pendant cette courte absence ; elle entraît avec l'idée bien arrêtée de prendre Mirette au mot. Elle se disait : Quand Mirette aura endossé le sarreau bleu de Marguerite et portera le pain à nos pratiques, Lucien en sera bien vite dégoûté !

Quand on juge les autres d'après soi-même, on s'expose souvent à se tromper.

— Eh bien, mon enfant, dit-elle, êtes-vous toujours disposée à prendre la place de Marguerite ?

— Plus que jamais, madame.

— Vous savez faire un peu de cuisine ?

— Oh ! ma mère ! s'écria Lucien d'une voix suppliante.

— Dame ! mon ami, Marguerite faisait la cuisine. Nous ne sommes pas assez riches pour avoir deux domestiques.

— Je ne suis pas un cordon bleu, répondit Mirette en souriant, mais mon père me trouvait beaucoup de dispositions ; et avec un livre de cuisine, je crois que je me tirerai d'affaire.

— Allons, je vois que vous avez de la bonne volonté, ajouta M^{me} Morel : c'est déjà quelque chose... Ainsi, voilà qui est convenu, je vous arrête aux mêmes conditions que Marguerite, c'est-à-dire vingt francs par mois.

— Mais, maman, tu donnais vingt-cinq francs à Marguerite !...

— Ah ! tu crois ? repartit M^{me} Morel en se mordant les lèvres... c'est possible. — Eh bien, soit,

vingt-cinq francs !... Mais vous vous blanchirez.... Maintenant, voici le règlement de la maison : Vous vous lèverez à six heures en hiver et à cinq heures en été ; vous irez à la halle faire les provisions ; ensuite vous préparerez notre café au lait. A sept heures , vous commencerez vos courses de manière à pouvoir servir le déjeuner à dix heures. Dans l'intervalle du déjeuner au dîner , vous raccommoderez le linge ou vous me remplacerez au comptoir, quand je serai forcée de m'absenter. Le dîner devra toujours être prêt à cinq heures : mon mari n'aime pas à attendre, ni moi non plus. Quand vous aurez mis votre cuisine en ordre, vous éteindrez votre lampe et vous viendrez vous reposer ici, en travaillant à quelque ouvrage d'aiguille... que je vous donnerai. A dix heures, vous pourrez aller vous coucher.... Avez-vous quelque observation à me faire ?

— Aucune, madame.

— Ce service ne vous paraît pas trop dur ?

— Non, madame.

M^{me} Morel eût pu imposer des conditions plus pénibles encore, que Mirette les eût acceptées, tant elle se trouvait heureuse de vivre sous le toit de son nouvel ami. Les nobles sentiments de ce jeune homme, sa bonté angélique, son dévouement si plein de délicatesse, avaient touché profondément le cœur de la pauvre abandonnée.

Quant à Lucien, il était navré. Mirette, pour

lui l'idéal de la grâce, de la beauté, de la vertu sur la terre, Mirette servante, et dans sa maison à lui Lucien! Cette situation lui paraissait impossible, monstrueuse, et il fallait la subir; car il se sentait incapable de lutter contre l'étroitesse d'esprit de sa mère et contre l'entêtement de Mirette elle-même.

— Après que M^{me} Morel eut exposé son programme général, qui n'était pas, comme on voit, un programme de fête, elle passa à la partie la plus importante des détails, au service du dehors. Lucien, pour faciliter ce travail à Mirette, écrivit, sous la dictée de sa mère, la liste des clients de la maison, leurs adresses et le nombre de livres de pain qu'il fallait leur porter. Cet itinéraire fut d'un grand secours à Mirette.

— Maintenant, dit M^{me} Morel, suivez-moi à la cuisine, il est temps que nous songions au dîner; et toi, Lucien, monte dans ta chambre; il me semble que depuis quelques jours tu te négliges; je suis sûre que ta thèse n'est pas encore terminée?

— Je vais y travailler, ma mère, répondit Lucien.

Puis il sortit en jetant un regard mélancolique sur Mirette, qui lui sourit, comme pour lui donner du courage.

Quand Lucien fut entré dans sa mansarde, il tomba sur une chaise devant sa table, prit sa tête dans ses mains et éclata en sanglots. Son

cœur, forcé de se contenir en présence de sa mère et de Mirette, son cœur, qui, dans un si court intervalle, avait passé par des émotions si grandioses et si vulgaires, son pauvre cœur; si tendre et si impressionnable, avait besoin de se détendre sous peine d'être brisé. Ces deux journées mémorables avaient entr'ouvert pour lui les mystères des deux mondes, les joies et les splendeurs du ciel, les misères de la terre et ses douceurs toujours mêlées d'amertumes. Lucien commençait à aimer, il commençait à vivre, il commençait à souffrir.

— La vie est une initiation, se disait-il, et, comme dans les sanctuaires antiques, l'initiation est toujours accompagnée d'épreuves.

Il avait rencontré sur sa route une nature sympathique à la sienne, qui lui tendait les bras en souriant à travers l'espace, et un obstacle se dressait devant eux, un obstacle sacré devant lequel, fils respectueux et soumis, il était forcé de s'incliner en gémissant.

Pour chasser ces idées pénibles, Lucien prit l'ébauche de sa thèse et voulut y travailler, mais ses yeux regardaient sans voir; son esprit, que la volonté ne tenait plus captif, s'envolait vers ses amours, comme le pigeon auquel on rend la liberté. Il évoquait toutes les circonstances de sa première entrevue avec Mirette dans cette nuit solennelle où le vieillard mourant lui avait raconté l'histoire de sa fille adoptive dépouillée par un dépositaire infidèle.

— Qu'est-il devenu ce misérable? se disait Lucien. Il jouit en paix du fruit de son crime, tandis que son innocente victime en est réduite au métier de servante! Mais les forfaits qui se dérobent à la justice des hommes sont ceux que la justice de Dieu punit le plus sévèrement. Trahir impunément l'amitié, la confiance, vivre dans le luxe et la considération auprès de malheureux mis par vous sur la paille, n'est-ce pas le renversement de toutes les lois divines et humaines?... Quelle idée!... Est-il un plus magnifique sujet pour ma thèse française?... Oui, il se développe devant moi dans son ensemble et dans tous ses détails.

La tête haute, l'œil inspiré, il semblait lire des caractères tracés sur la muraille par une main fantastique. Bientôt il saisit une plume, et pendant une heure cette plume courut sur le papier sans s'arrêter; on eût dit qu'elle écrivait sous la dictée d'un esprit invisible.

Quand M^{me} Morel entra, Lucien, qui venait de relire sa thèse à voix haute, sauta au cou de sa mère, et s'écria avec enthousiasme :

— Ma thèse est finie, et mon père sera content!

— Ce que tu me dis là me fait plaisir. Maintenant, allons dîner, car j'ai une faim de loup.

A peine arrivée à la porte de la salle à manger, M^{me} Morel cria de sa grosse voix commune :

— Mirette, servez le potage.

— Oui, madame, répondit une voix douce et bien timbrée.

Lucien remarqua alors qu'il n'y avait que deux couverts. Il en fit l'observation.

— Les domestiques n'ont pas l'habitude de manger à la table des maîtres.

Cette phrase, lancée d'un ton sec et froid, entra comme un poignard dans le cœur de Lucien, qui s'assit tristement en face de sa mère. Mirette parut bientôt, tenant une soupière qu'elle déposa sur le milieu de la table. Elle portait un tablier blanc, insigne de sa nouvelle condition. Son frais visage, légèrement coloré par le feu des fourneaux, exprimait ce calme angélique que donnent une conscience pure et la satisfaction du devoir accompli. Ses yeux vifs et intelligents allaient de M^{me} Morel à Lucien, épiant leurs desirs, les devançant même; elle glissait sans bruit comme une ombre gracieuse et légère; on eût dit un sylphe, un lutin, le génie familier de la maison. Pour Lucien, il se tenait la tête penchée, triste, abattu; il se sentait profondément humilié d'être servi par Mirette, lui qui eût été si heureux de la servir à deux genoux.

— Vous ne mangez pas, monsieur Lucien? dit enfin la jeune fille en le regardant avec une tendre inquiétude. Peut-être ne trouvez-vous pas le dîner à votre goût?

— Oh! Mirette, il est excellent comme tout ce que vous faites. Mais je n'ai pas faim.

— Lucien, reprit à son tour M^{me} Morel tout en avalant les morceaux avec un appétit qui devait flatter le talent culinaire de Mirette, il

faut manger, mon garçon. Je t'assure que ce veau aux petits pois n'est pas mal apprêté du tout. Si ton père te trouve mauvaise mine à son retour, il nous grondera; il dira que nous n'avons pas eu soin de toi.

Lucien se décida à manger pour faire plaisir à sa mère et surtout à Mirette.

— Allons, ce n'est pas trop mal pour un début, dit M^{me} Morel à Mirette quand celle-ci eut servi le dessert; je crois que nous ferons quelque chose de vous. Vous pouvez aller dîner maintenant, ma fille.

Mirette sortit heureuse et fière de ce compliment.

— Elle a vraiment un service très-agréable cette petite, ajouta M^{me} Morel; elle est bien plus polie et plus prévenante que Marguerite. Si elle continue sur ce pied-là, elle mangera longtemps de notre pain. Qu'en dis-tu Lucien?

— Je dis, ma mère, que cela me fend le cœur de voir dans cette condition humiliante une jeune fille qui par sa naissance, son éducation et ses goûts élevés, était destinée à être l'ornement du monde...

— Mirette, l'ornement du monde! Ah çà, tu es fou, Lucien!

— Mais, ma mère, vous ne savez pas que le père de Mirette était un grand seigneur, un émigré qui, en quittant la France, avait confié les débris de sa fortune à un ami, à un misérable qui a refusé de lui rendre ce dépôt sacré.

— Qui t'a conté ces bourdes-là ?

— Le père adoptif de Mirette, qui avait reçu les confidences du malheureux gentilhomme.

— Bah ! le vieux aura fabriqué cette histoire pour rendre la petite intéressante.

— Ma mère, on ne ment pas ainsi en face de la mort.

— Eh bien, après tout, nous avons servi les nobles assez longtemps ; il est juste qu'ils nous servent maintenant... Chacun son tour... »

M^{me} Morel se leva sur cette phrase assez révolutionnaire, ouvrit l'armoire au linge et en tira un sarreau bleu qu'elle étala sur la table. La pauvre Mirette, petite et mignonne, devait disparaître dans ce long et large fourreau taillé pour Marguerite, grande et robuste gaillarde.

— Quand Lucien verra sa princesse affublée de ce gracieux costume, je crois que son amour n'y résistera pas, se dit à part M^{me} Morel.

Lucien, comprenant que toute discussion devenait impossible avec sa mère, se retira dans sa chambre pour rêver aux moyens de concilier ses devoirs de fils avec la tendre affection qu'il portait à Mirette.

VII

Le lendemain matin, à cinq heures, quand la boulangère descendit de sa chambre, elle fut

tout étonnée de trouver sa jeune servante déjà habillée et le balai à la main.

— Voilà de l'exactitude; c'est bien, ma fille, lui dit-elle d'un ton assez affectueux. Venez m'aider à ouvrir la boutique. Vous n'avez pas oublié toutes mes instructions?

— Oh! madame, on n'a pas besoin de me répéter deux fois la même chose.

En effet, à sept heures, Mirette avait fait son ménage, son marché et le café au lait était servi.

Lucien, appelé par sa mère, ne tarda pas à descendre.

— Dépêchez-vous de prendre votre café, ma fille, pour commencer votre première tournée, dit M^{me} Morel, curieuse de voir l'effet que produirait à Lucien le fameux sarreau bleu de Marguerite sur les petites épaules de celle qu'elle appelait la princesse. Mais la boulangère fut trompée dans son attente. Quelques instants après, quand Mirette rentra dans son costume de porteuse de pain, Lucien ne put s'empêcher de sourire tant il la trouva intéressante. Le sarreau bleu dessinait sa taille fine et élégante et tombait juste assez pour montrer le bas de sa robe noire et un pied qui eût pu chausser la pantoufle de Cendrillon. Mirette était loin d'être coquette; mais elle avait le sentiment du goût et tenait sans doute à ne pas paraître trop ridicule aux yeux de son ami. Aussi avait-elle passé une partie de la nuit à ajuster à peu près à sa

taille le sac informe dans lequel M^{me} Morel s'attendait à la voir disparaître. D'ailleurs, il se rencontre certains êtres doués de tant de grâce par la nature, qu'aucun costume ne peut les enlaidir. Un enfant en guenilles plaît souvent plus à un artiste qu'un joli bébé couvert de dentelles et tiré à quatre épingles. L'œil intelligent devine le brillant papillon sous l'enveloppe grossière de la chrysalide.

En voyant sa petite machine infernale rater aussi honteusement, M^{me} Morel devint furieuse.

— Qui vous a permis de massacrer ainsi mes effets ? s'écria-t-elle en s'élançant sur Mirette comme une furie.

— Madame, répondit la pauvre enfant tout effrayée, je croyais...

— Si la servante qui vous remplacera n'est pas une *nabotte* comme vous, je serai donc forcée d'acheter de nouveaux sarreaux ! Couper et trancher sans même me demander mon avis ! A-t-on jamais vu chose pareille !

— Mais, madame, je n'ai rien coupé ; j'ai fait des ourlets, voilà tout, parce que le sarreau était trop grand pour moi et qu'il aurait traîné à terre... Voyez plutôt ! ajouta-t-elle en relevant le bas du sarreau.

La preuve était convaincante ; mais certains caractères s'irritent encore davantage quand on leur prouve qu'ils ont tort.

— Vous voulez me faire croire que c'est pour ne pas abîmer mon sarreau que vous l'avez

ajusté à votre taille ? C'est par pure coquetterie... Ah ! vos petits airs de sainte-nitouche ne m'en imposent pas !...

— Madame, je vous assure...

— Taisez-vous !

Une grosse larme roula le long des joues de Mirette.

— Ma mère, je vous en prie, hasarda Lucien...

— De quoi vous mêlez-vous ? Ne puis-je plus gronder mes domestiques sans votre permission ? Montez dans votre chambre ; vous n'en descendrez que quand je vous appellerai.

Lucien ne bougea pas.

— Eh bien ! monsieur, vous m'avez entendue ?

Lucien hésita : il sentait un mouvement de révolte intérieure ; mais il rencontra le regard suppliant de Mirette, qui semblait lui dire : « Mon ami, obéissez à votre mère ! » Ce langage mystérieux ramena le calme dans son âme : il sourit tristement à Mirette et prit lentement le chemin de sa mansarde.

— Quant à vous, mademoiselle, ajouta la boulangère, allez à votre ouvrage ; vous pleurerez après, si cela vous amuse.

Mirette essuya ses yeux, adressa mentalement au ciel une courte et fervente prière, et, remplie d'un nouveau courage, elle chargea sa hotte sur ses épaules et commença gaiement sa première tournée chez les pratiques de la maison Morel.

Aussitôt que Lucien fut entré dans sa chambre, il ouvrit précipitamment la fenêtre qui

donnait sur la rue pour savourer le douloureux plaisir de voir sa chère Mirette dans l'exercice de ses nouvelles fonctions. Il n'attendit pas longtemps ; la petite porteuse de pain franchit bientôt le seuil de la boutique, avec sa hotte sur le dos. Sa démarche ne manifestait ni fierté ni honte, elle était aisée et naturelle.

— Pauvre Mirette ! disait Lucien en la suivant des yeux avec émotion ; que de grandeur dans sa simplicité ! que de courage dans sa faiblesse ! Noble enfant ! elle me donne l'exemple, elle m'enseigne mon devoir. Oui, travaillons : c'est le moyen de me rendre digne d'elle, de la protéger, de la retirer de cet état misérable qu'elle n'a pas mérité et qu'elle subit avec tant d'héroïsme !... Je veux qu'elle me doive son bonheur... Mon père est juste et bon, mon père m'aime... Le jour où je serai reçu avocat, il n'aura rien à me refuser... Je sais bien alors ce que je lui demanderai... Mais il lui suffira de voir Mirette, de connaître son histoire si touchante, pour comprendre qu'il y aurait vraiment de la barbarie à laisser une aussi charmante créature dans cette situation humiliante !... Et puis je lui ferai entendre qu'il faut à ma mère du repos et des distractions... Mirette est intelligente, active ; elle sait lire, écrire et compter ; elle pourra aider ma mère et la remplacer au besoin, et un jour... un jour...

Et le visage de Lucien s'illumina, ses yeux semblaient contempler dans le lointain un mer-

veilleux mirage. L'espérance, ce bel ange que Dieu a donné à la terre pour prouver qu'il ne l'a pas entièrement maudite, l'espérance montrait à Lucien le bonheur sortant du travail et du devoir accompli ! Animé d'une force nouvelle, il s'assit devant sa table, et au bout de quelques heures sa thèse fut revue, corrigée et mise en état d'être livrée à l'imprimeur.

M^{me} Morel n'avait pas l'esprit aussi tranquille que ses deux victimes. Après le départ de Mirette, sa colère n'étant pas entièrement assouvie, elle éprouva le besoin de lui chercher de nouveaux aliments : pour cela, elle descendit dans la boulangerie, certaine de trouver ses mitrons en faute. En effet, ne comptant pas sur cette brusque visite, ils fumaient tranquillement leur pipe en devisant de choses et d'autres. Passant une partie de la nuit à travailler, et à une rude besogne encore, ces braves garçons avaient bien gagné le droit de se reposer un peu. Mais M^{me} Morel n'était pas dans ses jours de tolérance, ni même de justice.

— Comment ! grands fainéants que vous êtes ! s'écria-t-elle en se campant majestueusement devant eux, les poings sur les hanches, vous fumez là votre pipe au lieu de travailler ! Est-ce que vous vous imaginez que j'ai envie de vous nourrir à rien faire ? J'ai été trop bonne jusqu'à présent, mais il y a une fin à tout, et je...

La sonnette de la boutique interrompit brus-

quement la catilinaire de M^m Morel, qui sortit en disant à ses garçons abasourdis :

— Je suis forcée de vous quitter, mais vous ne perdrez rien pour attendre !

M^m Morel trouva le marchand de bois qui déchargeait sa voiture devant la porte ; elle le reçut très-mal, lui dit qu'il venait à une heure incommode et que son bois était vert. C'était du bouleau coupé depuis trois ans et sec comme des allumettes. Peu de temps après vint le tour du marchand de farine. Ce jour-là, tout le monde reçut son paquet.

Règle générale : Quand on est mécontent de tout le monde, c'est qu'on est mécontent de soi-même ; une bonne conscience rend toujours indulgent.

C'était la première fois que M^m Morel se montrait si sévèrement injuste envers Lucien, toujours si doux, si caressant, si plein de prévenances pour sa mère. Aussi éprouvait-elle intérieurement des remords que les plus beaux raisonnements ne pouvaient pas chasser. Dans ses moments de lucidité morale, elle voulait monter chez son fils et lui avouer franchement ses torts ; une fausse honte la retenait. Enfin, la Providence vint à son secours sous l'uniforme d'un facteur de la poste qui lui apportait une lettre de Jean-Pierre. Comme M^m Morel ne savait pas lire, le prétexte était tout trouvé pour se rendre chez Lucien. Celui-ci se leva en voyant entrer sa mère et l'embrassa comme s'il ne s'était rien

passé entre eux dans la matinée. Ce baiser affectueux soulagea le cœur de la boulangère.

— Lucien, voici une lettre de ton père, dit-elle d'une voix doucement émue qui ne lui était pas habituelle.

— Ah ! nous annonce-t-il enfin son retour, ce cher père ? s'écria Lucien en saisissant la lettre avec empressement.

Jean-Pierre commençait par s'étendre avec de grands détails sur les travaux de construction de sa maison de campagne, qui avançaient bien lentement. Il disait ensuite qu'il s'ennuyait beaucoup d'être éloigné si longtemps de sa femme et de son cher Lucien ; il parlait de sa santé qui n'était pas bonne ; ses douleurs d'estomac l'avaient repris ; il était en proie à des insomnies cruelles, à d'affreux cauchemars ; il priait Lucien de lui écrire souvent, que ses lettres étaient les seules consolations de ses souffrances et de sa solitude, etc.

Ce passage de la lettre respirait une tristesse si profonde que Lucien et sa mère en furent touchés jusqu'aux larmes.

— Allons, voilà encore ses idées noires qui le reprennent ! disait M^{me} Morel, comme si elle se parlait à elle-même.

— Je vais lui écrire à ce pauvre père, l'engager à revenir de suite... Une fois près de nous, il retrouvera bien vite la santé et la bonne humeur. Quand on s'aime, on ne devrait jamais se quitter, la vie est si courte !...

— Oui, tu as raison, mon Lucien, écris-lui une bonne lettre, engage-le à revenir le plus tôt qu'il pourra... Ah ! tu garderas une page pour moi, afin que je le mette au courant des affaires de la maison...

M^{me} Morel embrassa tendrement son fils et descendit l'escalier en répétant : « Mais qu'a donc ce pauvre Jean-Pierre ? » Une réaction complète s'était opérée dans son esprit, et toute la maison en ressentit l'heureuse influence. Les mitrons, qui finissaient de ranger le bois, tendirent le dos à l'arrivée de la bourgeoise, comme ils l'appelaient ; ils s'attendaient à quelque nouvelle rebuffade de sa part, aussi furent-ils bien ébahis en se voyant accueillis par ces gracieuses paroles :

— Mes pauvres garçons, comme vous voilà en nage !... Mirette, allez leur chercher un verre de vin...

— Changement à vue, comme à la Gaité ! s'exclama le loustic de la troupe.

— Après l'orage, le beau temps ! répliqua l'autre.

Mirette revint bientôt avec une bouteille et des verres posés sur un plateau.

— A la plus jolie porteuse de pain de l'arrondissement ! s'écria un des mitrons en levant son verre.

Ce toast fut répété en chœur. La pauvre Mirette devint rouge comme une cerise et se hâta de se soustraire à une ovation aussi bruyante.

— Est-elle gentille, cette petite ! dit l'auteur du toast en la suivant des yeux.

— Ne te foule pas la rate à courir après ce bel oiseau, mon vieux, repartit son compagnon, ce n'est pas pour toi que le four chauffe.

— C'est pour le fils du patron, à ce que prétend Marguerite. Mais ce ne serait pas là un motif pour m'empêcher de pousser ma pointe, si j'en avais envie. Les Français sont égaux devant la beauté, c'est écrit dans la Charte, et la Charte est maintenant une vérité, demande plutôt à Louis-Philippe.

Quant à M^{me} Morel, elle allait et venait dans la maison comme une âme en peine et répétait à chaque instant : — Mais qu'a donc ce pauvre Jean-Pierre ?

VIII

Quittons un moment la maison du boulanger Morel et transportons-nous en Normandie, sur sa terre de la Coudraie. Cette propriété, située dans une des plus jolies vallées de l'Orne, était une ancienne commanderie vendue en 93 comme bien national. Elle se composait de bonnes terres labourables, de prairies et de ver-

gers, de la maison du fermier et des bâtiments d'exploitation. Le premier acquéreur, chaudronnier à Alençon, avait laissé tomber en ruine la maison, habitée jadis par un commandeur de Malte. C'était une espèce de petit château construit dans le style du grand siècle, sur des plans du célèbre Mansard, et que Morel faisait restaurer dans le goût bourgeois de 1830, d'après les idées d'un architecte de basse Normandie. Jugez de la restauration ! Le château jouissait de deux entrées, l'une donnant sur une vaste cour qui servait maintenant d'aire à battre le blé, l'autre sur des jardins dont les débris grandioses attestaient les magnificences passées. Aujourd'hui, ces beaux jardins se trouvaient convertis en une immense friche où régnaient la solitude et la désolation. Les buis qui entouraient les plates-bandes avaient pris des proportions gigantesques ; l'ortie, la bourrache, le chardon, toutes les plantes parasites de la Flore française se mêlaient avec les pivoines, les boutons d'or et les roses, dans une promiscuité qui eût fait bondir un horticulteur. Les arbres fruitiers, couverts de mousse, poussaient des sauvageons qui prenaient racine. Les ifs, taillés jadis comme ceux de Versailles, essayaient depuis plus de trente ans de reprendre leur forme naturelle ; par-ci par-là, des fûts de colonnes, des fragments de statues gisaient sous les grandes herbes ; un pauvre Amour boiteux semblait chercher par terre son carquois égaré, tandis qu'à quelques

pas plus loin, une Vénus pudique tombée de son piédestal exposait son torse nu aux regards indiscrets d'un vieux Faune égrillard... Les crapauds, les lézards, les couleuvres, ces rois immondes de la solitude, grouillaient paisiblement au milieu de ces ruines désolées, comme pour prouver que la mort elle-même est animée et que dans tous les lieux d'où l'esprit de l'homme se retire la brute reprend fatalement ses droits.

Si Morel n'avait écouté que sa femme, il eût abattu sans pitié ces berceaux et ces charmillles séculaires, déraciné les buis et les ifs, promené la charrue dans toutes les plates-bandes pour y semer de l'avoine, des pommes de terre ou du colza. M^{me} Morel était une femme positive avant tout, n'admettant dans les spectacles les plus splendides de la nature que le côté franchement productif, et qui eût compris l'enthousiasme de ce brave propriétaire s'écriant : « Ah ! monsieur, quoi de plus beau qu'une campagne en plein rapport ! » Mais Lucien demanda grâce pour ces ruines, et Lucien fut écouté. Morel s'était entendu avec le premier jardinier de la ville d'Alençon pour défricher les magnifiques jardins du commandeur en leur laissant le cachet original de l'époque. Morel voulait faire de sa propriété de la Coudraie une résidence seigneuriale où, plus tard, son cher Lucien viendrait passer ses vacances quand il serait devenu un avocat célèbre ou l'une des colonnes de la magistrature. Son projet, qu'il n'avait pas

même communiqué à sa femme, était de donner cette propriété à Lucien le jour de son mariage et d'obtenir, par ses protections, que son fils pût ajouter au nom un peu vulgaire de Morel celui plus aristocratique de la Coudraie.

— Entendre appeler mon fils monsieur Lucien Morel de la Coudraie, — et puis mourir !

Telle était l'ambition secrète du boulanger de la rue des Deux-Écus.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent par la lettre qu'il avait écrite à sa femme, Jean-Pierre Morel était triste et malade. Son affection de l'estomac lui donnait-elle ses humeurs noires, ou bien ses humeurs noires hâtaient-elles le développement de sa maladie, c'est ce que la suite de cette histoire ne tardera pas à nous apprendre. Pendant le jour, les conférences avec le maître maçon et le maître charpentier, la surveillance des travaux, les promenades à travers champs avec le fermier, toutes ces occupations continuelles et diverses l'empêchaient de songer à son mal ; mais quand la nuit était venue, que tout le monde reposait dans la ferme, Jean-Pierre seul ne dormait pas. D'abord, il s'asseyait devant sa table, écrivait, faisait ses comptes, puis il tombait tout à coup dans ses réflexions moroses ; il se levait alors précipitamment et marchait à grands pas d'un bout de sa chambre à l'autre, se rejetait sur sa chaise et reprenait son travail, toujours interrompu. On eût dit que le sommeil lui faisait peur. C'était

le matin seulement, aux premières lueurs de l'aube, qu'il se couchait sur son lit pendant une heure ou deux.

Un jour, par un temps lourd et orageux, Morel se sentit tellement accablé de fatigue qu'il quitta ses ouvriers pour aller se reposer sous un des berceaux touffus de la vieille charmille. Il se trouvait dans cet état vague et indécis qui n'est ni le sommeil ni la veille, lorsqu'un bruit de voix mêlé à un choc de verres vint tout à coup frapper son oreille. C'était le fermier qui, selon l'usage en Normandie, distribuait à la ronde aux ouvriers le contenu d'un énorme pot de cidre.

— Allons, mes gas, encore une tournée.

— Ce n'est pas de refus, père Michel, car il fait diablement soif aujourd'hui.

— A votre santé, père Michel, et à celle de votre bourgeois, qui en a plus besoin que vous.

— C'est vrai, le pauvre homme est bien malingre. Que voulez-vous ! il ne prend ni sommeil ni nourriture. La nuit, quand je me réveille, je l'entends toujours marcher sur ma tête.

— Bonne conscience donne bon sommeil : cet homme a des remords.

— Il n'a pas toujours été riche, ça se voit.

— C'était le fils d'un pauvre fermier comme moi. Il y a vingt-cinq ou trente ans, il se rendit à Paris sur ses deux jambes pour chercher fortune... et il l'a trouvée...

— Où ça ?

— Au bout de ses deux bras, pardine !

— A d'autres ! On trouve au bout de ses deux bras de quoi gagner du pain, tout au plus, mais pas de quoi acheter des fonds de boulanger à Paris et des terres comme celles de la Coudraie.

— Ne te gêne pas, mon gas ; dis tout de suite que M. Morel est un voleur.

— Les riches le sont tous, plus ou moins.

— Tais ton bec, vieux républicain endiablé. M. Morel nous fait travailler et nous paye bien, c'est un honnête homme pour nous. Si sa fortune n'est pas catholique, ça ne nous regarde pas, c'est une affaire entre le ciel et lui... Allons travailler.

Celui que le maître maçon avait qualifié du nom de républicain et qu'en 1848 on eût appelé un socialiste, suivit lentement ses compagnons en chantonnant d'un ton goguenard :

La boulangère a des écus
Qui ne lui coûtent guère, etc.

Cette conversation, ce chant populaire que Morel n'avait pas entendu depuis longtemps, le plongèrent dans une agitation extrême. Il se leva brusquement, traversa la longue charmille, sauta un petit mur en ruine qui servait de clôture au jardin et marcha à travers champs, comme un cerf poursuivi par une meute de chiens et par le bruit des fanfares. Mais le cerf

peut trouver au fond des forêts quelque réduit mystérieux et inaccessible aux chiens et aux chasseurs, tandis que l'homme harcelé par les remords n'a de refuge nulle part, car ses plus terribles ennemis sont en lui-même.

Après avoir erré pendant longtemps, sans savoir où il allait, Jean-Pierre tomba plutôt qu'il ne s'assit sur le sommet d'une colline qui dominait la vallée de l'Orne et laissait voir dans un vague lointain cette longue chaîne de montagnes qui traversent le département de l'est à l'ouest et ne s'arrête qu'à la mer. Le soleil se couchait au fond de l'horizon, inondant de flots d'or et de pourpre les nuages qui se balançaient comme une flotte fantastique sur l'immense océan des cieux. L'orage, après avoir menacé toute la journée, avait crevé à quelques lieues de là et rasséréiné l'air autour de lui. Une brise fraîche et embaumée imprimait un doux frémissement aux arbres de la colline; dans les buissons et dans les herbes, les oiseaux et les insectes faisaient entendre leurs dernières notes, tandis que de l'autre côté de la vallée, on voyait de petits bergers ramener les troupeaux à la ferme, en chantant de vieux airs au rythme lent et mélancolique, accompagnés par les sons lointains de l'*Angelus*. On eût dit que la nature entière, avant de s'endormir, récitait en commun la prière du soir.

Jean-Pierre contemplait tristement cette scène calme et presque religieuse qui contrastait si

violemment avec la sourde agitation de son âme. Il remonta par la pensée vers son enfance heureuse et bénie; il murmura machinalement la petite prière que sa mère lui faisait répéter tous les soirs... Puis il se vit transporté à Paris, gagnant péniblement mais honnêtement son pain de chaque jour... Tout à coup il devenait riche... Arrivé à cette phase de son existence, il passa la main sur son front, comme pour en chasser une ombre importune; un soupir étouffé sortit de sa poitrine, et il murmura : — Seigneur, ayez pitié de moi!

Mais Dieu n'exauça pas sa prière, car le remords n'est pas le repentir. Une voix lointaine sembla lui apporter pour réponse :

La boulangère a des écus
Qui ne lui coûtent guère, etc.

— Ah! je suis maudit! s'écria-t-il en se frappant le front avec désespoir. Puis il se leva et reprit lentement le chemin qui menait à la ferme.

Il était dix heures quand Morel arriva au village de la Coudraie. Tout le monde était couché, excepté le père Michel, qui était assis devant sa porte.

— Enfin, vous voilà, not' maître! lui dit-il en se levant à son approche. Je commencions à être inquiet de vous.

— J'ai voulu faire une promenade du côté de la rivière et je me suis égaré.

— Vous auriez dû prendre avec vous le petit gas Jacquot, il connaît tout le pays comme son gousset... Ça n'est pas pour dire, mais il est tout de même ben malin pour son âge. Entrez donc manger un morceau et boire un verre de cidre, not' maître.

— Merci, père Michel, je n'ai pas faim. Donnez-moi ma chandelle.

— Vous avez tort, not' maître, ajouta le père Michel en allumant un flambeau de cuivre à une petite chandelle de résine qui brûlait dans un coin de la grande cheminée : j'ons toujours oui dire que quand on a le ventre vide, on fait de mauvais rêves.

— Eh bien, je ferai de mauvais rêves ! répondit Morel en prenant brusquement le flambeau des mains du père Michel étonné.

— Le républicain pourrait ben avoir raison, se dit à part le brave fermier quand Jean-Pierre se fut éloigné ; cet homme-là n'a pas la conscience tranquille.

Après avoir fermé la porte, il vint s'agenouiller devant l'image de son patron l'archange saint Michel terrassant le diable, une de ces grossières images coloriées qui se fabriquent à Épinal pour la plus grande édification des habitants de nos campagnes. Quand il eut achevé sa prière, il se dirigea vers un petit lit où dormait, à poings fermés, de ce bon sommeil de la santé

et de l'innocence, un beau garçon de sept à huit ans. Après avoir contemplé quelque temps son petit gas Jacquot, son Benjamin, avec une admiration et une joie bien naturelles, le père Michel fut retrouver à son lit sa brave ménagère Madeleine et ne tarda pas à les rejoindre dans ce beau pays des rêves où ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur vont se reposer de leurs fatigues et reprendre des forces pour les travaux du lendemain.

Si le calme du corps et de l'esprit régnait dans l'humble habitation du fermier Michel, il n'en était pas de même dans la chambre occupée par le riche bourgeois de Paris. Morel, en entrant, s'était jeté sur une chaise, devant sa table, en proie à une agitation violente, à une révolte intérieure contre la destinée qu'il accusait de toutes ses souffrances. Il resta longtemps la tête cachée dans ses mains, jusqu'à ce qu'il se sentît près de s'évanouir de fatigue et de besoin. L'instinct de la conservation se réveilla en lui; une bouteille de vin à peine entamée était sur la table; il s'en versa un grand verre et le vida d'un trait.

— On dit que l'oubli est au fond de la bouteille, murmura-t-il d'un air sombre, eh bien, buvons !

Il saisit convulsivement la bouteille et but, coup sur coup, jusqu'à ce qu'elle fût vide... Il attendit, mais l'oubli ne vint pas.

— Le proverbe est menteur ! s'écria-t-il en

frappant un coup violent sur la table. Puis il se leva pour marcher dans sa chambre, comme il en avait l'habitude, mais ses jambes refusèrent de lui obéir : il fit quelques pas en chancelant et tomba sur son lit dans un état complet d'ivresse.

Après quelques heures d'un sommeil de plomb, il fut réveillé en sursaut par un vacarme épouvantable. La table venait d'être renversée avec la bouteille, le verre et le chandelier, dont la lumière s'était éteinte en roulant sur le parquet ; les chaises exécutaient des chassés croisés fantastiques au son des pièces de cent sous qui dansaient dans le secrétaire. Morel se dressa sur son séant, les yeux fixes et hagards, les cheveux hérissés d'épouvante. Une foule de petits êtres qu'il prit pour des diables entouraient son lit, le regardaient en ricanant et lui tiraient les bras et les jambes. Alors il devint à la fois acteur et spectateur d'une scène véritablement étrange. Il lui sembla qu'il était double, et, tandis qu'il se sentait enchaîné sur son lit par des liens invisibles, il voyait son Sosie entraîné dans une ronde infernale par un essaim de petits démons qui chantaient en lui faisant mille grimaces grotesques :

La boulangère a des écus
Qui ne lui coûtent guère, etc.

Une sueur glaciale ruisselait sur tout son corps, le vertige de la folie tourbillonnait dans

sa tête, lorsqu'il aperçut dans le fond de la chambre deux grandes ombres lumineuses qui le contemplaient d'un air triste et sévère. Ce fut le coup de grâce.

— C'est lui ! balbutia-t-il d'une voix étranglée, et il retomba lourdement sur son lit

Come corpo morto cadde.

Il faisait déjà grand jour lorsque le père Michel, après avoir frappé à plusieurs reprises à la porte de Jean-Pierre et l'avoir appelé inutilement, inquiet d'un pareil silence, se décida à ouvrir lui-même. Il trouva la chambre dans le désordre que nous venons de décrire et Morel étendu sur son lit sans mouvement. Le père Michel, effrayé, aspergea d'eau le visage de son maître et lui frappa vigoureusement dans les mains. Jean-Pierre reprit peu à peu connaissance ; son regard morne commença à se ranimer ; il passa la main sur son front comme un homme qui cherche à rappeler ses souvenirs.

— Ah ! c'est vous, père Michel, dit-il avec un sentiment de joie qu'il ne put dissimuler, j'ai passé une bien mauvaise nuit ! Mais cela va mieux.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé, not' maître ? Je vous aurions soigné de notre mieux. Voulez-vous que Madeleine vous fasse une bonne rôtie au vin ?

La rôtie au vin est pour le paysan la panacée universelle.

— Tenez, not' maître, ajouta-t-il en mettant la main dans la poche de sa veste, une lettre de Paris que le piéton vient d'apporter.

— Une lettre de mon fils, de mon Lucien ! dit Morel en saisissant la lettre avec un tremblement fiévreux. Père Michel, ce papier-là vaut mieux que tous vos remèdes.

Pendant que Morel lisait ou plutôt dévorait la lettre de son fils, le fermier contemplait avec stupéfaction la chambre à coucher de son maître. Elle présentait l'aspect d'un cabaret à la suite d'une rixe : table, flambeau, chaises, bouteilles et verres gisaient pêle-mêle sur le parquet. De superbes bottes d'oignons, tressées avec soin par Madeleine et qui, la veille encore, étaient pendues le long de la muraille, pacifiques trophées d'une laborieuse ménagère, jonchaient tristement le sol, égrenées par des mains profanes.

Pendant que le père Michel se lamentait tout bas en déplorant le massacre de ses oignons, Morel se ranimait insensiblement à la lecture de la lettre de son fils. Elle était si pleine de sentiments affectueux, elle respirait quelque chose de si tendre et de si pur, elle se terminait par une prière si touchante de revenir auprès de sa femme et de son fils, que Jean-Pierre ne put y résister.

— Oui, se disait-il les yeux pleins de larmes, oui, Lucien a raison, sa présence me rendra le calme et la santé ; cet ange chassera les mauvais Esprits qui me tourmentent !

— Père Michel, ajouta-t-il tout haut en s'adressant à son fermier, qui, après avoir ramassé ses oignons en soupirant, remettait un peu d'ordre dans la chambre, père Michel, cette lettre me force à retourner de suite à Paris : vous sellerez votre jument grise et vous m'accompagnerez jusqu'à l'auberge de la *Croix-Verte*, où j'attendrai la voiture d'Alençon.

Le père Michel accueillit cette nouvelle avec une joie qu'il eut toutefois le bon goût de cacher à son maître.

— Allons, murmurait-il tout bas en descendant l'escalier, maintenant je pourrons dormir tranquille. Mais quelle idée a eue not' maître de massacrer ainsi nos pauvres oignons ?

Morel fit venir le maître maçon qui dirigeait les travaux, lui donna ses dernières instructions, lui remit l'argent nécessaire pour payer les ouvriers jusqu'à son retour, déjeuna avec assez d'appétit, et, quelques heures après, il prenait place dans une petite voiture qui correspondait avec les messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires.

IX

Retournons maintenant à Paris ; où nous avons laissé M^{me} Morel dans des dispositions

d'esprit plus raisonnables à l'égard de tout le monde, et même de sa jeune servante. Du reste, la douceur inaltérable de Mirette, son activité, son exactitude, ne laissaient aucun prétexte à la sévérité la plus exigeante, la plus vétilleuse. Aussi il n'y avait qu'une voix parmi les clients pour louer la nouvelle porteuse de pain.

Avant l'arrivée de Jean-Pierre, un seul incident troubla un peu l'harmonie qui régnait dans l'intérieur de la maison Morel, et cet incident fait trop bien ressortir le charmant caractère de Mirette pour que nous le passions sous silence.

Le lecteur se rappelle cette pauvre veuve à qui M^{me} Morel avait refusé un plus long crédit, et que Lucien, témoin de cette triste scène, avait secourue secrètement. Depuis ce jour, elle payait exactement le pain de six livres que Mirette lui portait chaque matin ; mais elle devait toujours l'arriéré, une quinzaine de francs environ. Cette veuve avait trois enfants : un garçon de douze ans, qui faisait son apprentissage chez un bijoutier, et deux filles, l'une de neuf ans et l'autre de cinq ans et demi. Cette dernière était une ravissante petite créature, qui s'était prise pour Mirette d'une amitié vraiment extraordinaire. Chaque matin, elle accueillait sa nouvelle amie avec des cris de joie, lui sautait au cou et l'embrassait... comme du pain. On doit comprendre si Mirette, dont le cœur avait soif de tendresse, était touchée de cette affection naïve. Aussi cette visite quotidienne à la

mansarde de la veuve était pour elle un des meilleurs moments de la journée, et cependant elle ne montait jamais l'escalier sans un certain serrement de cœur. Voici pourquoi : M^{me} Morel, pour faire plaisir à Lucien, avait consenti à ne pas exiger le paiement de l'ancien compte de la veuve ; mais, en même temps, elle avait donné l'ordre formel à Mirette de ne livrer la marchandise que contre remboursement, et Mirette tremblait toujours que la pauvre femme ne fût pas en état de payer cette petite somme. C'est ce qui ne tarda pas à arriver.

Un jour, Mirette rentra triste et inquiète de sa tournée du matin. Quand elle rendait les comptes à M^{me} Morel, celle-ci avait l'habitude d'appeler l'un après l'autre le nom de tous les clients. Au nom de la veuve Dubois, Mirette hésita à répondre.

— Est-ce que la veuve n'a pas payé ?

— Non, madame.

— Alors, vous avez rapporté le pain ? ajouta M^{me} Morel en jetant un coup d'œil sur la hotte qui était vide.

— Madame, pardonnez-moi, je n'en ai pas eu le courage.

— C'est ainsi que vous tenez compte de mes ordres ?

— Oh ! madame, si je vous racontais comment cela s'est fait, vous ne pourriez pas me gronder, j'en suis bien sûre !...

— Eh bien, racontez-le, et ne mentez pas surtout.

— Madame, je ne mens jamais.

— Oh ! jamais... enfin, nous verrons bien.

— Il faut que vous sachiez d'abord, madame, dit Mirette après s'être recueillie un instant, que le bon Dieu a donné à cette pauvre veuve si malheureuse une charmante petite fille qui m'a prise en grande amitié... Ordinairement, quand j'ouvre la porte de la mansarde, la petite Nini pousse des cris de joie et s'élançe à mon cou, en m'appelant sa bonne Mirette ! sa chère Mirette !... Je dois vous avouer que les petits enfants ont pour moi un charme sans pareil... je ne puis pas les regarder sans rêver des anges et du ciel. Ce matin, quand je suis entrée, la petite Nini était assise auprès de sa mère et de sa sœur aînée ; elle ourlait des torchons avec une activité fiévreuse ; je fus frappée de la pâleur de son visage et du cercle noir qui entourait ses yeux.

— Mirette, me dit-elle en m'apercevant, viens m'embrasser, je n'ai pas le temps de me lever... il faut que je travaille, vois-tu, car nous sommes pauvres, bien pauvres, ma bonne Mirette !...

La mère tenait les yeux baissés et de grosses larmes tombaient sur son ouvrage.

— Notre voisine, M^{me} Duret, est bien malheureuse aussi, reprit la petite Nini après un moment de silence... hier, elle n'avait pas de pain : nous avons partagé avec elle ce qui nous res-

tait... Aussi nous avons bien faim, va, ma pauvre Mirette!...

— Nini, dit la mère, il ne faut jamais se plaindre devant des étrangers...

— Mirette n'est pas une étrangère, reprit la petite d'un ton convaincu... Mirette est mon amie!... N'est-ce pas, Mirette, que tu es mon amie?...

— Oui, chère enfant, répondis-je en l'embrassant avec effusion.

— Mirette, me dit alors la pauvre veuve d'une voix tremblante, remportez votre pain, je ne puis pas vous le payer aujourd'hui!...

A ces mots, les deux enfants cessèrent tout à coup de travailler et jetèrent sur moi un de ces regards qui vous entrent jusqu'au cœur... Oh! madame, le courage me manqua, je déposai sur la table le pain que je tenais à la main... Je vis un éclair de joie briller dans tous les yeux...

— Non, Mirette, je ne veux pas que vous soyez grondée à cause de nous!...

— Ne craignez rien, lui répondis-je, je raconterai tout à M^{me} Morel, elle est bonne et elle ne me grondera pas...

Là-dessus, la petite se jeta à mon cou en pleurant, la mère et la grande sœur me prirent les mains en appelant sur vous, madame, toutes les bénédictions du ciel... Voilà tout ce qui s'est passé. Je vous le demande, madame, à ma place n'en auriez-vous pas fait tout autant?

Pendant ce récit, M^{me} Morel avait tiré plusieurs fois son mouchoir et s'était mouchée bruyamment pour ne pas laisser voir qu'elle pleurait. Quand c'est l'âme qui touche ce merveilleux instrument, la parole a le don des miracles : comme la baguette de Moïse, elle fait sortir une source des flancs même d'un rocher.

— Tout ça c'est bel et bon, dit M^{me} Morel en continuant à se moucher, mais les affaires sont les affaires... Je devrais vous retenir cet argent-là sur vos gages...

— Oh ! oui, madame, répondit vivement Mirette, qui n'avait pas songé à cet expédient ; oui, retenez cela sur mes gages...

— Mirette, voulez-vous que je vous apprenne une chose?... Vous ne ferez jamais fortune...

— Oh ! madame, que tous les malheureux ne manquent jamais de pain et je me trouverai toujours assez riche !

M^{me} Morel haussa les épaules : un vœu aussi complètement désintéressé était trop au-dessus de son intelligence.

— En vérité, je crois entendre Lucien. Si ces enfants se marient jamais, ils ne laisseront pas grand'chose à leurs héritiers !

Lucien était dans la salle à manger pendant cette petite scène dont il n'avait pas perdu un mot. Quand Mirette entra pour préparer le déjeuner, il prit respectueusement la main de la jeune fille et y déposa un baiser et une larme.

— Oh ! Mirette, lui dit-il d'une voix émue, vous

êtes un ange!... Tenez, ajouta-t-il à voix basse après avoir jeté un coup d'œil dans l'intérieur de la boutique, prenez cette pièce de cinq francs, elle vous servira à payer le pain de cette pauvre veuve pendant les mauvais jours. Quand cet argent sera épuisé, je vous en donnerai d'autre. N'en dites rien à ma mère, que ce soit un secret entre nous deux...

— Oui, monsieur Lucien, répondit Mirette avec un sourire d'intelligence, heureuse d'être ainsi de moitié dans les bonnes œuvres de son ami.

X

Au risque de retarder un peu la marche de l'action, nous ne pouvons résister au désir d'ajouter encore l'épisode suivant, qui complète la physionomie morale de notre héroïne. Nous sommes convaincu que le lecteur nous saura gré de cette petite digression.

Un matin, M^{me} Morel trônait majestueusement dans son comptoir, quand un homme de la campagne, tenant un panier sous son bras, entra dans la boutique et choisit un petit pain après en avoir examiné et tâté plusieurs.

— Combien ça ? dit-il en se tournant vers M^{me} Morel.

— Deux sous.

— Deux sous ? c'est bien cher !

— C'est prix fait comme les petits pâtés.

— Il n'y aurait pas moyen de diminuer quelque chose ?

— On ne marchandé pas ici, mon brave homme.

— Vous ne donnez pas vos coquilles de noix, la mère, dit le paysan en tirant de sa poche, avec effort, une pièce de deux sous qu'il déposa sur le comptoir.

— Quand on donne son bien, on en perd la vente, répliqua M^{me} Morel en mettant les deux sous dans sa caisse.

En ce moment, un bruit assez étrange sortit du panier : c'était un battement d'ailes accompagné de roucoulements.

— Que portez-vous donc là dans votre panier, mon brave homme ?

— C'est une couple de pigeons ; voulez-vous les acheter, ma grosse mère ? dit le paysan en tirant de son panier deux magnifiques pigeons blancs comme la neige et attachés l'un à l'autre par les pattes.

— Combien vos petites bêtes ?

— Vingt sous pour ne pas vous surfaire.

— Vingt sous ? allons donc ! c'est plus cher qu'à la Vallée.

— C'est prix fait comme les petits pâtés !

— Je vous en offre quinze sous.

— Je ne marchandé jamais, dit le paysan en faisant le geste de reprendre ses pigeons.

— Allons ! je les garde. Voilà vos vingt sous ! Vous ne donnez pas non plus vos coquilles de noix, mon brave homme.

— Qui donne son bien en perd la vente, ma chère dame, répondit le paysan d'un ton goguenard. Puis il sortit en grignotant son pain de deux sous.

M^{me} Morel quitta son comptoir, entra dans la cuisine et dit à Mirette en posant les deux pigeons sur la table :

— Mirette, vous nous apprêterez ces deux petites bêtes-là pour notre dîner.

Puis elle retourna à son comptoir.

Le premier mouvement de Mirette en voyant ces jolis oiseaux fut de les admirer et de les caresser, mais les pigeons accueillirent ces marques de sympathie par des coups de bec. Mirette, sans se fâcher, émietta du pain sur la table, il disparut en un clin d'œil. Alors elle en mit dans sa main : les pigeons eurent un moment d'hésitation, mais la faim l'emporta sur la peur. Ils mangèrent dans la main de Mirette et se laissèrent ensuite caresser sans lui donner de coups de bec.

— Allons, voilà la connaissance faite, mes petits amis ; vous voyez bien que je ne veux pas vous faire de mal, vous êtes trop jolis pour cela.

Les pigeons répondirent par des roucoule-

ments : on eût dit qu'ils comprenaient les paroles de Mirette.

Mais cette conversation fut interrompue brusquement par l'apparition de M^me Morel, qui lui cria d'une voix maussade :

— Eh bien ! Mirette, à quoi pensez-vous ? Tuez vite ces pigeons et plumez-les.

— Oui, madame, répondit la pauvre enfant comme si elle eût reçu un seau d'eau froide sur la tête.

Elle prit machinalement un couteau, mais elle s'arrêta, les yeux fixes, la bouche ouverte et comme épouvantée du crime qu'on lui ordonnait de commettre.

Jamais Mirette n'avait trempé ses mains dans le sang de ces pauvres petites bêtes que l'homme sacrifie sans scrupule à sa gourmandise sauvage. Son père adoptif avait toujours respecté la répugnance instinctive de cette nature délicate et charmante. Mirette était de l'école de Pythagore sans le savoir. Maîtresse de ses goûts, elle eût vécu de fruits, de légumes et de laitage.

Il faut avouer que l'homme est un être bien grossier et bien cruel ! Ce n'est pas la faim qui l'excite au meurtre comme les bêtes fauves ; le meurtre est pour lui un exercice, un amusement, une passion... La chasse est un plaisir royal, c'est l'image de la guerre !... chantent sur tous les tons les Nemrods anciens et modernes ! Je n'ai jamais pu lire les comptes rendus de ces grandes chasses où l'on se fait gloire d'avoir

abattu des pièces de gibier par centaines et par milliers, sans songer malgré moi au roi Hérode et au massacre des innocents ! Et puis après cela, faisons des phrases sentimentales sur la férocité des loups et des tigres ! Nous ne sommes touchés ni par la beauté, ni par la faiblesse, ni par la reconnaissance. Le chevreuil, cet hôte charmant de nos forêts, le faisan avec son riche plumage, l'alouette, cette chanson vivante, le mouton qui nous donne sa laine, la vache, notre mère nourrice, le bœuf, notre père nourricier, ne trouvent pas grâce devant l'insatiable voracité de l'homme ! Ne s'est-il pas rencontré, dans notre temps, de savants gourmets qui ont voulu prouver que la viande de cheval était un mets des dieux ! Mais les sauvages des îles de l'Océanie pourraient nous certifier aussi que la chair humaine est bien supérieure à la chair chevaline. De l'hippophagie à l'anthropophagie il n'y a qu'un pas, qu'on y prenne garde !

Mirette hésitait entre la crainte de désobéir à M^{me} Morel et l'horreur que lui inspirait cet ordre barbare. Lucien la surprit au moment de cette lutte intérieure qui se lisait sur son visage effarouché.

— Oh ! avez-vous, ma chère Mirette ? lui demanda-t-il avec une tendre sollicitude.

— Oh ! monsieur Lucien, s'écria la jeune fille d'une voix grosse de larmes, jamais je ne pourrai tuer ces jolies petites bêtes !...

— Vous avez raison, ce serait de la barbarie, répondit-il en les caressant.

— C'est que M^{me} Morel m'a donné l'ordre de les préparer pour le dîner...

— Rassurez-vous, ma chère Mirette, je vais demander leur grâce.

— Oh ! merci, monsieur Lucien.

Lucien fut bientôt devant le comptoir où se tenait M^{me} Morel occupée à vérifier la recette de la matinée.

— Chère mère, lui dit-il, j'ai défendu à Mirette de tuer les pigeons que tu destinais à notre dîner.

— Mais c'est pour toi que je les ai achetés, je sais que tu les aimes...

— Je les aime mieux vivants.

— Mais les pigeons sont faits pour être mangés...

— Je ne sais pas si Dieu les a créés pour cela.

— Certainement.

— Pour moi, je préférerais me passer de dîner plutôt que de manger ces jolis oiseaux que j'ai caressés de ma main... Chère mère, donne-les-moi.

— Que veux-tu en faire ?

— Les mettre dans une cage et jouir de leur vue et de leurs roucoulements.

— Je trouve qu'on roucoule déjà trop ici.

Lucien ne put s'empêcher de sourire de cette plaisanterie maternelle.

— Et puis, ajouta-t-elle, j'ai toujours entendu

dire à ton père qu'il ne faut ni prêtres, ni moines, ni pigeons pour faire une bonne maison.

— Ce proverbe était peut-être vrai il y a cent ans, mais aujourd'hui il n'a plus de sens. — Chère mère, je t'en prie, donne-les-moi...

— Il faut toujours finir par te céder, méchant enfant.

— Oh ! merci ! merci !

Il embrassa sa mère et revint tout joyeux apprendre à Mirette qu'il avait obtenu la grâce des condamnés. Puis il courut sur le quai et acheta une grande cage dans laquelle on enferma ces charmants oiseaux, à la grande joie de Mirette, dont ils devinrent, à partir de ce jour, les pensionnaires et les amis.

XI

Deux jours après qu'il eut quitté la Coudraie, au moment où l'horloge de la halle aux blés sonnait six heures, Jean-Pierre, une valise à la main, franchissait le seuil de sa boutique, que Mirette venait d'ouvrir.

— Bonjour, Marguerite, c'est moi ! Ma femme n'est pas encore descendue ? dit-il sans regarder Mirette et en déposant sa valise dans un coin.

— Non, monsieur, je vais l'avertir de votre arrivée...

Cette voix étrangère lui fit tourner brusquement la tête.

— Tiens ! Marguerite n'est donc plus ici ?

— Non, monsieur, elle est partie depuis une dizaine de jours.... C'est moi qui la remplace.

Il se mit à regarder Mirette, et je ne sais quelle pensée lui traversa l'esprit.

— Comment vous appelez-vous, mon enfant ? reprit Morel avec anxiété.

— Mirette, monsieur.

— Et votre nom de famille ?

— Je ne le connais pas, répondit-elle d'une voix doucement triste. Je suis née à l'étranger, en Irlande je crois ; ma mère est morte en me donnant le jour, et j'ai perdu mon père deux ans après ce premier malheur...

— Quel âge avez-vous ?

— Dix-sept ans, monsieur.

— Dix-sept ans ! répéta Morel en se parlant à lui-même.

— Un brave et digne homme, ajouta Mirette, m'adopta pour sa fille, et voilà dix jours que j'ai eu la douleur de le perdre, ici, dans cette maison.

— C'était notre nouveau locataire du cinquième ?

— Oui, monsieur.

— Ce vieillard avait-il connu votre père ?

— Il l'avait recueilli après l'affreux événement qui causa sa mort.

— Quel événement? dit Morel dont l'anxiété redoublait, mais qu'une sorte de vertige poussait à cet interrogatoire.

— Mon père était venu à Paris afin de réclamer un dépôt qu'en partant pour l'émigration il avait confié à un homme qu'il croyait son ami... Cet homme nia ce dépôt... Mon père fut tellement impressionné par cette trahison, qu'en quittant la maison de ce faux ami, il tomba évanoui dans la rue, aux pieds de l'honnête ouvrier qui depuis m'a servi de père...

— Et avant de mourir, votre père révéla sans doute le nom du malheureux qui...

— Hélas! au moment où il allait prononcer ce nom fatal, la mort lui ferma la bouche.

Morel respira plus librement. Mirette, qui tenait les yeux baissés, ne put pas voir un éclair de joie sinistre qui éclaira tout à coup le visage assombri du boulanger.

— Vous trouvez-vous bien ici, mon enfant? dit-il après un moment de silence.

— Oui, monsieur, on est très-bon pour moi... M. Lucien surtout... Quel cœur noble et délicat! quelle âme grande et généreuse! Oh! monsieur, que vous devez être fier de posséder un tel fils?

— Si je suis fier de mon Lucien! répondit Morel chatouillé dans sa fibre la plus sensible. J'ai hâte de l'embrasser... mais il dort peut-être

encore le pauvre garçon, je ne veux pas le réveiller.

En ce moment, M^{me} Morel entra dans la boutique, et poussa un cri de joie en apercevant son mari, qu'elle embrassa aussi tendrement qu'elle en était capable.

— Ah! Jean-Pierre, voilà une surprise agréable! Nous ne t'attendions pas si tôt... Et comment vas-tu, mon pauvre homme? Je ne te trouve pas bonne mine, ajouta-t-elle en l'examinant avec plus d'attention.

— Cela va beaucoup mieux, ma chère femme.

— Je ferai venir M. Troussard... Mais tu dois avoir besoin de te restaurer... Veux-tu un bouillon et une côtelette?

— Non, ne changez rien à vos habitudes...

— Mirette, préparez vite le café au lait.

— Oui, madame, répondit Mirette, qui sortit avec empressement.

— Que dis-tu de notre nouvelle domestique?

— Je la trouve un peu délicate pour le service qu'elle est obligée de faire ici.

— Ah! ne m'en parle pas! C'est Lucien qui m'a forcé à renvoyer Marguerite et à prendre cette fille, qui ne nous convient pas du tout.

— Comment cela? dit Morel étonné.

Alors M^{me} Morel raconta, à sa manière, tous les événements qui s'étaient passés depuis la mort de leur vieux locataire du cinquième, et termina ainsi :

— Oui, mon pauvre Jean-Pierre, je crois que Lucien est amoureux de cette petite... J'attendais ton retour pour causer de cela avec toi... Mon avis, à moi, c'est qu'il faut trancher dans le vif, et rondement... N'est-ce pas ton avis aussi? — Tu ne réponds pas?... Ton intention, je suppose, n'est pas de consentir aux extravagances de ton fils?... Ta faiblesse pour lui n'ira pas jusque-là, j'espère?

Morel ne répondit pas; ce récit l'avait plongé dans une tristesse profonde, dont il ne fut tiré que par l'arrivée de Lucien, par ses caresses, par ses paroles pleines de tendresse filiale. Il ne pouvait se lasser de le regarder, de l'admirer. La beauté morale qui éclairait ses traits fins et nerveux, la gracieuse harmonie de tous ses mouvements, le timbre pur et sympathique de sa voix, tout cet ensemble remuait chez Morel jusqu'aux sources de la vie. Dans ses regards, où perçait un orgueil bien légitime, on pouvait lire : Et c'est mon fils ! — Puis tout à coup il semblait faire un retour sur lui-même, et alors il retombait, malgré lui, dans sa mélancolie habituelle.

Lucien profita du moment où M^{me} Morel entretenait son mari des affaires de la maison pour monter dans sa chambre. Il rentra quelques instants après, tenant à la main une brochure in-quarto qu'il présenta à son père.

— J'ai passé, hier, ma thèse de l'icencié, cher père : permets-moi de t'en faire hommage.

— Ainsi, Lucien, tu es reçu avocat? répondit Morel d'une voix émue.

— Oui, cher père.

— Embrasse-moi!... C'est le plus beau jour de ma vie!...

— Le petit surnois! dit à son tour M^{me} Morel après avoir serré Lucien dans ses bras, il m'avait caché cela!

— Pardonne-moi, chère mère, c'est une surprise que je vous ménageais à tous les deux.

— Tu ne pouvais pas nous en faire une plus agréable, ajouta Morel en ouvrant la brochure, sur la première page de laquelle il lut avec attendrissement cette dédicace :

« Au meilleur des pères! Hommage tendre et respectueux de son fils! »

Il serra la main de Lucien en signe de remerciement, et continua à feuilleter la brochure; mais il s'arrêta bientôt : il était tombé sur la thèse de droit romain, qui, selon l'usage, était écrite en latin.

— Ma foi, c'est de l'hébreu pour moi, dit naïvement Morel après avoir écorché quelques mots de la belle langue de Cicéron.

Lucien lui donna l'explication de cette coutume assez étrange : un hommage filial rendu au droit romain, père du droit français.

— Mais tourne la page, cher père, tu trouveras la thèse française, c'est la partie la plus importante.

— Eh bien, monsieur l'avocat, vous nous la

lirez vous-même, ce soir, après dîner... ce sera notre dessert.... Ma femme, tu nous prépareras un petit festin...; s'il n'était pas si tard, j'inviterais quelques amis, mais ce sera pour un autre jour...

Cette petite scène rendit la gaieté à Morel, qui, à partir de ce moment, n'appela plus son fils que M. l'avocat. Lucien aurait voulu profiter de ces bonnes dispositions pour faire ses débuts devant le tribunal paternel en plaidant la cause de sa chère Mirette, et il se sentait assez d'éloquence dans le cœur pour être certain de gagner son procès. Mais pendant toute la matinée, il ne put se trouver un moment seul avec son père, accaparé par M^{me} Morel, qui, de peur de laisser ignorer à son mari le plus petit incident passé en son absence, ne craignait pas de lui répéter vingt fois la même chose.

Mirette, de son côté, redoublait d'attention et de zèle pour captiver les bonnes grâces du père de Lucien. Du reste, à défaut du désir de plaire à son ami, l'air triste et maladif de Jean-Pierre eût suffi pour l'intéresser. Le cœur de Mirette volait naturellement au-devant de toutes les souffrances. Quant à Morel, la vue de sa jeune servante lui causait une émotion singulière. Pendant le déjeuner, quand il voyait cette charmante fille, si gracieuse et si élégante sous ses modestes habits, toujours empressée à servir avec le sourire sur les lèvres, il semblait avoir honte de cette cruelle anomalie du sort. Aussi

Mirette ne lui offrait pas du pain, elle ne lui changeait pas une assiette, sans que Morel répondît en baissant les yeux : « Merci, mademoiselle ! » Cette politesse irritait au dernier point l'orgueilleuse boulangère, qui alors, par un esprit de jalousie mesquine, saisissait tous les prétextes pour rappeler à Mirette son humble condition. Comme toutes les natures angéliques qui sont heureuses du bonheur d'autrui, l'affection vraiment touchante qui unissait le père et le fils réjouissait le cœur sensible de la pauvre orpheline. Dans un moment où elle était absorbée dans la contemplation de ce tableau, M^{me} Morel la réveilla brusquement en lui criant d'une voix aigre et maussade :

— Eh bien ! Mirette, à quoi pensez-vous ? Vous négligez votre service !

— Pardon, madame, répondit la jeune fille, dont le sang reflua au cœur et qui rougit et pâlit presque en même temps... Elle se hâta de changer les assiettes, servit le dessert et rentra dans sa cuisine en essuyant une larme en cachette.

— Ma femme, je trouve que tu es bien rude avec cette enfant !

Lucien jeta un regard de reconnaissance sur son père.

— Est-ce que tu vas prendre Lucien pour modèle, toi, Jean-Pierre ? Je n'ai donc plus le droit de faire des observations à mes domestiques ? Si cela continue, mademoiselle s'asseyra à ma place et c'est moi qui la servirai...

— Ne parle donc pas ainsi, chère mère ; si on t'entendait, on te croirait méchante, dit Lucien en passant son bras au cou de sa mère et en lui donnant un baiser sur la joue.

Les mouvements de tendresse de Lucien étaient pleins d'une grâce féminine irrésistible.

— Tu es enjôleur, répondit M^{me} Morel en repoussant doucement les caresses de son fils.

— Mirette, vois-tu, chère mère, n'est pas une gaillarde comme Marguerite, ayant bec et ongle et donnant un coup de poing pour une chique-naude... C'est une nature délicate et tendre, qu'un mot, qu'un regard un peu dur impressionnent douloureusement... Mirette n'était pas née pour être servante... Si un misérable n'avait pas dépouillé son père....

— Je sais tout cela, dit vivement Morel. Lucien a raison, ma femme ; cette jeune fille ne doit pas rester dans cette situation... Nous aviserons à ce qu'il sera possible de faire pour elle...

— Oh ! mon père, tu es le meilleur des hommes ! s'écria Lucien avec un élan de joie qui fit tressaillir Morel.

— Ah çà ! Jean-Pierre, reprit la femme d'un ton bourru, je ne te comprends pas... Vas-tu devenir aussi fou que ton fils?... Si on a volé son père à cette petite, est-ce ta faute à toi ?

Morel baissa la tête sans répondre.

— Nous sommes tous solidaires les uns des autres, ma mère, ajouta Lucien d'une voix

grave, et nous devons réparer le mal d'autrui dans la limite de nos moyens.

— Ah! par exemple, voilà qui est fort! s'exclama M^{me} Morel au comble de l'exaspération. Si mon voisin est volé, moi, innocente, je suis forcée de venir à son secours?

— C'est ma conviction.

— Ta conviction n'a pas le sens commun.

— Laisse-le dire et faire à sa guise; cet enfant vaut mieux que nous, dit Morel à voix basse à sa femme en quittant la salle à manger.

— Ma foi, grommela M^{me} Morel en suivant son mari, si je ne l'avais élevé moi-même, je dirais qu'on me l'a changé en nourrice!

En somme, Lucien ne fut pas trop mécontent de cette conversation; il croyait pouvoir compter maintenant sur l'appui de son père dans les éventualités d'une lutte sérieuse avec sa mère à propos de Mirette; il commençait à entrevoir pour son amie la fin d'une situation qui le blessait profondément. Mais si ce brave jeune homme eût seulement soupçonné les projets que ruminait son père à l'endroit de la pauvre orpheline, toutes ses belles espérances se seraient vite évanouies. En effet, depuis que Mirette lui avait raconté ce qu'elle savait de son histoire, Morel avait pris cette décision: éloigner à tout prix cette jeune fille de la maison, et même de Paris, si cela est possible. La vue de cette innocente enfant réveillait donc en lui des souvenirs bien terribles! Comme vous le voyez,

l'amour de Lucien courait des dangers sérieux. Mais la Providence, sentinelle vigilante, s'appêtait à renverser les projets ténébreux de Morel par un coup de tonnerre !... N'anticipons pas sur les événements.

XII

Rien d'extraordinaire ne se passa dans l'intervalle du déjeuner au dîner. Chacun vaqua à ses affaires. Morel fit un tour à la halle aux blés : c'était jour de marché et il avait besoin de se mettre au courant du prix des farines. M^{me} Morel allait de la boutique à la cuisine, conseillant, surveillant Mirette dans la confection du petit festin commandé par Jean-Pierre, et qui devait marquer une date mémorable dans les annales de la famille. Lucien profita d'un moment où sa mère était occupée avec un des meilleurs clients de la maison pour se glisser, à pas de loup, dans cette cuisine sombre et enfumée qui était devenue un temple depuis que Mirette l'habitait : pour les vrais dévots, c'est le saint qui fait l'église. Mirette était assise devant la table, absorbée par l'étude de *la Cuisinière bourgeoise*. Sa jolie tête, inclinée sur le livre,

laissait admirer les courbes gracieuses de son cou, dont les lignes étaient pures comme celles d'un enfant. Lucien s'avança bien doucement sur l'épaule de la jeune fille pour regarder ce qu'elle lisait. Mirette n'avait pas levé les yeux, elle n'avait pas entendu le bruit des pas de son ami, et cependant elle savait qu'il était là. Toutes les organisations nerveuses sont douées de la double vue. Une coloration plus forte anima son frais visage, les ondulations de son sein devinrent plus pressées. La situation prenait un caractère critique pour Lucien ; ce joli cou, si près de ses lèvres, lui donnait le vertige ; un moment il se baissa pour y déposer un baiser, une réflexion subite l'arrêta.

— Non, se dit-il à lui-même, ce serait outrager cette noble enfant : ce n'est pas ainsi que je dois lui prouver mon amour !

Il sortit, à reculons, sur la pointe du pied, et monta dans sa chambre, où il resta jusqu'à l'heure du dîner.

Pour Mirette, quand elle sentit que Lucien n'était plus là, elle releva la tête, suivit d'un regard triste et doux les pas de son ami, laissa échapper un soupir et se remit vaillamment à son travail. La certitude d'être aimée la rendait courageuse.

Au coup de cinq heures, Mirette, après avoir mis sa toilette la plus propre, un tablier blanc relevé avec une certaine coquetterie, vint annoncer que le dîner était servi. En entrant dans

la salle à manger, les convives poussèrent un cri de surprise et d'admiration. Mirette avait fermé les persiennes et les rideaux et allumé des bougies : le linge, la vaisselle, l'argenterie, les cristaux étincelaient de propreté ; deux vases remplis de fleurs donnaient un air de fête à cette table modeste. Les êtres qui ont l'instinct du beau et du bien savent le mettre partout : car le beau réside plus dans une certaine harmonie des choses que dans les choses elles-mêmes.

— Bravo, Mirette ! s'écria Morel ravi : jamais notre petite salle à manger n'a eu aussi bon air !

— Mirette embellit tout ce qu'elle touche, dit Lucien en jetant sur sa jeune amie un regard plein d'amour et de reconnaissance.

— Oui, oui, Mirette est une merveille, c'est convenu, répondit d'un ton aigre-doux M^{me} Morel, jalouse du succès que venait d'obtenir sa pauvre servante.

— Ma femme, c'est aujourd'hui jour de fête, tout le monde doit être aimable ; c'est la consigne, tâche de ne pas l'oublier...

Puis Morel ajouta d'un air plus aimable :

— Allons, monsieur l'avocat, asseyez-vous là et faisons tous honneur au dîner de Mirette, qui, j'en suis convaincu, doit être excellent.

Ce petit compliment débité avec intention versa un peu de baume sur la blessure de Mirette, un regard de Lucien la guérit tout à fait. Sauf ce petit incident, le dîner fut plein de

gaieté et d'entrain : tous les plats étaient exquis et obtinrent les éloges qu'ils méritaient.

— On ne fait pas de meilleure cuisine chez Verdier, disait Morel en mangeant avec un appétit qu'il ne connaissait pas depuis longtemps.

— Quelle différence avec les fricots de Marguerite ! ajoutait M^{me} Morel.

En effet, Marguerite, comme la plupart de ses pareilles, trouvait toujours que ce qu'elle cuisinait était assez bon *pour eux*.

Ce concert d'éloges flattait Lucien et l'attristait en même temps. Morel comprit ce qui se passait dans l'esprit de son fils. Avant le dessert, il descendit lui-même à la cave pour choisir une vieille bouteille de son vin de la comète ; une de ces bouteilles que *l'on cache derrière les fagots* pour les en tirer seulement dans les occasions solennelles. Quand il rentra dans la salle à manger, il causa quelques instants, tout bas, avec sa femme, qui, après un certain effort, dit, d'une voix qu'elle essaya de rendre aimable :

— C'est aujourd'hui fête pour tout le monde, Mirette, ôtez votre tablier et mettez-vous à table à côté de nous.

Le visage de Lucien s'éclaira comme par enchantement. Mirette restait debout, émue et indécise.

— Eh bien, Mirette, vous m'avez entendue ?

— Oh ! madame, répondit la pauvre enfant toute honteuse, je connais trop les devoirs de ma condition...

Lucien se leva, posa une chaise devant la table et prenant Mirette par le bras, il la força de s'asseoir en lui disant d'un ton d'autorité sous lequel on sentait déborder la tendresse :

— Je suis le maître aujourd'hui, obéissez-moi... Mais j'y songe, Mirette n'a pas dîné, elle n'a été occupée qu'à nous servir.

— Oh ! j'ai mangé mon potage !

Lucien était déjà dans la cuisine : il en revint bientôt avec les restes du dîner, s'assit à côté de Mirette et voulut la servir lui-même.

— Oh ! monsieur Lucien, je vous en prie...

— Je suis votre maître, obéissez...

— Un drôle de maître qui sert ses domestiques !

— Chère mère, répliqua Lucien tout en versant à boire à Mirette, il y a souvent plus de bonheur à servir qu'à commander.

— Je ne partage pas cette manière de voir.

Lucien ne pouvait rien dire ni rien faire sans provoquer les étonnements naïfs de sa mère. Cette brave femme ressemblait assez au canard lourd et pattu dans le nid duquel on aurait déposé, par mégarde, un œuf d'aigle. Quand elle voyait son jeune aiglon déployer ses ailes vers le soleil, elle semblait lui crier avec désespoir : Pourquoi nous quittes-tu, mon fils ? Tu serais si heureux à barboter dans la mare avec tes frères !

Morel, lui, au contraire, possédait jusqu'à un certain point, je ne dirai pas le goût, mais l'in-

stinct des belles choses. Il avait goûté à l'arbre de la science du bien et du mal, il évoquait quelquefois dans ses songes le vague souvenir d'un paradis perdu. D'ailleurs, il y a chez la jeunesse innocente et pure, surtout quand elle est animée par le premier souffle de l'amour, un charme mélancolique compris seulement de ceux qui ont expérimenté la vie. Aussi Morel contemplait-il avec un certain attendrissement le gracieux tableau que lui offrait ce jeune couple, tableau digne du pinceau de Greuze.

Par ses soins tendres et empressés, Lucien semblait vouloir dédommager Mirette de toutes les souffrances, de toutes les petites misères dont on l'avait abreuvée. Il changeait lui-même son assiette à chaque nouveau plat, quoiqu'elle fît pour s'y opposer. Honteuse et heureuse tout à la fois, Mirette cédait aux douces violences de son ami.

— Ce blanc de poulet, Mirette. Il était rôti dans la perfection, aussi voyez comme tout le monde lui a fait honneur... Vous ne savez pas, Mirette, que c'est là le sublime de l'art. Un poète a dit :

On devient cuisinier, mais on naît rôtiisseur.

Vous ne buvez pas, ajouta-t-il en remplissant le verre de Mirette.

— Prenez garde, monsieur Lucien, — c'est que voyez-vous je n'ai pas la tête bien solide.

— Je réponds de tout, Mirette.

— Je vous avertis que le vin me rend très-bavarde.

— Tant mieux ! vous ne pouvez dire que de très-jolies choses.

Mirette fut bientôt à l'unisson des autres convives. Alors Morel versa dans les petits verres son fameux vin de la comète :

— Maintenant, dit-il, trinquons aux prochains succès de notre cher avocat.

Le toast fut répété par M^{me} Morel et Mirette.

— Merci de vos bons souhaits, répondit Lucien d'une voix un peu émue ; j'espère, mes chers parents, ne pas me montrer indigne de vos sacrifices et de votre tendre affection.

— Nous sommes convaincus, mon cher Lucien, répliqua Morel, que tu seras toujours un bon fils et un honnête homme.

— Pour cela, mon père, je n'aurai qu'à marcher sur vos traces.

— Allons, finissons la bouteille, dit Morel brusquement et un peu troublé.

— C'est fini.

— Quand le vin est tiré, il faut le boire.

— Ton vin de la comète me donne toujours envie de dormir.

— Lucien va nous réveiller en nous lisant sa thèse. — Allons, monsieur l'avocat, vous avez la parole.

Il y avait dans le ton et les allures de Morel une gaieté étrange et qui sentait la fièvre.

Lucien tira de sa poche un exemplaire de sa

thèse, s'arrangea sur sa chaise de manière à tourner un peu le dos à son père et à se trouver en face de Mirette. Il voulait, disait-il, être plus près de la lumière. Sa lumière, à lui, c'était Mirette. Morel se renversa sur sa chaise, les yeux à demi fermés pour mieux entendre; M^{me} Morel se secoua afin de combattre le sommeil qui commençait à l'envahir malgré elle. Pour Mirette, le vin de la comète, au lieu de l'endormir, lui avait ouvert les yeux, qui brillaient d'un éclat extraordinaire. Le voisinage de son ami Lucien y était peut-être aussi pour quelque chose.

Lucien commença sa lecture :

« *Thèse de Licence* soutenue le 29 mai 1834... à l'École de droit de Paris, par Lucien-Pierre Morel.

« Au meilleur des pères, son fils tendre et respectueux. »

Un rayon d'orgueil paternel glissa sur le visage sombre et amaigri de Jean-Pierre.

— Je passe la thèse latine, dit Lucien en souriant : je pourrais vous la traduire, mais cela n'aurait aucun intérêt pour vous.

Thèse française. Du DÉPÔT. *Code civil*, livre III, titre XI.

Article 1915. — Le dépôt, en général, est un acte par lequel on reçoit la chose d'autrui, à la charge de la garder et de la restituer en nature.

La lecture de cet article du Code produisit un effet magique sur Morel. Il se dressa sur sa chaise comme s'il eût entendu retentir à son

oreille la trompette du jugement dernier. Son visage devint effrayant ; ses yeux, ouverts d'une manière prodigieuse, étaient fixés avec une anxiété terrible sur Lucien, qui conservait, lui, son calme et sa placidité habituelles. Si ce bon et noble jeune homme eût pu contempler la physionomie de son père, il en eût été épouvanté. Mais, comme nous l'avons déjà dit, la façon dont il était placé sur sa chaise l'empêchait de rien voir. M^{me} Morel dormait déjà depuis longtemps, bercée par la douce voix de son fils. Quant à Mirette, les yeux attachés sur Lucien, elle ne perdait pas une seule de ses paroles ; elle devinait déjà qu'elle avait inspiré cette thèse...

Après avoir traité la question au point de vue historique et au point de vue de la jurisprudence actuelle, Lucien s'élevait à de hautes considérations morales ; puis, abandonnant tout à coup le domaine de la théorie, il arrivait à l'intérêt dramatique par un mouvement oratoire qui faisait présager pour le jeune avocat de grands succès de Cour d'assises.

« ... Pendant cette triste époque nommée si justement la Terreur, page sinistre qu'on voudrait arracher de notre histoire, un malheureux proscrit dont la tête est menacée confie à un ami, en partant pour l'exil, une cassette qui renferme les débris de sa fortune. Il ne songe même pas à demander une lettre, un titre quelconque qui constate le dépôt : les grandes âmes ne sont pas soupçonneuses. Quelques années

après, le proscrit revient de l'exil ; il arrive plein de confiance chez son ami et lui réclame sa cassette, devenue maintenant son unique ressource. Mais celui-ci nie effrontément le dépôt, chose sacrée ! Il jure, par serment, qu'il n'a rien reçu : tout voleur est menteur, c'est la règle. Le malheureux proscrit, trahi, dépouillé, meurt dans le désespoir en laissant la misère pour unique héritage à sa famille, tandis que son infâme spoliateur vit dans le luxe et l'abondance, entouré de la considération publique !... Mais ne craignez rien ; celui que la justice humaine ne peut atteindre appartient de droit à la justice divine... L'épée vengeresse est suspendue sur la tête du coupable, elle ne tient qu'à un fil. L'or qu'il a volé lui brûle les mains, le vin qu'il boit est empoisonné, des Esprits invisibles crient sans cesse à ses oreilles : Voleur ! assassin ! — Rongé par les remords, il traîne sur la terre son pâle fantôme, et c'est la main qu'il chérit le plus que Dieu choisit souvent pour lui porter le dernier coup... »

Depuis quelque temps, Morel se tordait sur sa chaise comme un malheureux qui subit la torture ; il jetait parfois des regards sur son fils, comme s'il eût voulu lui demander grâce ; enfin, ses forces l'abandonnèrent ; il murmura tout bas : « O justice de Dieu ! » et s'évanouit complètement.

Ce soupir fit lever les yeux à Mirette, qui s'écria tout effrayée :



— Oh ! mon Dieu ! M. Morel se trouve mal !

Lucien poussa un cri et se retourna assez à temps pour empêcher son père de rouler à terre comme une masse inerte.

— Qu'y a-t-il ? dit tout à coup M^{me} Morel réveillée en sursaut.

— Mon père vient de s'évanouir, répondit Lucien d'une voix altérée...

— Ah ! mon Dieu ! — Mirette, courez vite chercher M. Troussard !...

XIII

Il y a dans *les Choéphores* d'Eschyle une admirable scène où Cassandre, possédée de l'esprit de Python, raconte au chœur frémissant d'épouvante toutes les péripéties du meurtre d'Agamemnon, au moment même où Clytemnestre et Égisthe l'exécutent. Eh bien ! une simple et naïve servante d'un hôtel du quartier latin, à l'état de somnambulisme magnétique, renouvelait sans le savoir cette sublime inspiration du père de la tragédie grecque, en faisant assister quelques spectateurs étonnés aux divers incidents de la scène intime que nous venons de décrire.

Aujourd'hui, il n'est plus de bon ton de se moquer du magnétisme. Cette science cachée, dans les premiers âges du monde, au fond des sanctuaires de l'Égypte et de la Grèce, confiée par le Christ à ses disciples, puis condamnée par leurs successeurs, retrouvée enfin de nos jours par Mesmer, est universellement acceptée, comme la rotation de la terre, comme les forces mystérieuses de la vapeur et de l'électricité. Mais à l'époque où se passe cette histoire le magnétisme se trouvait dans la situation critique où l'on voit aujourd'hui le Spiritisme, en butte aux haines violentes des savants et des dévots ainsi qu'aux railleries d'une foule sceptique et ignorante. Les vieux médecins surtout, élevés à l'école de l'Encyclopédie, se montraient les plus acharnés contre la doctrine nouvelle, qui sapait leur science aux pieds d'argile. Aussi le magnétisme ne comptait d'adhérents vraiment enthousiastes que parmi la jeune génération, qui n'apportait pas dans ses études les préjugés scientifiques et philosophiques du XVIII^e siècle. Maurice Bernard, jeune étudiant en médecine qui venait de passer sa thèse de docteur, se faisait remarquer parmi les plus fervents disciples de la doctrine mesmérénne. Orphelin et jouissant de cinq à six mille livres de rente, cette position lui permettait de consacrer son temps à ses études favorites, au lieu de courir la clientèle comme ses jeunes confrères moins favorisés de la fortune. Il avait rencontré dans son hôtel

même un sujet précieux pour ses expériences, un de ces sujets que les magnétiseurs appellent extra-lucides. C'était une jeune fille de dix-huit ans, d'un caractère doux et mélancolique, atteinte de la chlorose. Au moment même où Lucien commençait la lecture de sa thèse, Maurice Bernard endormait cette jeune fille, en présence de quelques personnes, entre autres d'un vieux docteur matérialiste qui jusqu'à présent traitait de jongleries tous les phénomènes inexplicables du magnétisme.

— Elle est endormie, interrogez-la, dit Maurice au docteur Troussard.

— Puis-je l'envoyer chez un de mes clients ?

— Vous pouvez la faire voyager où vous voudrez, elle vous suivra partout : seulement prenez sa main pour vous mettre en communication avec elle.

Le docteur prit la main de la jeune fille et la garda quelque temps dans la sienne.

— Savez-vous où je veux vous conduire ?

— Oui, je le vois dans votre pensée.

— Diable ! Vous avez de bons yeux alors.

— Il n'y a ni obstacles ni distances pour l'âme.

Son front se contracta. Après quelques minutes d'un silence pénible, la jeune fille s'écria :

— J'y suis !

— Où donc, s'il vous plaît ?

— Mais là où vous m'avez envoyée.

— Ah ! vraiment, je serais curieux de savoir.

— Attendez, il y a quelque chose d'écrit au haut de la porte... « Mo-rel bou-lan-ger... »

Le docteur ne put réprimer un mouvement de surprise. — Tous les regards l'interrogeaient.

— Je suis forcé de déclarer que c'est là que je voulais la conduire.

Un murmure admiratif parcourut l'assemblée, dont la curiosité redoubla.

— Eh bien, entrez, puisque vous connaissez si bien le chemin ! reprit le docteur d'un ton un peu bourru.

La somnambule continua :

— Il n'y a personne dans la boutique. — Ah ! tout le monde est dans la salle à manger...

— Comment le voyez-vous ?

— Par un vitrage qui est derrière le comptoir. Tiens ! cela vous a un petit air de fête. La table est chargée d'assiettes de dessert, de bouteilles, de verres de plusieurs formes et d'un vase rempli de fleurs magnifiques.

— Est-ce que les convives sont nombreux ?

— Je les compte... ils sont quatre.

— Pouvez-vous m'en faire le portrait ?

— Je vois d'abord un jeune homme ; une jeune fille est près de lui... Quel charmant petit couple ! ils semblent être nés l'un pour l'autre... J'ai du plaisir à les regarder... Leur âme est encore plus belle que leur visage !... Le jeune homme fait la lecture... C'est singulier !... on dirait que cette jeune fille est la servante de la maison !

— Allons donc ! la servante de Morel est une grande gaillarde brune et osseuse..., un vrai gendarme !

Il y eut dans l'auditoire un moment d'anxiété.

— Celle dont vous parlez est partie depuis huit jours, répondit tranquillement la somnambule.

— Continuez, reprit le docteur.

— En face du jeune homme je vois une grosse femme commune. Elle n'a pas l'air d'écouter la lecture..., non, elle dort, elle ronfle même...

— Vous l'entendez ?

— Parfaitement.

— Diable, vous avez l'ouïe fine !... Et la quatrième personne ?

— C'est le maître de la maison.

— Morel !... Il est depuis un mois à la campagne. J'ai rencontré le fils pas plus tard qu'hier ; il n'attendait pas son père avant huit jours.

— Il est arrivé ce matin.

— Je saurai bien si vous dites la vérité.

— Je dis ce que je vois.

— Ah ! par exemple, voilà un homme gros et gras et bien portant, celui-là ! ajouta le docteur en tendant un piège à la somnambule.

— Vous savez bien le contraire, docteur, puisque vous le soignez depuis plus de quinze ans d'une maladie chronique.

Tout à coup la somnambule poussa un cri d'horreur.

— Quelle âme gangrenée !... quel corps délabré !... C'est un prêtre qu'il lui faut, et non pas un médecin... O mon Dieu, que votre justice est terrible !... Je me tairai, je me tairai, ajouta-t-elle comme si elle répondait à un être invisible... Que vois-je ? il s'évanouit... son fils vole à son secours... Sa femme se réveille et pousse des cris... Docteur, j'entends prononcer votre nom ; on vous appelle, courez vite !... Mais vous ne le sauverez pas..., il est condamné !...

Ces derniers mots donnèrent le frisson aux spectateurs.

— Monsieur Maurice, réveillez-moi, je souffre trop...

Maurice fit quelques passes pour chasser le fluide et la somnambule se réveilla.

Le docteur Troussard marchait avec agitation dans la chambre.

— Si l'homme était doué de facultés aussi merveilleuses, toutes nos sciences seraient sapées par la base... Non, c'est impossible !...

— Mais, docteur, rien ne vous est plus facile que de vérifier ces faits qui vous étonnent.

— A quoi bon ? jamais ma raison ne croira à cette fantasmagorie ridicule !

— Dites plutôt que la vérité vous fait peur.

Le docteur fut piqué au vif, car, après tout, c'était un athée de bonne foi.

— Eh bien, s'écria-t-il, je veux vous convaincre de mensonge, ou plutôt de folie. Je vais de ce pas chez Morel.

— Me permettez-vous de vous accompagner ?

— Venez, dit-il. Et les deux médecins sortirent en laissant les spectateurs dans cette agitation anxieuse qui suit le quatrième acte d'un drame bien charpenté.

XIV

Un quart d'heure après, les deux amis descendaient de cabriolet devant la porte de Morel. Ils se rencontrèrent avec Mirette, qui rentrait désolée d'une course infructueuse.

— M. Morel, dit le docteur Troussard en s'adressant à la jeune fille..., je suis son médecin.

— Ah ! monsieur, c'est le Ciel qui vous envoie !

— Vous venez de chez moi ?

— Oui, monsieur, et, ne vous trouvant pas, je ne savais où donner de la tête...

— Qui donc est malade dans la maison ?

— M. Morel.

— Morel ? mais je le croyais encore à la campagne ?

— Il est à Paris depuis ce matin.

En traversant la salle à manger, ils remarquèrent la table couverte encore des débris du

dîner ainsi que du bouquet de fleurs et ce petit air de fête si bien décrit par la somnambule.

— Est-ce que Marguerite n'est plus ici? demanda le docteur en montant l'escalier.

— Je la remplace depuis huit jours.

— Eh bien, cher docteur?...

Troussard ne répondit pas; il commençait à croire à une hallucination.

En entrant dans la chambre, les deux médecins trouvèrent le malade couché dans son lit, entouré de sa femme et de son fils qui cherchaient, par tous les moyens, à le faire revenir de son évanouissement, mais jusqu'alors leurs efforts avaient été inutiles. M^{me} Morel s'était retournée en entendant ouvrir la porte, et, reconnaissant le docteur, elle lui cria en sanglotant:

— Ah! monsieur Troussard, mon pauvre homme est mort!

Pendant que le docteur déposait sa canne et son chapeau, Maurice s'était approché du lit, avait tâté le pouls du malade et ausculté sa poitrine.

— Rassurez-vous, madame, ce n'est qu'une syncope.

Puis, se penchant vers Troussard, il lui dit à voix basse:

— Il y a un commencement de congestion cérébrale; je serais d'avis de pratiquer une saignée, qu'en pensez-vous?

— Oui, répondit le vieux docteur après avoir

examiné le malade à son tour, il n'y a pas de temps à perdre... Madame Morel, une bande de linge et une cuvette...

Pendant les préparatifs de cette opération, Maurice examinait la figure maigre et tourmentée du malade ; les paroles mystérieuses de la somnambule lui revenaient à la pensée et son œil observateur cherchait à deviner l'homme à travers le masque. Il fut tiré de ses méditations par une voix douce et sympathique qui lui disait :

— Vous trouvez mon père bien malade, n'est-il pas vrai, monsieur ?

Maurice, étonné, leva les yeux vers celui qui l'interrogeait, et fut frappé de cette figure noble et intelligente qu'un voile de mélancolie rendait plus intéressante encore.

— Je ne vous le cacherai pas, monsieur, répondit Maurice après un moment de silence, l'état de votre père me semble très-grave, mais si la saignée réussit, elle peut amener une réaction salutaire.

— Et si elle ne réussit pas ? reprit Lucien avec une voix étranglée par l'anxiété.

Maurice en eut pitié.

— Les arrêts de la science humaine ne sont jamais infailibles, et Dieu sera toujours le meilleur médecin.

— Oh ! je le prierai tant qu'il me conservera mon père, s'écria Lucien avec un élan de tendresse et de foi chrétienne qui impressionna vivement Maurice.

Le docteur Troussard, une lancette à la main, tenait le bras du malade, qu'il avait lié fortement afin de faire saillir les veines.

— Maurice, tenez la cuvette, et toi, Lucien, éclaire-nous, mais ne regarde pas, car la vue du sang cause des vertiges aux natures nerveuses comme la tienne.

Au premier coup de lancette le sang jaillit avec assez de force, au grand étonnement des médecins ; car le résultat de cette saignée était à leur avis une question de vie ou de mort. A mesure que le sang s'échappait, l'âme, qui ne tenait qu'à un fil, semblait rentrer peu à peu dans cette sorte de cadavre. Bientôt un profond soupir sortit de la poitrine du malade. M^{me} Morel poussa un cri de joie.

— Mon pauvre homme n'est pas mort !

Les deux médecins lui imposèrent silence.

Ce cri avait fait ouvrir les yeux du malade, qui promena autour de lui un regard troublé et plein d'épouvante.

— Je crois que cela suffit, dit Troussard en regardant la cuvette à moitié pleine de sang. Il mit le doigt sur la petite plaie et roula la bande de toile autour du bras.

— Où suis-je ? murmura enfin le malade d'une voix faible.

— Vous êtes chez vous, mon père, entouré de tous ceux qui vous aiment !

— C'est toi, mon Lucien !... Viens plus près

que je te voie mieux... Ah ! mon pauvre enfant, j'ai fait un bien mauvais rêve !

Il avait posé un pied sur le vestibule du monde invisible, et il revenait épouvanté de son voyage à travers l'inconnu.

— J'ai cru véritablement que j'étais mort, reprit-il avec un sentiment de joie qu'il ne pouvait dissimuler.

— Allons ! on ne meurt pas ainsi sans l'ordonnance de son médecin, père Morel, dit le docteur d'un ton goguenard.

— Ah ! c'est vous, cher docteur ? Merci d'être venu... Comment me trouvez-vous ?

— Vous vous en tirerez encore cette fois, mais soyez prudent... Du calme, pas d'émotions fortes, ajouta-t-il en regardant M^{me} Morel et Lucien... Maintenant une plume et du papier...

Lucien apporta sur le guéridon tout ce qu'il fallait pour écrire. Le vieux docteur, après avoir conféré quelques instants avec son jeune confrère, brocha une ordonnance qu'il tendit à Mirette.

— Ma belle enfant, portez ce chiffon de papier chez le pharmacien et revenez avec ce qu'il vous donnera.

— Oui, monsieur le docteur.

— Où avez-vous pris cette jolie fille ? dit le docteur quand Mirette fut sortie.

— C'est toute une histoire... Je vous conterai cela plus tard.

Elle jeta un coup d'œil du côté de Lucien pour

faire comprendre qu'elle ne voulait pas parler devant lui.

Maurice, à qui aucun accident de cette scène n'avait échappé, prit le docteur à part et lui dit :

— Ces deux jeunes gens s'aiment... la somnambule ne s'était pas trompée.

— Laissez-moi tranquille, répondit Troussard avec humeur... Vous me feriez perdre la tête avec toutes vos diableries !...

— Comment ! docteur, vous n'êtes pas encore convaincu ?

— Non.

— Vous êtes plus incrédule que saint Thomas, car enfin vous ne pouvez pas nier que la somnambule n'ait vu de ma chambre tout ce qui se passait dans cette maison.

— Pur effet du hasard.

Plutôt que d'admettre Dieu, les matérialistes dotent le hasard de facultés intelligentes.

— Docteur, vous regimbez contre la vérité, mais votre heure viendra ; vous aurez, comme saint Paul, votre chemin de Damas.

— Quand ce jour sera venu, Maurice, je vous permets de vous moquer de moi.

— Ce jour-là, cher docteur, je chanterai un *Te Deum* d'actions de grâces. Tous les honnêtes gens doivent croire en Dieu ; c'est aux méchants seuls qu'il est permis d'être athées.

Lucien, qui entendait cette conversation des deux médecins sans trop la comprendre, ne put

s'empêcher de jeter un regard d'approbation sympathique à Maurice.

— Docteur, dit tout à coup celui-ci, présentez-moi, je vous prie, à ce jeune homme, il m'intéresse ; je voudrais en faire mon ami.

— Vous vous entendrez mieux avec lui qu'avec moi.

Il fit signe à Lucien d'approcher.

— Mon cher Lucien, permets-moi de te présenter mon ami Maurice Bernard, un jeune docteur de beaucoup de talent, mais qui n'a pas la tête bien saine. Oui, ajouta-t-il en souriant, il est attaqué de la maladie du spiritualisme, du magnétisme, du fouriérisme...

— Je suis d'autant plus porté à m'intéresser à votre ami que je me crois atteint de la même maladie.

— Je m'en doutais, et je suis sûr que vous n'avez pas envie d'en guérir.

— Mon Lucien, est-ce que tu serais malade aussi? dit M^{me} Morel en s'approchant de son fils avec inquiétude.

— Madame, rassurez-vous, dit Maurice en souriant, avec une pareille maladie on est assuré de vivre éternellement.

— Je voudrais bien l'avoir, dit naïvement M^{me} Morel.

Les deux médecins échangèrent un sourire qu'ils réprimèrent aussitôt en voyant la rougeur de Lucien.

L'arrivée de Mirette interrompit la conversa-

tion. Le docteur Troussard donna ses dernières instructions, puis s'approcha du malade pour prendre congé de lui.

— Eh bien, comment vous trouvez-vous, père Morel ? dit-il en lui tâtant le pouls.

— Cela va bien doucement, docteur.

Maurice examinait la face de Jean-Pierre, sur laquelle il semblait lire ces symptômes sinistres si bien décrits par Hippocrate.

— Allons ! mon brave Morel, du courage et bonne nuit !

— Au revoir, cher docteur, à bientôt !

— Monsieur, dit Maurice à Lucien, j'ai deux ou trois bons amis qui viennent tous les jeudis passer leur soirée dans ma petite chambre d'étudiant. Si vous voulez vous joindre quelquefois à eux, vous me ferez un véritable plaisir. Voici ma carte.

— Quand mon père sera rétabli, je m'empresserai de me rendre à votre aimable invitation.

— Adieu ! encore une fois, mon cher monsieur. Du courage !

La manière dont Maurice prononça ces derniers mots et la poignée de main qui les accompagna firent tressaillir Lucien.

Tout en marchant dans la rue, les deux médecins échangèrent leurs observations au sujet de l'état du malade ; ils étaient convaincus qu'il ne passerait pas la journée du lendemain.

— Cet homme, ajouta Maurice, est tué par le remords.

— Lui, Morel, la crème des honnêtes gens, la fine fleur de la boulangerie parisienne ! Le pauvre diable meurt tout bêtement des suites d'une gastro-entérite chronique...

— Vous prenez l'effet pour la cause, mon cher maître.

— Mon cher Maurice, avant de vous coucher, avalez six grains d'ellébore dans un verre d'eau, les anciens le recommandent dans certaines affections du cerveau...

— Vous me croyez fou et vous vous croyez sage, cher docteur : qui mourra verra.

— Merci ! Je souhaite faire cette expérience le plus tard possible. — Adieu, jeune fou.

— Adieu, vieil entêté.

Le docteur Troussard était arrivé devant sa porte ; les deux amis se donnèrent une poignée de main et se séparèrent.

XV

Deux heures après la scène que nous venons de raconter, Lucien veillait seul auprès de son père : on avait renvoyé Mirette, et M^{me} Morel

s'était jetée tout habillée sur un lit de sangle dans la chambre voisine. Un feu de bouleau bien sec pétillait dans l'âtre, car le malade s'était plaint d'avoir froid. Assis dans un fauteuil placé près de la cheminée, Lucien interrogeait de temps en temps la pendule, afin de donner à son père, de demi-heure en demi-heure, une cuillerée de la potion prescrite par le médecin. Jean-Pierre, assez calme d'abord, commençait à s'agiter dans son lit; on eût pu lire sur son visage les signes d'une lutte intérieure terrible; il se soulevait avec effort et regardait Lucien comme s'il eût voulu lui faire une confidence pénible, puis il retombait tout à coup sur son oreiller en murmurant : « Non, jamais!... » Quand Lucien s'aperçut de l'agitation du malade, il s'approcha de lui avec empressement et lui dit d'une voix pleine de tendresse et de pitié :

— Pauvre père! tu souffres toujours! Oh! je voudrais pouvoir prendre ton mal!...

— Merci, mon bon Lucien! Donne-moi à boire, car j'ai le feu dans les entrailles.

Lucien courut vers la cheminée, devant laquelle chauffait un pot de tisane; il en prépara une tasse, puis il revint vers son père, dont il soutint la tête de son bras gauche, tandis que de sa main droite il approchait la tasse de ses lèvres, tout cela avec des mouvements si souples, si caressants, que Morel ne put s'empêcher de le remarquer.

— Tu es un bon garde-malade, une vraie

sœur de charité, mon Lucien. Dieu te récompensera de ton dévouement filial.

— Que Dieu te rende la santé, mon père chéri, et je n'aurai rien de plus à lui demander.

— Je le sens là, je suis perdu !

— Mon père, ne parle pas ainsi, sanglota Lucien.

— Il faut te faire à cette idée, mon pauvre ami... Si je regrette la vie, c'est surtout pour toi... Tu penseras quelquefois à ton père, n'est-ce pas, mon Lucien ?

— Moi t'oublier, ô mon père ! toi qui toujours t'es montré si bon pour moi !... Si jamais j'ai le malheur de te perdre, ton souvenir vivra éternellement au fond de mon cœur... Une seule pensée pourra me consoler, c'est la certitude que tu seras heureux, que Dieu récompensera une vie d'épreuves, de travail et de probité !...

— O mon Dieu ! soupira Morel.

— C'est quelque chose de bien doux pour un fils que de se dire : Mon père était un honnête homme !

— Oh ! que je souffre !... Allons, il le faut !... Lucien...

— Mon père...

— Non, je ne pourrai jamais...

— Vous vouliez me parler, mon père ?

— Qui, moi ? Non !... Ah !... si !... Tu auras bien soin de ta mère, n'est-ce pas ? Elle a des idées un peu étroites, mais c'est une excellente femme...

— Elle sera toujours ma mère pour moi...

— Je n'ai jamais douté de ton cœur, mon Lucien... Ensuite, ajouta-t-il en faisant un violent effort sur lui-même... je te recommande Mirette... C'est, je crois, une excellente fille..., et si elle a besoin de quelques milliers de francs pour s'établir, je t'autorise à les lui donner... Mon intention est d'en parler aussi à ta mère...

— Oh ! que tu es bon, mon père !...

L'aveu de son amour errait sur ses lèvres, mais il eut la force de se contenir. Dans une circonstance aussi solennelle il se fût reproché comme un crime l'ombre même d'une pensée égoïste. Quant à Morel, cette recommandation au sujet de Mirette, sorte de compromis avec sa conscience, lui rendit quelque tranquillité.

— Maintenant, dit-il, je voudrais me reposer un peu; toi-même, mon cher Lucien, tu dois être bien fatigué, va te mettre dans le fauteuil auprès du feu.

— Oui, mon bon père, mais auparavant il faut prendre une cuillerée de ta potion; je crois que j'ai oublié l'heure, ajouta-il en regardant la pendule.

Quand Lucien eut fait avaler à son père une cuillerée de ce calmant, il lui posa doucement la tête sur l'oreiller, borda son lit, comme une mère fait à son enfant, déposa un baiser sur son front, et vint ensuite s'asseoir auprès de la cheminée. Il ranima le feu qui commençait à s'éteindre et se laissa tomber dans le fauteuil en poussant un gémissement plaintif. Son cœur étouffait sous

les émotions, mais il se raidissait afin de ne pas troubler, par les éclats de sa douleur, la courte trêve que le mal laissait à son père. Il leva les yeux au ciel en lui adressant des prières inarticulées mais qui furent entendues par Celui qui perçoit aussi bien le cri de l'insecte qui se noie dans une goutte de rosée que les rugissements du lion dans le désert. Les ombres sinistres qui passaient devant lui se dissipèrent insensiblement et des images plus douces lui sourirent. L'ange du sommeil le toucha de sa palme magique et le transporta dans ces mondes mystérieux où les bons esprits se retrempent pour ces luttes qui ne finissent qu'à la mort.

Quant à Morel, le calme qui avait suivi sa conversation avec Lucien fut de peu de durée. Il se réveilla en sursaut. Ses yeux, horriblement agrandis par les terreurs et les approches de la mort, semblaient parler à un être invisible.

— Oui, disait-il les cheveux dressés d'épouvante, oui, je le sais, je suis un misérable..., un voleur!... mais qu'il l'ignore toujours, lui! Ne m'ôte pas l'amour et l'estime de mon fils... Je suis damné si je garde le silence..., damné! Eh bien! j'avouerai tout...

Il se tourna du côté de Lucien pour l'appeler près de lui...

— Il dort..., le réveiller pour lui dire : Je suis un... Non, jamais!... J'aime mieux écrire l'aveu de mon crime... Je n'aurai pas du moins la honte de rougir devant mon fils...

Morel se laissa glisser de son lit et se traîna en chancelant jusqu'au guéridon sur lequel le docteur Troussard avait écrit son ordonnance. Le moribond saisit une plume et traça d'une main tremblante ces quelques mots : « Mon fils, au moment de paraître devant Dieu, je dois faire une confession bien terrible et bien humiliante pour un père. — J'ai volé ton affection, ton estime..., je suis un... »

Il s'arrêta. Une sueur froide dégouttait de son front. Il regarda Lucien endormi.

— Quelle noble et charmante figure ! Il n'avait pas l'air plus innocent quand il reposait tout petit dans son berceau !... Et son amour, son estime, qui sont ma vie, je les perdrais pour toujours ! Être un objet d'horreur pour mon fils ! Jamais !... plutôt souffrir éternellement. Le mépris de mon fils, voilà l'enfer pour moi !...

Il déchira convulsivement la feuille sur laquelle il avait tracé ces fatales lignes, la froissa dans sa main et se traîna en rampant vers la cheminée... Il s'arrêtait à chaque pas, vaincu par la souffrance. Enfin, par un effort suprême, il lança le papier dans le feu... Il était temps ! car la mort étendait déjà sur Morel sa main glacée.

— Oh ! que je souffre, mon Dieu ! s'écria-t-il, j'étouffe !... Lucien !... écoute-moi... Lucien, je suis... Trop tard !...

Il se dressa comme un spectre, poussa un grand cri et tomba lourdement sur le parquet... Il était mort !...

Au premier appel de son père, Lucien s'était levé mécaniquement de son fauteuil, mais le visage de ce malheureux en proie aux dernières convulsions de l'agonie, s'efforçant d'arracher des sons articulés de sa gorge déjà serrée par l'étreinte de la mort, ce visage grimaçait si horriblement le désespoir et l'épouvante, que Lucien restait là, debout, immobile, pétrifié; il se croyait sous l'impression d'un affreux cauchemar. Il fut ramené au sentiment de la réalité par le bruit que produisit le corps de son père en tombant de toute sa hauteur. Lucien se précipita sur le cadavre en poussant un cri déchirant qui retentit d'une façon sinistre au milieu du silence de la nuit. M^{me} Morel ne fit qu'un bond de son lit dans la chambre.

— Que se passe-t-il? dit-elle, l'esprit encore troublé par un réveil aussi brusque.

Lucien était assis par terre, tenant la tête de Morel sur ses genoux.

— Ma mère, mon père est mort! répondit-il d'une voix sourde.

— Non, c'est impossible; c'est encore une nouvelle crise, voilà tout... Dieu! comme il est froid! Aide-moi à le replacer sur son lit...

M^{me} Morel souleva le cadavre par les épaules, Lucien le prit par les pieds, et on le posa sur le lit.

Mirette, qui s'était couchée sans se déshabiller et que l'inquiétude tenait éveillée, parut en ce moment à la porte de la chambre.

— Mirette, courez vite chez le médecin; monsieur se trouve plus mal.

— Oui, madame, » répondit la jeune fille en descendant l'escalier quatre à quatre. Un quart d'heure après, elle rentrait accompagnée du docteur Troussard, qui, prévoyant la catastrophe, n'avait pas voulu se coucher. En le voyant, M^{me} Morel et Lucien s'écartèrent du lit pour lui faire place, attendant avec anxiété l'arrêt irrévocable de la science. Au seul aspect du visage de Morel, le médecin fut convaincu que tout était fini; cependant, pour la forme, il écarta la couverture, mit la main sur le cœur, et, après un moment d'un silence solennel, il dit d'une voix émue :

— Madame Morel, vous n'avez plus de mari; mon pauvre Lucien, vous n'avez plus de père!...

La boulangère se précipita sur le corps de son mari en poussant des cris de désespoir. Lucien s'affaissa près du lit, accablé sous le coup de cet arrêt sans appel; Mirette s'agenouilla, les mains jointes, et pria pour celui qui venait de mourir et pour ceux qui lui survivaient. Le docteur restait debout, contemplant ce douloureux spectacle. Un médecin est toujours humble et embarrassé devant la mort, qui lui montre avec tant d'éloquence le néant de la science humaine. Cependant il ne voulut pas quitter ces pauvres affligés sans leur adresser quelques paroles de condoléance.

— Allons, mes amis, leur dit-il, du courage : il ne faut pas vous laisser abattre. Nous ne pouvons rien contre la destinée ; tout ce qui vit doit mourir, c'est la loi commune ; etc., etc.

Cette phraséologie banale ne fit que provoquer une plus forte explosion de cris et de sanglots de la part de la veuve. Il n'est pas donné aux matérialistes de calmer les douleurs de ces séparations cruelles. En effet, quelle triste consolation pour des malheureux que d'entendre dire : « Celui que vous pleurez est perdu pour vous... vous ne le reverrez jamais... le souffle qui l'animait s'est évanoui pour toujours... le cadavre rendu à la terre va se décomposer lentement, et ses éléments épars serviront un jour à former d'autres corps ; » etc.

Car les matérialistes, entre autres inconséquences de leur système, tout en refusant l'immortalité à l'âme humaine, accordent l'éternité à la matière.

Le docteur Troussard, après avoir reconnu le peu d'effet de ses paroles, regarda à sa montre.

— Déjà quatre heures, dit-il ; je crois que je ferai bien d'aller me coucher.

Il prit sa canne et son chapeau et quitta silencieusement cette maison désolée.

— Oh ! mon pauvre homme ! sanglotait M^{me} Morel, c'est donc fini, je ne te verrai plus, toi qui as toujours été un si bon ami pour moi !... Et je n'ai pu te faire mes derniers adieux, recevoir tes dernières recommandations !.... Mon Dieu ! que

vais-je devenir, maintenant que tu n'es plus là?

— Ma mère! s'écria Lucien en se relevant brusquement.

— Mon fils! mon Lucien!

Ces deux affligés se tinrent longtemps embrassés en mêlant leurs larmes. Chacun d'eux semblait se cramponner avec désespoir à cette affection qui, comme une planche de salut, surnageait dans leur naufrage.

— Oh! mon pauvre Lucien, quelle perte nous avons faite!

— Oh! oui, ma mère, une perte irréparable!

— Je ne m'en consolerais jamais.

— Dieu est le père des affligés, ma mère; prions-le, il viendra à notre secours.

En ce moment on entendit une voix dans l'escalier qui criait : Madame Morel, il est six heures, on frappe déjà à la porte de la boutique!

— Quand on est dans les affaires, on ne vous laisse pas le temps de pleurer, dit la veuve en se disposant à descendre.

— Reste ici, chère mère; je vais moi-même apprendre aux mitrons le malheur qui nous arrive, et écrire sur la porte, en dehors : *Fermé pour cause de décès.*

— Oui, répondit M^{me} Morel avec embarras; mais notre journée de ce matin serait perdue; et nos clients qui ne sont pas prévenus!... Seulement, Mirette, vous laisserez les volets fermés et la porte entre-bâillée...

— Oui, madame, dit Mirette en se retirant

après avoir jeté un regard de tendre pitié sur son malheureux ami.

— Ah! mon pauvre Lucien, qu'allons-nous devenir? reprit la veuve en se jetant dans les bras de son fils.

— Du courage, ma mère, du courage! »

M^{me} Morel quitta la chambre mortuaire en sanglotant, et Lucien, épuisé d'émotions, tomba presque évanoui dans son fauteuil.

XVI

La nouvelle de la mort du boulanger Morel fut bientôt répandue dans le quartier. Les commères vinrent en procession, les unes après les autres, et, tout en prenant leur pain de quatre ou de six livres, firent leurs compliments de condoléance à la veuve, qui répondit à chacun avec force larmes et force paroles. Les douleurs bavardes et pleureuses ne sont jamais graves ni de longue durée; elles s'écoulent comme l'eau d'une urne que l'on penche. Ce sont seulement les douleurs muettes et sèches qui, semblables à la vapeur sans issue, finissent par briser le cœur qui les renferme. Aussi M^{me} Morel, après avoir raconté à vingt personnes l'histoire de ses mal-

heurs et chanté sur tous les tons les qualités physiques et morales du pauvre défunt, se trouva bientôt calmée, et quand Mirette vint, suivant l'usage, lui apporter son café au lait, cette veuve inconsolable fit son premier déjeuner avec un appétit qui la surprit elle-même. Elle rougit en voyant que Mirette la regardait avec étonnement.

— C'est toujours comme ça avec moi, dit-elle; les chagrins me creusent l'estomac.

— Madame, faut-il porter le café à M. Lucien?

— Oui, il doit avoir bien besoin de manger, ce pauvre enfant! Dites-lui que j'irai bientôt le rejoindre.

Mirette, en entrant, trouva Lucien toujours étendu dans le fauteuil. Son immobilité était complète. Ses bras tombés languissamment, sa belle tête pâle, ses yeux rougis par des larmes récentes, tout chez lui trahissait une douleur immense, mais résignée. Mirette le contempla quelque temps dans un silence plein de tendresse et de respect; enfin, elle se hasarda à lui parler.

— Monsieur Lucien, lui dit-elle d'une voix doucement émue.

Il ne répondit pas.

— Monsieur Lucien! répéta-t-elle un peu plus fort.

Toujours même silence.

Après un moment d'hésitation et rougissant d'avance de son audace, elle s'approcha toute

palpitante et murmura à l'oreille de Lucien :

— Mon ami !

Puis elle recula aussitôt, comme si elle eût commis un crime.

O douce magie de l'amour ! qui comprendra ton irrésistible puissance ? A peine avait-elle prononcé ce simple mot : « Mon ami », que Lucien sembla éprouver dans tout son être une commotion électrique. Ses yeux, rougis par la douleur et l'insomnie, se rouvrirent lentement ; il regarda Mirette avec une expression mélancolique, lui prit la main qu'il serra dans les siennes.

— Oh ! Mirette, je suis bien malheureux !

— Mon pauvre monsieur Lucien, je comprends vos chagrins mieux que personne.

— Si tu savais comme il était bon ! Avant de mourir, il m'a parlé de toi ; il s'intéressait à ton sort ; il voulait te recommander à ma mère quand la mort l'a surpris...

Lucien tutoyait Mirette sans s'en apercevoir : il se trouvait dans un de ces états étranges qui tiennent tout à la fois de la veille et du sommeil. Il revint peu à peu au sentiment de la vie réelle et s'arrêta tout honteux, car son respect égalait sa tendresse.

— Pardon, chère Mirette ; je vous ai peut-être offensée...

— Oh ! non, monsieur Lucien, bien au contraire, répondit naïvement la jeune servante,

que ce tutoiement avait rempli d'une joie indicible, car, chez un jeune homme aussi réservé, aussi timide, il trahissait un amour absolu. D'ailleurs, le respect existe plutôt dans la manifestation extérieure de l'âme que dans la forme grammaticale qui en est l'expression matérielle. Quand la pensée humaine s'élève à une certaine hauteur, elle repousse d'un pied dédaigneux l'échelle des conventions sociales. On tutoie Dieu et on dit vous à un domestique.

— Monsieur Lucien, votre café va se refroidir, reprit vivement Mirette pour changer le cours de la conversation, qui menaçait de devenir trop tendre.

— Merci, Mirette, je n'ai pas faim.

— Monsieur Lucien, vous avez besoin de prendre des forces. Songez aux courses et aux démarches que vous serez forcé de faire aujourd'hui.

— Vous avez raison, Mirette, vous me rappelez à mon devoir. — Mais qui me remplacera auprès de mon pauvre père?...

— J'avais pensé à sœur Saint-Joseph.

— C'est une bonne idée qui vous est venue là, Mirette; allez chercher sœur Saint-Joseph.

— Mais vous me promettez de prendre un peu de nourriture?

— Oui, j'essayerai, pour vous faire plaisir.

Le supplice le plus cruel pour les âmes sensibles, quand elles viennent à être frappées dans une de leurs plus chères affections, c'est de ne

pouvoir s'isoler entièrement du monde et s'ensevelir dans leur douleur. Mais la vie est un maître dur et inflexible qui vous pousse par les épaules et vous crie comme au Juif errant : Marche ! marche ! marche ! « Suis-moi et laisse les morts enterrer les morts, » répond le Christ à un de ses disciples qui lui demande d'aller ensevelir son père. C'est-à-dire ne te préoccupe pas de soins inutiles, et toi, vivant, remplis ta tâche qui est vivante.

Lucien était tristement absorbé par ces pensées philosophiques lorsque Mirette rentra accompagnée de la sœur Saint-Joseph. Il se leva à leur approche.

— Ma sœur, je ne m'attendais pas à vous revoir si tôt et dans une circonstance aussi douloureuse. Cependant, soyez la bienvenue.

— Nous avons le triste privilège de n'entrer que dans les maisons où l'on pleure.

— Mais quand vous en sortez, vous y laissez l'Espérance.

— Je suis heureuse de vous voir dans des sentiments aussi chrétiens.

— Oh ! ma sœur, si l'on ne croyait pas, la vie serait un enfer !...

Quand Lucien se fut retiré, sœur Saint-Joseph se dirigea vers le lit où Morel dormait de son dernier sommeil. Mirette la suivit, poussée par cette curiosité instinctive qui semble vouloir chercher sur les morts l'énigme redoutable qui préoccupe les vivants. Le visage de Morel con-

servait encore les traces de la lutte terrible qui avait précédé l'agonie. Son aspect était si effrayant que les deux femmes reculèrent en poussant un cri d'horreur. La sœur saisit le drap du lit et le rejeta vivement sur la tête du mort.

— Oh ! sœur Saint-Joseph, dit Mirette à voix basse, quelle différence avec mon pauvre père ! Vous rappelez-vous comme il était beau ? Les morts ne se ressemblent donc pas ?

— Pas plus que les vivants, ma fille.

Toutes les deux gardèrent quelque temps le silence. On eût dit qu'elles n'osaient pas se communiquer leurs pensées. Enfin, sœur Saint-Joseph, comme si elle eût terminé tout haut une conversation mystérieuse avec elle-même :

— La miséricorde de Dieu est infinie, Mirette, prions pour le malheureux qui vient de paraître devant lui.

Les deux femmes s'agenouillèrent au pied du lit, et chacune, de son côté, pria à voix basse.

XVII

Lucien employa toute la matinée à courir à la mairie, à l'église, aux pompes funèbres, chez l'imprimeur, etc. ; il n'avait pas de proche pa-

rent ni d'ami intime qui pût le débarrasser de ces tristes soins. Aujourd'hui que l'esprit industriel a fouillé toutes les mines exploitables de la société, on trouve des administrations qui, moyennant une prime, se chargent de toutes ces démarches ennuyeuses et laissent aux héritiers le temps de pleurer à leur aise le défunt et d'inventorier sa succession. Quand l'imprimeur eut envoyé les lettres de décès, il fallut écrire les adresses, ce qui n'était pas une petite besogne, car les relations commerciales de Morel étaient très-étendues et la veuve se faisait un point d'honneur d'avoir un bel enterrement. Grâce au concours actif et intelligent de Mirette, les lettres furent prêtes assez à temps pour être distribuées dans la soirée. M^{me} Morel, de son côté, ne se croisait pas les bras. Aidée de deux ouvrières, elle travaillait elle-même à la confection de ses habits de deuil. A dix heures du soir les robes de la veuve et de Mirette étaient terminées. On se sépara, car chacun avait besoin de repos et la journée du lendemain devait encore être bien rude. Mais le travail a cela de bon que, s'il brise le corps, il est un calmant pour l'esprit. Lucien, en montant à sa mansarde, s'arrêta devant la porte de la chambre mortuaire; il mit la main sur la clef, mais une voix intérieure lui cria : « N'entre pas ! » Il poussa un soupir et continua son chemin. Arrivé dans sa cellule d'étudiant, il tomba sur un fauteuil et promena un regard mélancolique autour de lui. Chaque

objet lui rappelait son père. La pendule d'albâtre qui ornait la cheminée, la bibliothèque, les tableaux, etc., lui avaient été donnés par son père, les uns à sa fête, les autres pour le récompenser de ses succès au collège. Après avoir passé la revue de tous ces souvenirs si chers et maintenant si douloureux, Lucien s'agenouilla au pied de son lit, fit une longue et fervente prière et se coucha plus tranquille. Mais vers le milieu de la nuit son sommeil fut troublé par un rêve étrange.

Il se vit transporté sur le sommet d'une colline qui dominait une plaine sans horizon, couverte d'un brouillard froid et humide. Il crut d'abord se trouver au milieu de quelque affreuse solitude; mais peu à peu ses yeux s'habituaient à la nuit et il s'aperçut bientôt que ces ténèbres étaient habitées. Mais quelle population, grand Dieu! C'étaient des êtres impalpables, silencieux, terribles. Les uns, la tête penchée, glissaient lentement sur le sol; d'autres, accroupis, semblaient vouloir cacher avec leurs doigts maigres et crechus des pots fêlés, des coffres-forts, des cassettes dans le fond desquels brillait quelque chose qui ressemblait à de l'or. D'autres ombres s'approchèrent de ces vieillards, saisirent leurs trésors et s'enfuirent en les emportant. Alors ce fut un désordre inexprimable; aucune parole ne sortait de ces figures pâles, elles étaient remplacées par une hideuse pantomime qui exprimait les cris, la colère, le désespoir... Ce fut une bataille

étrange comme il doit s'en passer dans l'empire silencieux de l'Océan... Tout à coup la scène changea. Une foule de petits êtres au visage moqueur arrivèrent poursuivant une ombre qui fuyait en cachant une cassette sous son bras. Un écriteau était suspendu à son cou et on y lisait en lettres de feu : « Jean-Pierre Morel est un voleur ! » Les ombres implacables montraient du doigt le fatal écriteau, dont les lettres grandissaient et brillaient d'un éclat infernal. En passant près de Lucien, l'ombre coupable leva la tête et la baissa tout à coup avec un geste de désespoir. Lucien avait reconnu son père. Il poussa un cri terrible et se réveilla en sursaut. Une sueur froide inondait son visage, ses cheveux étaient hérissés de terreur. Il se leva sur son séant et promena autour de lui des yeux égarés. Un rayon de la lune éclairait sa chambre d'une pâle et douce lumière ; en ce moment, sa pendule sonna deux heures.

— C'était un rêve ! murmura Lucien en respirant avec un sentiment de joie indicible !... Quel affreux cauchemar ! ajouta-t-il après un moment de silence en se rappelant avec épouvante tous les détails de cette vision sinistre.

Il resta longtemps plongé dans une méditation douloureuse, mais enfin la fatigue lui fit retomber la tête sur l'oreiller et il s'endormit bientôt d'un sommeil profond et réparateur.

XVIII

Le convoi de Jean-Pierre Morel était indiqué pour dix heures sur les lettres de faire part, mais, suivant la coutume, il ne devait pas se mettre en route avant onze heures. Comme il n'y avait pas de porte cochère, mais une allée fort étroite, la boutique du boulanger fut transformée en chapelle ardente. La veuve et son fils se tenaient dans la petite salle à manger pour recevoir. Des amis de la famille voulaient emmener chez eux M^{me} Morel, mais elle résista à toutes les instances en disant qu'elle ne se séparerait de son pauvre homme que le plus tard possible. Le véritable motif de sa résistance, c'est qu'elle craignait de laisser sa maison abandonnée. C'était un bon chien de garde que M^{me} Morel. Quand le maître des cérémonies vint chercher les proches parents du défunt, M^{me} Morel se jeta en avant, dans les bras de son fils. Un ami fut forcé de les séparer et d'entraîner Lucien à la tête du convoi, qui aussitôt se mit en marche vers l'église Saint-Eustache. La douleur de la veuve fut calmée par la vue du nombreux cortège qui accompagnait le défunt à sa dernière demeure. Elle avait désiré un bel enterrement,

elle était servie au delà de ses espérances. Mirette regardait tristement défilér cette longue procession d'hommes en noir pour se joindre au groupe des femmes, lorsque M^{me} Morel lui dit :

— Est-ce que vous allez suivre le convoi? C'est que j'ai besoin de vous pour mettre un peu d'ordre dans la maison.

— Oh! madame, répondit la pauvre servante, vous ne voudrez pas m'empêcher de prouver à M. Lucien ma reconnaissance. Il a suivi tout seul, avec moi, le corbillard de mon pauvre père. Je serais une ingrate si je ne lui rendais pas la pareille. Et puis, ajouta-t-elle avec intention, les domestiques suivent toujours l'enterrement de leurs maîtres : que dirait-on dans le quartier si je manquais à ce devoir?

Que dira-t-on dans le quartier? Cette raison parut convaincante à M^{me} Morel, qui dit aussitôt :

— Allez donc, mais ne flânez pas et revenez aussitôt après la cérémonie.

— Oh madame! répondit Mirette, blessée jusqu'au cœur par cette recommandation intempestive.

— Cette fille me déplaît, nous ne ferons pas de vieux os ensemble, dit à part M^{me} Morel en fermant la porte de la boutique après le départ de Mirette.

Les cérémonies funèbres, dans l'église catholique, ont un caractère sombre et lamentable qui jette la terreur dans les âmes simples et innocentes, et par leur exagération même laissent

toujours froids les esprits forts et les indifférents. Le rituel de la messe des morts a été choisi dans les textes les plus durs de l'Ancien Testament, rendus plus sinistres encore par une mélodie monotone et lugubre. C'est le *Lasciate ogni speranza* de l'Enfer du Dante. Mais un rayon du ciel tombe au milieu de ces ténèbres quand Jésus-Christ, dans l'Évangile selon saint Jean, dit à Marthe : *Je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi, même quand il serait mort, vivra.* Le Dieu des Juifs s'adressait à un peuple matériel et grossier, toujours prêt à retourner à ses idoles ; il fallait frapper son imagination enfantine par la menace de châtimens éternels. C'est pour lui que le Psalmiste a dit : *La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.* Le Dieu du Christ, au contraire, est un Dieu de miséricorde et d'amour qui ne se venge pas éternellement, mais qui laisse toujours une porte ouverte au repentir. La crainte des peines éternelles retient-elle les catholiques tièdes et indifférents ? Hélas ! pas plus que, dans notre société humaine, la crainte de l'échafaud n'arrête les assassins. L'Église et l'État ne devraient-ils pas songer à réformer ces dogmes et ces lois barbares qui ne sont plus en harmonie avec le véritable esprit du christianisme et de la civilisation moderne ?

Cette église tendue de noir, ce catafalque entouré de cierges, ces chants funèbres, ce *Dies iræ* surtout, le *nec plus ultra* du lugubre où l'imagination croit entendre retentir la trompette du ju-

gement dernier, tout continuait pour Lucien la terrible vision de la nuit passée. Il voyait son père soulever le couvercle de son cercueil, tendre vers lui des bras suppliants, tandis que sous la psalmodie des prêtres et les mugissements de l'orgue des voix sataniques répétaient sans cesse : Voleur ! assassin ! Voleur ! assassin ! Heureusement pour ce pauvre jeune homme, la cérémonie fut bientôt terminée. Le grand air et la marche ranimèrent peu à peu Lucien, qui put faire, sans trop de peine, le long trajet de l'église Saint-Eustache au cimetière Montmartre, grâce surtout au bras ami qui soutenait ses pas chancelants. Mais il n'avait plus la conscience de lui-même ; il regardait sans voir, il écoutait sans entendre ; l'excès de la douleur avait rompu l'équilibre entre le corps et l'âme et produit une sorte d'ivresse morale qui le faisait ressembler à un homme pris de vin ou à un somnambule. Ce fut seulement quand les prêtres récitèrent le *De profundis*, au bruit des premières pelletées de terre tombant sur le cercueil, que Lucien se sentit comme réveillé en sursaut ; son rêve lui revint à la mémoire, il s'agenouilla sur le bord de la fosse et s'écria : « O mon Dieu, prenez pitié de lui !... »

Toute la foule était émue. Chacun répétait le mot des Juifs quand le Christ pleurait devant eux la mort de Lazare : « Comme il l'aimait ! » La douleur de ceux qui survivent sera toujours la meilleure oraison funèbre.

Les amis et confrères de Morel vinrent l'un après l'autre serrer la main de Lucien et lui adresser quelques paroles de consolation. Tous louèrent à qui mieux mieux les vertus civiles et commerciales du défunt.

— C'était l'honneur de la boulangerie parisienne.

— Un homme qui payait toujours recta, disait un marchand de farine.

— Et qui vous donnait de bons pourboires, ajoutait un fort de la halle.

— Ah ! le quartier fait une grande perte !

Lucien écoutait ces éloges avec une joie qu'il ne pouvait plus dissimuler.

— N'est-ce pas, messieurs, que mon père était un honnête homme ?

Cette question assez maladroite eût pu être mal interprétée dans toute autre circonstance ; mais la probité de Morel était trop bien établie pour que l'ombre même d'un soupçon pût planer sur sa mémoire.

— Si Morel était un honnête homme ! Qui oserait dire le contraire ?

— Personne ! personne ! répétèrent tous les assistants.

— C'était la probité même.

— Oui, oui, et nous sommes heureux de pouvoir le déclarer publiquement devant son fils.

— Merci, messieurs, merci, pour ces bonnes paroles, elles sont un grand adoucissement à ma douleur... Encore une fois, merci !

Ce témoignage éclatant et unanime rendit la vie à Lucien et chassa la mauvaise impression de son rêve. Il aperçut Mirette qui marchait quelques pas en arrière, il lui fit signe d'approcher, et tous deux montèrent dans une voiture de deuil qui attendait à la porte du cimetière.

— Oh ! Mirette, dit Lucien quand la voiture roula sur le boulevard extérieur, tous ces éloges que je viens d'entendre de la bouche des amis et des compagnons de mon père m'ont causé une joie bien vive ! Une mémoire pure et honorée est préférable à tous les trésors du monde.

Mirette ne répondit rien ; elle pensait malgré elle à la terreur que lui avait inspirée ainsi qu'à la sœur Saint-Joseph l'horrible visage de Morel couché dans son lit funèbre.

XIX

M^{me} Morel, en entendant une voiture s'arrêter devant sa boutique, entr'ouvrit la porte, vit Lucien descendre et donner la main à Mirette. Ce fait tout simple et tout naturel lui causa un mouvement de dépit et d'humeur qui ne fit que redoubler la mauvaise disposition d'esprit où elle se trouvait depuis que le départ du convoi l'avait laissée à ses réflexions.

— Quels égards il a pour cette fille ! Il n'en ferait pas autant pour moi !

La pauvre enfant était à peine sur le seuil de la porte qu'elle lui disait d'un ton sec :

— Allez vite vous occuper du dîner.

— Oui, madame, répondit Mirette avec douceur.

Lucien, qui s'avavançait vers sa mère pour l'embrasser, s'arrêta brusquement et son élan de tendresse fut paralysé par cet ordre lancé d'une façon aussi brutale.

— Ah ! Lucien, reprit bientôt M^{me} Morel, la mort de ton pauvre père va me causer bien des embarras... Je ne sais où donner de la tête... Tout cela arrive bien mal à propos !

Il y a des natures tendres et intelligentes que la perte d'un être chéri afflige profondément, mais qui se courbent, en gémissant, sous la main qui les frappe et se résignent à des malheurs attachés fatalement à la condition humaine. Mais il est aussi des natures grossières et égoïstes que ces événements rendent maussades et grognons, car ils dérangent leurs habitudes, blessent leurs intérêts ; alors elles crient, se lamentent, accusent Dieu, la destinée, et souvent jusqu'au pauvre défunt, qui pourtant, en général, est bien innocent de ce malheur.

C'était le cas de M^{me} Morel. La profession de boulanger est en effet très-compiquée et le con-

cours d'un homme est presque indispensable pour les affaires du dehors, pour l'achat du bois et surtout des farines, qui subissent des variations presque journalières. Lucien comprit la situation où se trouvait sa mère et lui proposa tout naturellement de se retirer du commerce.

— Qui ? moi, vendre mon fonds ? s'écria-t-elle avec un accent désespéré... Mais qu'est-ce que je deviendrais ? Je ne serais pas longtemps à aller retrouver mon pauvre homme... Non, mon parti est pris, je veux mourir à mon comptoir...

Le comptoir, pour la veuve Morel, était comme le champ de bataille pour le soldat. Du reste, elle raisonnait juste en cette occasion. Son esprit actif, inquiet et tracassier avait besoin de ce grossier aliment : c'était son pain de tous les jours. Lucien le comprit et n'insista pas ; seulement il entrevit dans cette situation nouvelle un moyen d'améliorer le sort de Mirette et il voulut le tenter, quoiqu'il ne se dissimulât pas les difficultés de l'entreprise.

— Puisque tu es si attachée à ton comptoir, chère mère, garde-le, dit Lucien ; mais je crois que, dans ce cas, quelques modifications sont nécessaires. Comme tu seras forcée de t'occuper des affaires du dehors, il est indispensable que quelqu'un puisse te remplacer à la maison. Voici donc ce que je te conseillerais : chercher une femme un peu robuste pour faire le ménage et porter le pain en ville, et comme Mirette sait lire et écrire et qu'elle est une fille sérieuse et in-

telligente, elle tiendrait les livres et resterait au comptoir pendant ton absence.

— Moi ! je laisserais cette fille fourrer son nez dans mes affaires ? Jamais ! s'écria M^{me} Morel d'un ton méprisant qui blessa Lucien jusqu'au cœur.

— Mais, ma mère, répondit-il en se contenant de son mieux, tu seras pourtant bien forcée de te confier à quelqu'un, et je ne crois pas que tu puisses rencontrer une fille plus honnête et plus dévouée que Mirette.

— Eh bien, ce n'est pas moi qui mettrai sa probité et son dévouement à l'épreuve.

— Je ne m'explique vraiment pas l'antipathie que te cause cette pauvre enfant qui ne sait qu'imaginer pour nous être agréable.

— Elle me déplaît.

— Pourquoi ?

— Veux-tu que je te le dise ? Parce qu'elle te plaît trop.

— Chère mère, reprit Lucien avec tendresse, est-ce que mon affection pour Mirette peut nuire à celle que j'ai pour toi ? Il y a place pour vous deux dans mon cœur. Quand ses vertus et ses malheurs ne seraient pas une raison suffisante, le serment que j'ai fait à son père adoptif m'obligerait encore à la protéger.... Mon père lui-même, à son lit de mort, m'a dit ces propres paroles :

— Je te recommande Mirette ; c'est, je crois, une excellente fille, et si elle a besoin de quelques milliers de francs pour s'établir, je t'auto-

rise à les lui donner... Mon intention est d'en parler aussi à ta mère...

— Ton père n'a jamais pu te dire cela; tu as rêvé, mon pauvre Lucien.

— Sur mon salut éternel, je vous jure que j'ai dit la vérité.

— C'est impossible.

— Ma mère, est-ce que je vous ai jamais donné le droit de suspecter ma parole?

— Allons, mon Lucien, ne te fâche pas, répondit M^{me} Morel un peu intimidée par le ton noble et fier de son fils, nous tâcherons de tout arranger pour le mieux.

— A la bonne heure, ma mère, je te reconnais à ce langage, ajouta Lucien en l'embrassant avec effusion.

— Il faut biaiser et attendre, dit à part M^{me} Morel.

Pour Lucien, il crut pouvoir, avec le temps, vaincre les répugnances de sa mère; il se cramponna à cette espérance, et la soirée finit sans autre incident.

X X

Il était neuf heures à peine quand Lucien monta dans sa chambre, accablé de fatigue à la suite d'une journée aussi pleine d'émotions.

Après avoir fait sa prière, il se coucha, non sans inquiétude, car il redoutait un rêve semblable à celui de la nuit dernière. Aussi, pour se donner du courage, il chercha à se rappeler tout ce qu'il avait entendu raconter de son père par ses anciens compagnons, et il s'endormit sur ses souvenirs comme sur un doux et chaud oreiller.

Après quelques heures d'un sommeil profond et sans rêves, l'esprit de Lucien se dégagea peu à peu des liens corporels qui le tenaient enchaîné ; les yeux de son intérieur s'ouvrirent et il vit alors devant lui deux personnages à la physionomie douce et majestueuse tout à la fois. Ils portaient de longues robes blanches comme la neige du matin, leurs faces resplendissaient à l'égal du soleil. L'un d'eux rappelait vaguement à Lucien le père adoptif de Mirette ; son compagnon lui était inconnu. Ils conversaient ensemble dans un langage sans paroles qui fut entendu de Lucien : l'Esprit comprend le langage de l'Esprit.

— Tout ce qui est caché doit être mis au grand jour, disait l'un d'eux. L'hypocrite sera démasqué : son fils saura tout, ce sera la punition du coupable.

— Mais cette punition atteindra l'innocent, répondit le second personnage en jetant sur Lucien un regard d'une bienveillance toute paternelle.

— L'or doit être éprouvé avant de devenir un vase d'élection. Il a refusé de croire à notre pre-

mier avertissement, qu'il en reçoive un second, un troisième, jusqu'à ce qu'il soit convaincu.

Tout à coup Lucien se vit transporté dans une immense salle de spectacle éclairée comme pour une représentation. L'architecture en était étrange et ne ressemblait en rien à celle de notre monde sublunaire. On eût dit une forêt de palmiers gigantesques autour desquels s'enroulaient des lianes et des plantes grimpantes qui formaient les encadrements des loges et des galeries. Des guirlandes de fleurs éblouissantes, variant depuis le blanc diaphane jusqu'au rouge le plus foncé, remplaçaient les lustres et les candélabres et jetaient dans la salle une lumière vraiment féerique. Les spectateurs étaient aussi étranges que le théâtre. On trouvait là un assemblage bizarre de types et de costumes appartenant aux diverses planètes de notre système et de la terre en particulier, depuis les temps anté-historiques jusqu'à l'an de grâce 1866, depuis la feuille de figuier du paradis terrestre jusqu'aux crinolines monstrueuses de nos femmes à la mode. Et tout ce public se lorgnait, se toisait, se déchirait, absolument comme dans une assemblée de notre monde terrestre.

Lucien aperçut dans un coin de la salle un groupe d'Esprits à la physionomie intelligente et railleuse. Il reconnut les critiques, les uns gros, gras et réjouis, les autres maigres et bilieux. Auteurs et acteurs n'avaient qu'à bien se tenir : la plupart de ces critiques jeûnaient de-

puis qu'ils avaient quitté la terre, et leur supplice était de se dévorer eux-mêmes. La salle, quoiqu'elle parût déjà comble, recevait à chaque instant des flots de spectateurs, car l'Esprit ne tient pas de place. Les derniers venus se perchèrent sur les feuilles de palmiers, se blottissaient dans le calice des fleurs ou se balançaient aux lianes avec une légèreté, une souplesse qu'auraient enviées les singes des forêts du Brésil.

Lucien marchait d'étonnement en étonnement, lorsqu'un coup semblable à un coup de tam-tam fit cesser subitement le murmure confus qui bourdonnait dans toute la salle. On entendit alors une sorte d'ouverture jouée par des musiciens invisibles. Elle débuta sur une mélodie calme et champêtre rappelant la symphonie pastorale de Beethoven, puis le rythme changea de caractère ; un crescendo heurté et grossissant toujours, comme la marée qui monte sur la grève, se termina par un déluge de notes furieuses et sombres entremêlées d'éclairs et de coups de tonnerre. Dans ce finale terrible et grandiose, les violons chantaient avec une verve diabolique le thème connu de *la Boulangère*, pendant que les violoncelles pleuraient, que les basses rendaient des sons lugubres et que les éclats sinistres de la trompette semblaient appeler le châtement sur la tête du coupable. Lucien frissonna dans tout son être, il pressentit qu'il allait assister à quelque chose d'épouvantable.

Le drame commençait par un prologue.

L'HISTOIRE D'UNE ÂME.

L'âme sortait simple et innocente des mains du Créateur. Elle succombait à la première épreuve. On assistait à ses pérégrinations à travers les mondes inférieurs où elle était envoyée pour expier ses fautes. Ce qui dominait dans cette âme malheureuse c'étaient l'égoïsme et l'amour des plaisirs sensuels. Pour se les procurer, elle ne reculait même pas devant le crime. Dans une de ses dernières incarnations, on la voyait au milieu d'une bande de voleurs de grand chemin, pillant et assassinant les voyageurs. Mais la justice humaine devançait la justice divine : tous ces brigands étaient arrêtés, jugés et pendus. Après un siècle de vie errante, l'âme coupable, mais repentante, implorait une nouvelle réincarnation pour expier ses crimes ; cette faveur lui était accordée.

Alors commençait le drame. C'était une suite de tableaux représentant les principaux épisodes de la vie de Jean-Pierre Morel. Les actes accomplis dans l'ombre éclataient à la lumière, les monologues muets étaient entendus, le masque était arraché, et l'homme véritable apparaissait avec toutes ses grandeurs et toutes ses petitesse.

On assistait d'abord à l'enfance de Jean-Pierre. Ses parents, braves fermiers de basse Normandie, pratiquaient avec une simplicité antique leurs devoirs envers Dieu et envers le

prochain. Pour devenir plus tard un homme de bien, Jean-Pierre n'avait qu'à suivre leurs conseils et surtout leurs exemples. Il les charmait déjà par sa douceur et son intelligence naïve. Dans cette première période de la vie terrestre, l'Esprit, encore sous la vague impression de ses fautes antérieures et des châtiments terribles qui les ont suivies, ressemble à l'enfant qui reste quelque temps sage à la suite d'une punition sévère et méritée.

Jean-Pierre vient d'atteindre sa douzième année. Assis sous l'ombrage d'un vieux chêne, il garde les troupeaux de son père, tout en chantant une chanson rustique, quand un bruit d'abolements et de fanfares se fait entendre : un loup, poursuivi par une meute de chiens, s'échappe de la forêt voisine et met bientôt le désordre dans le troupeau épouvanté. Le petit Jean-Pierre brandit son bâton ; le loup furieux se retourne et va s'élancer sur lui, mais un jeune gentilhomme accouru au galop de son cheval plonge un couteau de chasse dans le ventre de la bête, qui roule à ses pieds en rugissant. Jean-Pierre est conduit au château et devient l'ami et le compagnon du chevalier de Rouville. Alors l'ambition, la soif des jouissances se réveillent dans l'âme du petit paysan : on voit que le vieil homme n'est pas encore entièrement dépouillé.

La Révolution française commençait en ce moment son œuvre de régénération politique et

sociale, aux applaudissements de tous les hommes généreux et éclairés de l'Europe. Mais les Esprits des ténèbres, jaloux de cette aurore fortunée qui s'élève à l'horizon de notre pauvre planète, veulent, comme Josué, arrêter le soleil. Ils fondent sur la France des quatre points du ciel, soufflent la discorde, le fanatisme, l'envie, toutes les passions haineuses et sanglantes. Des bandes de pillards et d'assassins, hideuse écume des révolutions, se ruent sur le château de Rouville, y portent la dévastation, le meurtre et l'incendie; le jeune chevalier de Rouville échappe seul au désastre. La vue de ce spectacle réveille un moment les mauvais instincts de Jean-Pierre; il résiste à la tentation. On le voit bientôt partant pour Paris, un bâton à la main; sa rencontre avec le père Rigot, sa vie de travail et de privation soutenue par une volonté énergique. Venait ensuite une scène importante que le lecteur a déjà entrevue, où le comte de Rouville, traqué par la police de Bonaparte, se glissait une nuit dans la mansarde de Jean-Pierre pour lui remettre en dépôt une cassette renfermant quarante mille livres en or, des titres et des papiers de famille. Cette démarche simple et grande du gentilhomme touchait profondément Jean-Pierre, qui jurait de lui rendre ce dépôt quand il viendrait le réclamer.

Après quelques tableaux courts et rapides où l'on assistait au mariage de Morel, à ses luttes courageuses contre l'adversité, on arrivait à la

scène de la grande épreuve envoyée à toute créature humaine et d'où dépend l'avancement ou la chute.

Le lecteur se rappelle que, peu de temps après son mariage, Jean-Pierre étant allé porter une facture chez un client de la maison, celui-ci lui avait annoncé qu'il se retirait des affaires.

— C'est dommage que tu n'aies pas dix mille francs, avait-il ajouté, je te vendrais mon fonds et tu me payerais le reste à tempérament, etc.

On sait que cette proposition produisit sur Jean-Pierre un effet étrange ; qu'il fit promettre au boulanger de ne pas traiter de son fonds avant huit jours, en lui disant qu'il avait en Normandie un vieil oncle dont il était seul héritier et qui ne lui refuserait pas ces dix mille francs. Jean-Pierre mentait ; il n'avait pas d'oncle en position de lui rendre ce service. Il rentre alors dans sa mansarde ; sa femme est sortie pour toute la journée ; il s'enferme à clef, ouvre une armoire et en retire la fatale cassette qu'il dépose sur une table. Puis il tombe sur une chaise, hésitant encore devant le crime qu'il va commettre.

— Je suis seul, disait-il.

Il se trompait : l'homme n'est jamais seul, même au fond d'un désert. Morel avait, à sa gauche, des démons qui l'excitaient au mal, et, à sa droite, son bon ange qui cherchait à l'en détourner.

LE MAUVAIS ESPRIT. Pourquoi hésites-tu ? Le

bonheur est là sous ta main ; saisis-le hardiment : la fortune aime les audacieux.

L'ANGE GARDIEN. Cette cassette est la boîte de Pandore ; si tu l'ouvres, tous les malheurs fondront sur toi.

LE MAUVAIS ESPRIT. Si tu l'ouvres, tu auras de l'or, et avec de l'or on achète tout dans le monde.

L'ANGE GARDIEN. Tout, excepté la paix du cœur. Ne perds pas en un jour le fruit de toute une vie d'honneur et de probité... Du courage, de la patience ! Dieu vient en aide à ceux qui ont la foi, l'espérance et l'amour.

LE MAUVAIS ESPRIT. A quoi t'ont servi ta probité, ton courage ? A manger ton pain trempé de tes sueurs. Le vrai courage c'est de saisir l'occasion aux cheveux.... Allons, sois un homme... personne ne te voit...

L'ANGE GARDIEN. Les hommes ne te voient pas, mais Dieu te voit.

LE MAUVAIS ESPRIT. Dieu a bien autre chose à faire qu'à s'occuper d'un pauvre diable comme toi.

L'ANGE GARDIEN. Si Dieu ne voyait pas tout, depuis les myriades de mondes qui roulent à ses pieds jusqu'à l'insecte caché sous l'herbe, il ne serait pas Dieu.

LE MAUVAIS ESPRIT. Si Dieu s'occupe de nous, qu'il nous donne le bonheur, ou bien qu'il nous le laisse prendre à notre fantaisie.

L'ANGE GARDIEN. Le bonheur se trouve dans l'accomplissement des devoirs envers Dieu et en-

vers les hommes. Celui qui t'a confié cette cassette est ton bienfaiteur, ton ami : veux-tu trahir son amitié, sa confiance ?

LE MAUVAIS ESPRIT. Si le comte était vivant, il serait déjà venu réclamer sa cassette ; le comte est mort.

L'ANGE GARDIEN. Le comte est vivant ; il ne tardera pas à revenir. Que lui diras-tu alors ?

LE MAUVAIS ESPRIT. Eh bien, tu diras qu'il ne t'a rien confié... Il ne possède ni reçu, ni un titre quelconque, et la justice humaine ne peut rien contre toi...

L'ANGE GARDIEN. Oui, mais la justice divine !...

LE MAUVAIS ESPRIT. Oh ! celle-là est bien loin !

L'ANGE GARDIEN. Elle plane, terrible et menaçante, sur la tête du coupable, marche derrière lui, s'assied à ses côtés, le suit dans son sommeil qu'elle remplit de visions sinistres.

LE MAUVAIS ESPRIT. Si tu as peur des fantômes, si tu trembles comme un enfant aux contes de sa nourrice, rampe lâchement sur la terre, pauvre et méprisé, jusqu'à ce que la mort t'écrase sous son talon, et fais partager ta misère et ta honte à la femme que tu dois protéger ainsi qu'au petit être qu'elle va bientôt mettre au jour.

Ce dernier argument tranche les hésitations anxieuses de Morel. Il saisit la cassette d'une main convulsive et, à l'aide de son couteau, essaye d'en briser la serrure. Cette tentative est vaine. C'était un premier avertissement du ciel ; il n'en tient pas compte. Furieux de cette résis-

tance, il va chercher une petite hache qui lui servait à fendre le bois et en assène un coup violent sur la cassette, qui vole en éclats, éparpillant des papiers et des flots d'or qui roulent avec bruit sur le pavé de la mansarde. Jean-Pierre contemple quelque temps ce spectacle avec une joie muette et pleine de convoitise, puis il fond sur cet or comme un tigre sur sa proie, le ramasse de ses mains palpitantes et le dispose sur la table par piles de mille francs. Le compte fait, il se trouve possesseur d'une somme ronde de quarante mille francs. Il roule ses piles d'or en cartouches et les cache dans le fond de son armoire. Puis il se met à parcourir les papiers : c'étaient de vieux parchemins, des titres de propriété, des lettres de famille. Morel allume du feu pour anéantir les preuves de son crime. En prenant les débris de la cassette pour les jeter au milieu des flammes, un médaillon s'en échappe et tombe par terre. Morel le saisit et pousse un cri de terreur. C'était le portrait du jeune chevalier de Rouville, en costume de chasse, tel qu'il était le jour où il avait sauvé la vie au petit Jean-Pierre. Il le regarde avec des yeux si doux que Morel ne peut s'empêcher de verser des larmes. Il se reporte, malgré lui, vers les jours si purs de son enfance et de sa première jeunesse. Les ombres de son père et de sa mère passent devant lui, en lui jetant des regards tristes et désolés. Alors il est pris d'un mouvement de rage et lance le médaillon dans

le feu. Mais, chose étrange ! au lieu de se consumer, le médaillon brille d'un éclat plus vif. A plusieurs reprises Morel l'enfonce au milieu des tisons en flammes, la fatale image reparait toujours. Fou de terreur, il saisit la hache et fend le médaillon en deux. Il se croyait débarrassé de cette vue importune, quand tout à coup la figure du noble jeune homme sort du brasier, grandit dans des proportions monstrueuses en lançant sur son bourreau des regards étincelants comme des éclairs. Morel pousse un cri terrible et tombe évanoui à côté du foyer. L'Ange gardien s'éloigne en se voilant la face, tandis que les mauvais Esprits dansent en ricanant autour de leur victime.

Le drame marchait toujours sans laisser au spectateur le temps de respirer. Après quelques tableaux n'offrant qu'un intérêt secondaire, le rideau se lève sur l'intérieur de la boutique du boulanger Morel. Lucien, dont l'étonnement et l'émotion croissaient à chaque pas, voit son père et sa mère assis tous les deux à leur comptoir. M^{me} Morel portait une robe de mérinos bleu, un bonnet orné de rubans roses ; son visage plein et fortement coloré annonçait une santé robuste et cette dignité gourmée et ridicule que donne la fortune aux parvenus. Des habits de bon drap gris, un linge fin et éblouissant de blancheur composaient le costume de Morel ; mais son visage jaune et amaigri, son regard triste et inquiet montraient que chez lui l'âme

était aussi malade que le corps. Lucien se voit aussi lui-même à l'âge de sept à huit ans, distribuant aux pauvres des sous et des morceaux de pain que son père lui donne, malgré les observations égoïstes de M^{me} Morel. En ce moment paraît à la porte de la boutique un étranger à la tournure distinguée, à la physionomie triste et douce tout à la fois. Lucien reconnaît le comte de Rouville. Il tenait à la main une charmante petite fille de deux à trois ans qui ressemblait à Mirette comme le bouton ressemble à la rose. Lucien admirait sa grâce naïve et touchante, lorsqu'il est tiré de cette contemplation par la voix de son père qui s'était levé, pâle comme un spectre à la vue de cet étranger, et qui disait d'un ton brusque à sa femme : « Monte dans ta chambre et emmène l'enfant avec toi!... » M^{me} Morel obéissait en jetant un regard inquiet sur son mari et sur l'étranger.

— Mon pauvre Jean-Pierre, dit le comte de Rouville quand il est seul avec Morel, je te retrouve enfin!... Ce n'est pas sans peine... Il y a huit jours que je te cherche au milieu de ce grand Paris... Mais je vois que tu as prospéré pendant mon absence... Tant mieux!... ton courage et ta probité ont été récompensés... Pour moi, mon ami, le malheur n'a pas cessé de me poursuivre... En te quittant, je suis allé en Irlande, j'ai épousé une femme charmante, un ange qui est au ciel à présent... Sa famille a été compromise dans la dernière insurrection...

Son père, ses frères ont été pendus, leurs biens confisqués... Ma pauvre femme est morte de chagrin après avoir mis au jour cette charmante enfant qui est toute ma consolation après tant de désastres... J'ai profité du retour des Bourbons pour rentrer en France; je me suis dit : « J'ai confié à un ami une cassette contenant quarante mille livres, nous partagerons en frères ! Cet argent me permettra de faire des démarches pour rentrer dans les biens de ma famille et je pourrai alors récompenser le noble ami qui m'a été fidèle dans le malheur...

— Monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire : je n'ai pas l'honneur de vous connaître...

— Comment, tu n'es pas Jean-Pierre et tu ne me reconnais pas, moi, le comte de Rouville, ton ami, ton compagnon d'enfance?...

— Je ne vous connais pas...

— Oh ! mon Dieu ! je vais devenir fou !... Comment ! avant de quitter la France je ne suis pas venu chez toi, une nuit, je ne t'ai pas confié en dépôt une cassette renfermant de l'or et des papiers de famille ?...

— Comment m'auriez-vous confié une cassette à moi que vous ne connaissez pas ?...

— Ah ! je te connais bien à présent, dépositaire infidèle !... L'or t'a tenté, l'occasion, l'impunité... Je n'ai aucun titre qui justifie mon dépôt... On ne demande pas de reçu à un ami... Mais, malheureux, rends-moi, du moins, mes papiers de famille, qui te sont inutiles...

— Je n'ai pas de papiers à vous...

— Ah ! c'est le coup de grâce !... je n'y survivrai pas... Et ma fille, mon enfant chérie, que va-t-elle devenir?... Mon Dieu ! je n'ai plus d'espoir qu'en vous... Jean-Pierre, que mon malheur ne retombe pas sur ta tête !... Viens, ma fille...

Et le comte sort en chancelant, frappé à mort par cette trahison inattendue.

Lucien, dont l'émotion était à son comble, s'écria : « Mon père, il en est temps encore, restituez, mon père, restituez !... »

Morel, à ce cri, dresse la tête et aperçoit son fils ; il lève les bras avec désespoir en murmurant : « O justice de Dieu ! »

Aussitôt cette salle de spectacle, ce public, ces acteurs, toute cette création fantastique s'évanouit comme par enchantement, et Lucien se réveille dans une situation d'esprit impossible à décrire.

X XI

Ce rêve était si lumineux, les faits qu'il avait déroulés s'enchaînaient si logiquement, ils expliquaient si bien tout ce qu'il y avait d'inexplicable dans l'existence de Jean-Pierre, que Lucien

en fut épouvanté. On ne voit pas tomber son idole dans la boue sans que le cœur saigne douloureusement.

L'esprit est trop intimement marié avec le corps pour que celui-ci n'éprouve pas le contre-coup des secousses que reçoit son compagnon de chaîne. Aussi, vers le matin, Lucien sentit les premiers frissons de la fièvre : il voulut se lever, mais les forces lui manquèrent. A dix heures, M^{me} Morel, inquiète de ne pas le voir descendre, monta dans sa mansarde.

— Est-ce que tu es malade, mon Lucien? lui dit-elle avec sollicitude.

— Chère mère, je crois que j'ai un peu de fièvre.

— Oui, en effet, tu as la main brûlante ; je vais envoyer chercher M. Troussard... Mais tu serais mieux dans ma chambre, au premier ; nous pourrions te soigner plus à notre aise.

Lucien frissonna d'abord à la pensée de coucher dans le lit où était mort son père, puis il réfléchit que ce changement de lieu lui permettrait de voir plus souvent sa chère Mirette ; il s'empessa donc d'accepter la proposition de sa mère. Celle-ci l'aida à s'habiller, l'enveloppa dans une couverture et le porta comme un enfant dans la chambre du premier étage. Quand elle l'eut couché et bordé le lit avec soin, M^{me} Morel descendit dans la cuisine.

— Mirette, dit-elle, allez bien vite chercher M. Troussard, Lucien est malade.

Mirette, émue par cette brusque nouvelle, laissa tomber une tasse qu'elle était en train d'essuyer : la tasse se brisa en mille morceaux.

— Maladroite !

— Madame, répondit la pauvre enfant toute tremblante, vous la retiendrez sur mes gages.

— J'y compte bien. Allons, dépêchez-vous et courez chez le docteur.

Mirette ôta son tablier et se mit à courir de toute la force de ses petites jambes. Elle revint bientôt avec Troussard qu'elle avait rencontré au moment où il sortait de chez lui.

— Un peu de fièvre, voilà tout, mais rien de grave, dit le docteur à M^{me} Morel qui attendait avec inquiétude le résultat de son examen. Il écrivit une ordonnance que Mirette fut chargée de porter chez le pharmacien. Resté seul avec Troussard, Lucien, toujours préoccupé de son rêve de la nuit, essaya de sortir de l'horrible incertitude dans laquelle il était plongé.

— Docteur, est-ce qu'il y a longtemps que vous connaissiez mon père ?

— Depuis le jour de ta naissance : c'est moi qui t'ai donné la main pour entrer dans le monde ; ainsi calcule, mon garçon.

— Vous avez toujours eu beaucoup d'estime pour mon père ?

— Certes, c'est un des hommes les plus honnêtes que j'aie rencontrés.

— Vous n'avez jamais entendu dire du mal de lui ?

— Jamais... J'ai pour clients deux boulangers du quartier, et, entre confrères, on ne se gêne pas d'habitude pour médire les uns des autres ; eh bien, je déclare que jamais, au grand jamais, je n'ai entendu prononcer un seul mot équivoque sur son compte. Plusieurs fois, le tribunal de commerce l'a choisi pour arbitre, et toujours ses rapports ont été marqués au coin du bon sens et de la justice.

— Docteur, ce que vous me dites là me fait du bien.

— Ah çà ! pourquoi m'adresses-tu toutes ces questions ? Est-ce que tu aurais entendu attaquer la mémoire de ton père ?

— Docteur, croyez-vous aux rêves ?

— Je devais me douter qu'il y avait des rêveries dans tout cela ! Comment se fait-il qu'un garçon instruit et intelligent puisse ajouter foi à toutes ces balivernes ?

— Mais cependant, docteur, il se passe souvent dans le sommeil des faits qui ont toute l'apparence de la réalité : comment expliquez-vous ces phénomènes ?

— C'est bien simple. Quand nous dormons, la raison dort aussi : alors l'imagination, la folle du logis, qui n'a plus près d'elle son surveillant incommode, s'échappe de sa loge et se livre à toutes sortes d'extravagances. Mais quel est l'homme sensé qui prend au sérieux les paroles et les actes d'un fou ?

Celui qui veut à tout prix être convaincu

n'est pas difficile sur le choix des preuves. Aussi Lucien, qui dans une autre disposition d'esprit eût démolipiece à piece toute la dialectique du docteur, après l'avoir entendu pérorer quelque temps sur ce ton, finit-il par lui dire :

— Vous avez peut-être raison.

— Si j'ai raison! je le crois parbleu bien! J'ai pour moi la science et l'expérience des siècles. Il n'y a que des esprits faibles et des cerveaux fêlés, des portières ou des mystiques, à croire aux tireuses de cartes et aux magnétiseurs. C'est un peu la maladie du siècle. Il n'est pas étonnant que tu l'aies gagnée. Jette-moi vite au feu tous ces songe-creux, tous ces auteurs poitrinaires, ton Swedenborg avec ses anges, ton Ballanche avec sa Palingénésie: c'est une nourriture malsaine; lis-moi Rabelais, Molière, Paul de Kock même, je l'ordonne à mes malades, et surtout ne reste pas toujours le derrière sur ta chaise, secoue le panier aux crottes, monte à cheval, fais de l'escrime, danse à la Chaumière, prends une maîtresse: à ton âge, j'étais déjà à ma sixième...

— Quelle ordonnance! dit Lucien en riant. Cher docteur, vous me croyez donc bien malade? Tâtez-moi le pouls, je suis sûr que je n'ai plus de fièvre...

— C'est ma foi vrai! s'écria le docteur après avoir pris la main de Lucien.

— Et qui plus est, je me sens une faim de loup.

— A la bonne heure ! Madame Morcl, ajouta-t-il en s'adressant à la boulangère, qui revenait chargée de fioles et de petits paquets, mettez toutes ces vilaines drogues de côté et servez à Lucien une bonne côtelette et du vin de Bordeaux.

— Ah ! monsieur Troussard, vous faites donc des miracles ?

— Oui, absolument comme Sganarelle, j'ai rendu la parole à une fille qui n'était pas muette.

— Niez encore après cela, docteur, le pouvoir des paroles magiques et des incantations !

— Je vois que tu n'es pas encore bien converti, mais cela viendra. Suis mes ordonnances à la lettre, fais d'abord un bon déjeuner, puis va le digérer au soleil et te préparer à bien dîner. C'est la vraie vie d'un propriétaire.. Sur ce, bonjour, et ne fais plus de mauvais rêves...

— Merci de votre bonne visite, docteur.

M^{me} Morel accompagna Troussard, qui lui dit tout en descendant l'escalier :

— Ce garçon-là a besoin de distractions... Il vit trop avec les livres, ça ne vaut rien... Je lui ai ordonné de s'amuser, d'avoir une maîtresse...

— Ah ! Que vous a-t-il répondu ?

— Il a rougi un peu, mais il a souri beaucoup. O nature, je te reconnais bien là !...

— Ruiner sa santé et sa bourse ! Vous donnez de drôles de conseils à la jeunesse, pour un homme d'âge !

— Bah ! madame Morel, ce qui est bon à prendre est bon à rendre, comme nous disait Broussais.

En riant de cette plaisanterie un peu gauloise, le docteur salua sa cliente et continua le cours de ses visites.

Mirette attendait avec anxiété la sortie de Troussard pour lui demander des nouvelles de Lucien, mais en le voyant accompagné de M^{me} Morel, la pauvre enfant retourna tristement à sa cuisine. Cependant l'inquiétude étant devenue trop forte, Mirette se hasarda à rentrer dans la boutique, et s'informa de la santé de son cher malade. M^{me} Morel, arrachée aux réflexions qu'avaient fait naître les confidences du docteur, releva brusquement la tête et répliqua d'un ton sec et dur :

— Et que vous importe la santé ou la maladie de M. Lucien ?

Mirette fut révoltée de cette réponse brutale.

— Vous me demandez ce que me fait la santé de M. Lucien ? Vous me croyez donc bien ingrate ? Dieu merci, j'ai en moi le sentiment de la reconnaissance et je garde précieusement dans mon cœur une douce parole et même un simple sourire de bienveillance... Je croyais, d'ailleurs, qu'une mère ne pouvait qu'être flattée qu'on s'intéressât à la santé de son fils...

Cette dernière observation fit sentir à M^{me} Morel toute sa maladresse.

— Puisque vous aimez tant M. Lucien, re-

prit-elle d'un ton plus doux, allez lui chercher une bonne côtelette chez le boucher, puis vous descendrez à la cave et vous monterez une bouteille de bordeaux cachet rouge. Voilà la médecine que M. Troussard vient d'ordonner à son malade.

— Dieu soit loué, ce n'était rien ! s'écria Mirette. Merci pour cette bonne nouvelle, madame, et pardonnez-moi si j'ai pu vous dire tout à l'heure quelque parole offensante.

— C'est bien ! c'est bien ! répondit la boulangère d'un ton bourru ; dépêchez-vous de faire votre service.

Mais elle eût tenté vainement de blesser sa jeune servante. Lucien, qu'elle croyait malade, se portait bien, le reste était incapable de l'émouvoir.

Le déjeuner que Mirette prépara pour son ami n'avait rien de recherché, une côtelette sur le gril, des petits pois, des fraises et du café, mais tout cela était de premier choix et accommodé avec ce goût fin et délicat qu'une femme sait trouver quand il s'agit de son bien-aimé. L'amour se trahit dans les choses les plus vulgaires. Aussi Lucien fut-il touché de cette marque d'affection de son humble amie ; il déclara à sa mère que jamais il n'avait fait un déjeuner aussi exquis et jeta à Mirette un de ces regards qui sont tout un poème.

Le déjeuner terminé, il dit à sa mère :

— Maintenant je vais aller faire un tour de promenade pour obéir au docteur.

— Ah çà ! j'espère que tu ne suivras pas ses ordonnances à la lettre ?

— Sois tranquille, chère mère, répondit Lucien en souriant et en jetant à la dérobée un regard sur Mirette, j'ai mon préservatif.

— Ah vraiment ! dit M^{me} Morel d'un air dédaigneux en comprenant l'allusion, qui échappa à l'innocence de la jeune fille.

Tout le reste de la journée, la veuve se livra à un long monologue interrompu par les allants et venants, par les soins de son commerce et de son ménage. Voici un échantillon des idées confuses qui bourdonnaient dans le cerveau étroit de la boulangère.

— Il faut trancher dans le vif... il en est temps... Lucien est coiffé plus que jamais de cette petite sainte nitouche... Il n'en fera pas sa maîtresse... non, il est trop simple pour cela... Il voudra l'épouser... L'épouser ? Ainsi cette fortune que j'ai amassée à la sueur de mon front, que je choie comme la prunelle de mes yeux, serait un beau jour gaspillée par cette mendicante?... Oh non !... aussi vraie que je m'appelle madame Morel... Après tout, Lucien ne peut pas l'épouser sans mon consentement... et quand je le lui donnerai, c'est que je serai bien malade... Cette fille m'agace !... C'est une fine mouche... J'ai beau lui faire avanier sur avanier, elle avale tout sans souffler mot ; elle a l'air de se dire : « patience ! patience ! mon tour viendra !... Mais à Normand, Normand et demi... comme répétait souvent

mon pauvre Jean-Pierre... Ah! je sens chaque jour combien il me manque, le cher homme!... A qui demander conseil? Mais je suis bien bête de me tourner le sang pour cette pécore...: Après tout, charbonnier est maître chez lui... Lucien jettera les hauts cris, il tombera malade peut-être..., mais baste, à son âge on se console vite...; une montre en or ou quelques centaines de francs de livres lui feront oublier tous ses chagrins. Allons, c'est décidé, je profiterai de la première occasion pour flanquer son compte à Mirette, et j'espère bien que cette occasion-là ne se fera pas attendre longtemps...

Une décision prise ramène toujours le calme dans l'esprit qui est surtout agité par l'incertitude. Au dîner, M^{me} Morel fut charmante avec son fils et même avec Mirette, qui ne se trouvait pas souvent à pareille fête. Le chat qui guette une souris ne ferme-t-il pas hypocritement les yeux pour faire croire qu'il dort? Lucien, trompé par la bonne humeur de sa mère, se livra à des illusions qui contribuèrent à le guérir tout à fait, car son indisposition était plus morale que physique. Lorsqu'à dix heures il remonta dans sa petite chambre, il se sentait dans un parfait équilibre de corps et d'esprit. Après avoir fait sa prière (pieuse habitude à laquelle il ne manquait jamais depuis sa plus tendre enfance), il se coucha et ne tarda pas à s'endormir. Mais son sommeil fut bientôt troublé par un rêve aussi étrange que ceux des nuits précédentes.



Il se vit brusquement transporté dans la chambre où était mort son père. Jean-Pierre Morel, assis devant la table, tenait une plume à la main, mais il n'écrivait pas. Il portait son costume habituel, une veste en drap gris avec un gilet de même étoffe; une cravate en taffetas noir à moitié dénouée pendait sur sa chemise. Son visage immobile et grimaçant exprimait tout à la fois la révolte et la terreur. Les deux personnages que Lucien connaissait déjà planaient de chaque côté de ce spectre animé. Celui qui ressemblait au père adoptif de Mirette avait une attitude majestueuse et sévère, son geste impératif semblait dire à Morel : Écris, misérable ! Jean-Pierre, après un moment de lutte intérieure, leva un regard suppliant vers son juge, mais les éclairs qui jaillissaient de ses yeux étaient si éblouissants et si terribles qu'il baissa subitement la tête en frissonnant de tous ses membres et sa main crispée traça quelques lignes sur le papier. Ensuite il s'arrêta, hésitant. — Signe maintenant, lui dit le vieillard. Morel poussa un de ces soupirs lamentables qui ne sortent jamais d'une poitrine vivante, signa son nom au bas du fatal papier, et puis il s'affaissa comme un homme qui roule au fond d'un abîme.

— La justice de Dieu est terrible ! dit le second personnage à son compagnon en regardant avec pitié l'Esprit malheureux et coupable.

— Le châtimement suit le crime, répondit le vieil-

lard, mais après le repentir viendra la miséricorde.

— Vois dans quel désespoir ce spectacle a plongé son fils.

Le vieillard, dont la face quitta tout à coup son expression sévère et menaçante, se pencha vers le jeune homme endormi et souffla sur son visage crispé par la souffrance et la terreur. Ces effluves célestes ranimèrent Lucien comme la rosée du matin relève la fleur courbée par la tempête, et il entendit une voix d'une douceur ineffable qui lui disait : — Courage, mon fils, tes épreuves seront bientôt finies.

Et la vision disparut.

Après quelques heures d'un sommeil paisible, Lucien se réveilla. Le rêve de la nuit se retraça aussitôt à sa mémoire, aussi clair et aussi lucide qu'un fait dont il aurait pu être témoin à l'état de veille.

— C'est bien étrange! se disait-il en frissonnant malgré lui à ce souvenir.... et bien invraisemblable : un mort sortir de son tombeau et écrire lui-même l'aveu de sa faute... de son crime!... Non... C'est absurde!... Mais la puissance de Dieu est infinie...

Lucien s'était habillé tout en s'abandonnant au flux et au reflux de ces pensées contraires. Après avoir achevé sa toilette, il s'assit devant sa table et resta longtemps la tête cachée dans ses mains, en proie à une incertitude affreuse. Il avait pourtant un moyen bien simple de la faire

cesser, mais il n'osait pas s'en servir. Il se trouvait dans la situation assez commune d'un homme qui reçoit une lettre importante attendue avec impatience et qui la tourne et retourne en se disant : Que va-t-elle m'apprendre? — Ouvre la lettre et tu le sauras...

Enfin Lucien se décida à descendre. Arrivé devant la porte du premier étage, il hésita un instant, puis il l'ouvrit avec un mouvement de colère en s'écriant : « Esprits du mal, je veux vous convaincre de mensonge! » Et il entra.

Tous les objets se trouvaient exactement dans la même position que pendant son rêve. Il y avait une chaise devant la table, et sur la table du papier à lettre, un encrier et une plume. Le cœur lui battait avec une violence extrême. Il s'approcha cependant, se pencha sur le papier, reconnut l'écriture de son père et lut les premiers mots « Mon fils! » Alors il éprouva comme un éblouissement.

— Je suis le jouet d'une illusion, c'est toujours mon rêve qui me poursuit...

Il se frotta les yeux, marcha à grands pas en se secouant comme un homme qui ne se croit pas complètement éveillé, puis il s'arrêta devant la table et saisit le papier avec un geste résolu. Il le fixa longtemps, pâle et l'œil hagard, puis il tomba sur une chaise en murmurant : « Ce n'était pas un rêve!... »

Le doute était désormais impossible; il voyait là, devant ses yeux, une preuve évidente, maté-

rielle, irrécusable... Ainsi, son père qu'il avait toujours aimé et vénéré comme le meilleur et le plus loyal des hommes, son père était un voleur et un assassin!... Quelle horrible révélation!... Et Mirette, obligée par la misère d'être la servante de ceux qui l'ont dépouillée et rendue orpheline!

« Oh! mon Dieu! s'écria tout à coup Lucien avec désespoir, je n'avais pas encore mesuré toute l'étendue de mon malheur! Quand Mirette apprendra — car il faut qu'elle l'apprenne — que je suis le fils du spoliateur, du meurtrier de son père, elle me repoussera avec horreur; toute union entre nous deux est désormais impossible. Voilà mes beaux rêves détruits, ma vie découronnée. O mon père, mon père, qu'avez-vous fait? »

Lucien éclata en sanglots. Son culte filial, son amour pour Mirette, ces deux parts de son cœur, étaient déchirés du même coup par les mains cruelles de la fatalité; il tombait en un instant du faite doré de ses espérances dans les sombres abîmes du désespoir.

Un bruit inaccoutumé de voix confuses qui semblait sortir des appartements inférieurs le tira subitement des noires pensées dans lesquelles il était plongé; il prêta l'oreille et reconnut la voix maussade et discordante de sa mère mêlée à la voix douce et plaintive de Mirette...

— Allons, voilà encore ma mère qui torture

sa victime... La malheureuse! si elle savait!... Elle saura tout!...

Il se leva brusquement, saisit le fatal papier et descendit l'escalier comme un homme qui a pris une résolution violente et décisive.

XXII

Avant d'introduire le lecteur au milieu de la scène qui se passait en ce moment dans la boutique du boulanger Morel, il est nécessaire de raconter en quelques mots les petits incidents qui l'avaient provoquée. En rendant ses comptes, après sa première tournée du matin, la pauvre Mirette s'était vue obligée d'avouer à sa terrible maîtresse que le pain de six livres laissé à la veuve Dubois n'avait pas été payé. Les cinq francs donnés par Lucien en cachette étaient épuisés depuis la veille et Mirette avait oublié d'en avertir son ami. M^{me} Morel, enchantée de rencontrer si vite l'occasion qu'elle guettait au passage, feignit d'entrer dans une grande colère.

— Ah! c'est ainsi que vous faites cas de mes recommandations, de mes ordres formels?...

— Madame, vous prendrez cet argent sur mes gages...

— Est-ce que je tiens à l'argent, moi? Je tiens à ce que mes domestiques m'obéissent.

— Madame, cela ne m'arrivera plus, je vous le promets.

— Serment d'ivrogne, fou qui s'y fie... Je vois que nous ne pouvons pas corder ensemble... Eh bien, séparons-nous tranquillement, sans nous fâcher... Il n'y a pas encore un mois que vous êtes entrée à la maison, c'est vingt-cinq francs que je vous dois... En voilà trente... allez faire vos paquets et videz la maison.

Mirette frissonna à la pensée de se trouver seule et abandonnée au milieu de Paris; elle s'écria avec des larmes dans la voix :

— Oh! madame, si vous me chassez, que vais-je devenir?

— Devenez ce que vous voudrez, ce n'est pas mon affaire.

Lucien parut en ce moment à la porte du petit salon, pâle et terrible; sa mère et Mirette ne l'aperçurent pas.

— Au moins, laissez-moi dire adieu à M. Lucien et le remercier de ses bontés, reprit la pauvre Mirette en sanglotant.

— Oui, oui, pour pleurnicher devant lui et le prier de demander votre grâce! Non, non, je vous connais, vous avez enjôlé mon pauvre Lucien qui est un innocent..., mais je veille au grain, et c'est pour l'empêcher de faire une sottise que je veux que vous déguerpissiez, et à l'instant même.

— Oh ! madame, Dieu m'est témoin que je n'ai jamais eu les idées que vous me supposez... Je connais trop mon humble condition pour avoir osé jeter les yeux si haut.

— Petite hypocrite !... Allez faire vos paquets !

— Madame, au nom du ciel, laissez-moi dire adieu à M. Lucien ; je vous jure, sur mon salut éternel, que je ne chercherai jamais à le revoir.

— Encore une fois, non !

— O madame, je vous en supplie à genoux...

— Mais t'en iras-tu d'ici, coquine ! voleuse !...

M^{me} Morel, arrivée au paroxysme de la colère, n'était plus une femme, mais une furie. Mirette en fut épouvantée ; en voulant chercher un refuge dans sa cuisine, elle aperçut Lucien et s'élança vers lui.

— Oh ! monsieur Lucien, s'écria-t-elle, sauvez-moi !

— Ne craignez rien, répondit respectueusement Lucien en faisant passer Mirette derrière lui ; puis, jetant un regard terrible sur sa mère, effrayée de sa pâleur et du son de sa voix :

— Ma mère, lui dit-il, vous venez d'offenser grièvement mademoiselle, je vous prie de lui faire vos excuses.

— Faire mes excuses à cette pécore ?...

— Mademoiselle, reprit Lucien en se tournant vers Mirette, pardonnez à ma mère, elle ne sait pas ce qu'elle dit...

— Comment, fils insolent et rebelle, tu oses me manquer de respect !...

— Ma mère, si je vous ai manqué de respect, je suis prêt à vous en demander pardon à genoux, mais, au nom du ciel, n'insultez pas mademoiselle !...

— Il faut prendre des gants pour lui parler à ta demoiselle ? C'est bien, on en prendra... Mademoiselle, avec tout le respect que je vous dois, je vous prie de passer la porte...

— Adieu, monsieur Lucien, dit Mirette les larmes aux yeux, que Dieu vous récompense de tout ce que vous avez fait pour moi...

— Restez, mademoiselle, répondit Lucien en serrant avec force la main de la jeune fille, restez, vous êtes ici chez vous !

— Et c'est à moi d'en sortir ? ajouta ironiquement M^{me} Morel.

— Vous dites peut-être plus vrai que vous ne pensez, ma mère.

— Ah ! ah ! c'est une bonne comédie !

— Et qui, comme beaucoup de comédies en ce monde, pourrait bien finir par des larmes... Connaissez-vous cette écriture ? reprit Lucien après un moment de silence, en présentant le papier qu'il tenait à la main.

— Oui, c'est l'écriture de ton père, je la reconnais parfaitement.

— Eh bien, savez-vous ce qu'elle contient ? Je vais vous le dire... écoutez :

« Mon fils, — c'est à moi que cet écrit est adressé. — Mon fils, tu me crois un honnête homme, je t'ai trompé, j'ai trompé le monde,

j'aurais voulu tromper Dieu. Le comte de Rouville, mon bienfaiteur et mon ami, m'avait confié, en partant pour l'exil, une cassette renfermant quarante mille francs en or et des papiers de famille importants : je me suis approprié ce trésor. Quand le comte est revenu de l'exil et m'a réclamé ce dépôt sacré, j'ai nié l'avoir reçu : cette horrible trahison a tué le comte de Rouville. Il a laissé une fille, c'est Mirette, notre servante. Rends-lui ce que j'ai volé à son père, je te l'ordonne. Mon fils, ne me méprise pas trop et prie Dieu de pardonner à ton malheureux père.

« *Signé* : Jean-Pierre MOREL. »

2 juin 1831...

La lecture de cet écrit fut suivie d'un long silence. Il fut interrompu par M^{me} Morel, qui demanda à Lucien d'une voix timide :

— Quand ton père a-t-il écrit cette lettre ?

— Cette nuit, ma mère.

M^{me} Morel et Mirette frissonnèrent.

— Lucien, es-tu bien sûr de ce que tu dis là ?

— J'ai vu moi-même mon père écrire cette lettre.

— Tu as rêvé, mon pauvre Lucien.

— Mais nous sommes bien éveillés en ce moment vous et moi, ma mère, et la lettre que j'ai vue écrire en rêve... la voilà !...

Cet argument était sans réplique, mais M^{me} Morel hochait la tête comme quelqu'un qui est décidé à nier même l'évidence.

Lucien prit sa mère par la main, l'attira dans l'embrasement d'une fenêtre et lui dit à voix basse, comme s'il éprouvait de la honte d'être entendu par Mirette :

— Ma mère, vous souvient-il que le jour même de ma naissance, vous avez trouvé mon père évanoui dans sa chambre auprès de papiers et de débris d'une cassette à moitié consumés ?

— Qui a pu te dire cela ? répondit M^{me} Morel épouvantée.

— Vous souvient-il qu'un jour... j'avais huit ans alors, un homme à la tournure distinguée, au sourire doux et mélancolique, tenant par la main une charmante petite fille de trois ans à peine, se présenta ici même en demandant M. Jean-Pierre Morel ; que mon père, à sa vue, se leva pâle comme un spectre et vous dit d'un ton brusque : « Monte dans ta chambre et emmène l'enfant avec toi ?... »

— Comment peux-tu te souvenir de si loin, mon fils ?...

— Ma mère, savez-vous où mon père a pris l'argent qui lui a servi à acheter le fonds de M. Lenoir, et plus tard la maison où nous sommes ?...

— Ton père avait hérité d'un oncle de Normandie.

— Est-ce que vous avez jamais cru à cet oncle-là, ma mère ?

M^{me} Morel baissa la tête sans répondre... Elle ne pouvait pas se dissimuler qu'elle n'avait

jamais osé approfondir la conduite singulière de son mari et l'origine un peu louche de sa fortune, et qu'elle se trouvait ainsi en quelque sorte la complice morale de ce crime qui venait d'être révélé d'une façon si inattendue et si miraculeuse.

Lucien, après cette conversation avec sa mère, s'approcha respectueusement de Mirette, qui se tenait debout, étonnée, effrayée de tout ce qu'elle venait d'entendre, et, fléchissant un genou devant elle, il lui dit :

— Mademoiselle de Rouville, mon père a été bien coupable envers votre famille; j'implore son pardon de votre générosité.

— Je lui pardonne de tout mon cœur, répondit la pauvre enfant, tout émue; mais, monsieur Lucien, relevez-vous, je vous en supplie, je souffre trop de vous voir dans cette posture humiliante.

— Mademoiselle, reprit Lucien en se relevant, aujourd'hui même nous irons ensemble chez le notaire, ma mère et moi, et nous vous ferons, par acte authentique, l'abandon de tous les biens que mon père a laissés à sa mort.

Cette déclaration tomba comme la foudre sur M^{me} Morel. Frappée dans ce qu'elle avait de plus sensible, ses instincts d'égoïste et de propriétaire, il lui échappa le même cri qu'à Mirette, quoique avec un sentiment bien différent :

— Mais, Lucien, que vais-je devenir ?

Mirette eût été en droit de lui répondre :

« Devenez ce que vous voudrez, ce n'est pas mon affaire. » Mais cette douce et charmante fille n'eut seulement pas l'ombre d'une pareille pensée : les grandes âmes se vengent plus noblement.

— Chère mère, dit Lucien avec un accent plein de tendresse, sois sans inquiétude, je travaillerai, et, Dieu aidant, j'espère que tu ne t'apercevras pas longtemps de notre changement de position...

— Oui, mais une place ne se trouve pas du jour au lendemain, et, en attendant, qu'allons-nous devenir, si nous abandonnons tout ce que nous possédons ?

On voit que la veuve Morel avait de la peine à s'habituer à l'idée de ce sacrifice.

— Monsieur Lucien, reprit Mirette à son tour, vous me voyez encore tout étourdie des choses étranges que je viens d'entendre, je doute si je dors ou si je veille... Tout ce que je puis vous dire c'est que vous êtes toujours à mes yeux les maîtres de cette maison.

— Nous y sommes des étrangers et notre devoir est d'en sortir... Non, je n'y demeurerai pas une heure de plus... La terre que je foule ici me brûle les pieds. Venez, ma mère...

Il fit quelques pas en chancelant vers la porte.

— Monsieur Lucien, s'écria Mirette, si vous quittez cette maison, je vous jure que je la quitte

aussi, et je m'en irai si loin, si loin, que vous ne me reverrez jamais...

Lucien s'arrêta, ses jambes tremblaient si fort qu'il fut forcé de s'appuyer contre une chaise pour ne pas tomber. Mirette et M^{me} Morel s'élançèrent vers lui pour le soutenir.

— Pauvre enfant! dit la veuve, tu veux t'en aller et tu ne te tiens pas sur les jambes. Accepte l'hospitalité généreuse que nous offre mademoiselle... Quand tu seras plus solide, eh bien, je te promets de faire tout ce que tu voudras...

— Monsieur Lucien, je vous en supplie! ajouta Mirette avec un regard aussi tendre que sa voix.

Lucien fit un signe de tête pour dire qu'il consentait: l'idée d'une séparation éternelle avait épuisé ses forces, déjà brisées par tant d'émotions diverses. M^{me} Morel lui prit les mains, qu'elle trouva brûlantes.

— Le pauvre enfant! il a encore la fièvre!

— Madame Morel, dit Mirette tout émue, conduisez M. Lucien dans la chambre du premier, pendant ce temps j'irai chercher M. Troussard.

Le docteur était sorti, et ne put venir que dans la soirée. Quand Lucien fut couché, il se sentit beaucoup mieux, grâce surtout à la présence de Mirette, qui s'installa à son chevet et lui faisait boire de temps en temps quelques cuillerées de tisane en attendant l'arrivée du médecin. M^{me} Morel était retournée à son comptoir, auquel elle se cramponnait avec toute l'énergie du désespoir. Lucien avait exigé qu'on gageât

immédiatement une domestique pour faire la grosse besogne de la maison. Cette volonté du jeune malade ne fut pas difficile à satisfaire, car M^{me} Morel était si bien décidée à renvoyer sa servante qu'elle avait arrêté d'avance une fille de Picardie, qui n'attendait qu'un signe pour entrer en fonctions. Quand elle eut mis la nouvelle arrivée au courant du service de la maison, la boulangère fit un peu de toilette et s'en alla chez son notaire afin de se renseigner sur la fortune que lui avait laissée son mari. Elle croyait à des cachotteries de Morel à ce sujet, et les terribles révélations de la journée n'avaient fait que confirmer ses soupçons. Comme la veuve ne savait ni lire ni écrire et manquait de confiance en son fils depuis l'entrée de Mirette dans la maison, il lui avait été impossible de faire un inventaire approximatif de la succession par l'examen des livres et des papiers qui se trouvaient dans le secrétaire de Morel au moment de son décès. M^{me} Morel ne put parler au notaire, qui était enfermé dans son cabinet ; le maître clerc prit note de sa demande et lui dit de repasser le lendemain.

— Garnier, quand vous aurez fini votre expédition, vous ferez le dépouillement du carton Morel.

L'individu auquel ces paroles s'adressaient leva sa tête chauve et chafouine et regarda le maître clerc.

— Vous m'avez entendu, Garnier? reprit celui-ci.

— Oui, mais je ne sais pas si je pourrai vous donner ce relevé aujourd'hui, car j'ai de la besogne par-dessus les oreilles...

— Oh! monsieur, vous seriez bien aimable, dit la veuve en lançant à Garnier une de ses plus séduisantes œillades.

— Pour vous, madame, on fera l'impossible, répondit le vieux clerc en prenant un air de galanterie qui jurait un peu avec ses habits noirs, graisseux et usés jusqu'à la corde.

— Oh! monsieur, je vous en serai bien reconnaissante.

Et M^{me} Morel sortit sur cette phrase, qu'elle accompagna d'une gracieuse révérence.

A peine la boulangère eut-elle fermé la porte de l'étude que tous les clercs accablèrent Garnier de leurs compliments ironiques.

— Est-il Régence!

— C'est le Lovelace du notariat.

— A quand la noce?

— La boulangère a des écus.

— C'est le moyen d'avoir du pain sur la planche.

— Garnier sait l'art de consoler les veuves.

— Et de s'en faire trois mille livres de rente.

— Silence, messieurs! s'écria le maître clerc, nous ne sommes pas ici pour nous amuser.

— Oh non! repartit le saute-ruisseau avec sa petite voix flûtée. Cette exclamation fut faite avec

un tel sentiment de vérité comique que toute l'étude partit d'un éclat de rire auquel le maître clerc lui-même fut contraint de se mêler.

— Silence encore une fois, messieurs ! j'entends la voix du patron.

Cette annonce arrêta tout à coup la gaieté anormale de messieurs les clercs, et bientôt l'on n'entendit plus dans l'étude que le bruit monotone des plumes grinçant sur le papier timbré.

X X I I I

Ce Garnier, l'auteur du petit incident que nous venons de raconter, était un homme d'une quarantaine d'années, mais qui semblait en avoir près de soixante, tant la misère et le vice avaient imprimé leurs griffes hideuses sur sa face vipérine. Autour de son crâne dénudé pendaient quelques mèches de ce blanc sale particulier aux chevelures qui ont été primitivement rouges. Son nez et son menton allongés rappelaient le museau du renard, ses yeux gris avaient la mobilité particulière aux individus que l'on voit souvent assis sur les bancs de la police correctionnelle. Huissier à Mortain avant 1830, il fut cassé

de sa charge par un arrêt du tribunal de cette ville pour quelques faits d'une délicatesse plus que douteuse. A la suite de ce petit malheur judiciaire, il se retira à Paris, ce grand refuge des pêcheurs, en emportant avec lui quelques billets de mille francs qu'il croqua en quelques mois, pour se consoler, disait-il, des disgrâces de la fortune. Sans ressource et sans crédit, il fut forcé, pour manger du pain et payer son taudis, d'accepter un modeste emploi dans une étude de notaire. Comme il avait une assez belle écriture et une grande agilité dans le poignet, il arriva bientôt à gagner de quatre à cinq francs par jour, somme plus que suffisante pour un vieux garçon un peu rangé ; mais mon gaillard aimait le vin, le jeu, les belles, et l'on comprend quelle nombreuse famille il avait sur les bras, si, comme dit le bonhomme Richard, un vice coûte plus à nourrir que quatre enfants. Rien ne rend un débauché mélancolique comme de sentir le vide dans son estomac et dans sa bourse. C'est alors que maître Garnier songeait sérieusement à une réforme radicale et cherchait les moyens de mettre à exécution un projet qu'il couvait depuis son arrivée à Paris. Créer un cabinet d'affaires, voilà le rêve de tous les notaires, avoués, huissiers de province qui ont perdu leur charge après quelques démêlés avec la justice locale. Pour tous ces pêcheurs en eau trouble, Paris est le lac de Thibériade, où se font les pêches miraculeuses. Mais pour fonder le plus petit établissement

possible, il faut de l'argent ou du crédit, et Garnier ne possédait ni l'un ni l'autre. Aussi, le sourire aimable de la veuve Morel avait entr'ouvert aux yeux de l'ancien huissier des horizons magiques. Il ressemblait à l'Arabe égaré au milieu du Sahara et qui salue avec des transports de joie le bouquet de palmiers qui lui apparaît tout à coup dans le lointain; car, au désert, un palmier annonce toujours un puits ou une source.

Après avoir broché avec une rapidité prodigieuse plusieurs feuilles de papier timbré, Garnier se hâta de mettre la main sur le carton de Jean-Pierre Morel, en dressa l'inventaire et en prit un double qu'il serra soigneusement dans sa poche. A six heures, il quitta l'étude, dîna dans son taudis avec un pain de deux sous, un morceau de fromage et un verre d'eau; mais ce repas d'Auvergnat ne lui inspira cette fois aucune pensée amère, tant son esprit était absorbé par les plans de campagne que lui suggérait le brillant héritage de la veuve Morel. Le présent n'existe pas pour l'homme. A moins qu'il ne soit descendu au niveau de la brute, il ne jouit que par le souvenir et par l'espérance. Son dîner terminé, Garnier songea à sa toilette. Il n'avait pas l'embarras du choix, car le malheureux ne possédait que ses habits de tous les jours. Il mit un devant de chemise à peu près blanc, brossa sa garde-robe de son mieux, circa ses souliers, et, après des ablutions indispensables à la suite d'une pareille besogne, il sortit, fier comme un

Argonaute qui marche à la conquête de la Toison d'or. Il trouva la boulangère assise à son comptoir et plongée dans des méditations qui n'étaient pas toutes couleur de rose.

— Madame, dit-il à la veuve d'un ton qu'il essaya de rendre le plus galant possible, vous avez paru si désireuse de posséder aujourd'hui même l'inventaire de la succession de feu votre mari, que j'ai interrompu tous mes travaux pour vous en transcrire cette copie.

— Oh ! monsieur, que de remerciements je vous dois pour votre obligeance ! répondit M^{me} Morel en prenant le papier que Garnier lui présenta ; mais quel ennui ! j'ai égaré mes lunettes, ajouta-t-elle avec un embarras qui fit sourire l'ex-huissier de Mortain, car, en parcourant les actes, il avait acquis la preuve authentique de l'ignorance radicale de la boulangère en matière d'écriture.

— Si vous le désirez, madame, dit Garnier, je vais vous donner lecture de cette petite note ?

— Je n'osais pas vous le demander.

Garnier prit le papier que lui tendit M^{me} Morel et lut ce qui suit à haute et intelligible voix :

« Relevé des actes de la succession Morel, passés en l'étude de M^e Grimaud, notaire à Paris.

« 1^o Achat du fonds de la boulangerie Lenoir ;

« 2^o Achat de la maison dudit sieur Lenoir ;

« 3^o Achat de la terre de la Coudraie et de toutes ses dépendances ;

« 4° Prêt sur première hypothèque d'une somme de 20,000 fr. à M. Thibault, négociant, rue Bertin-Poirée ;

« 5° Autre prêt sur première hypothèque d'une somme de 8,000 fr. à M. Périer, marchand de draps, rue des Deux-Écus. »

— C'est tout ? dit la veuve après avoir écouté cette lecture avec plus de recueillement qu'elle n'eût écouté la parole de Dieu.

— C'est la récapitulation exacte de tous les actes passés dans notre étude ; mais feu votre mari a pu laisser des valeurs en portefeuille, des titres de rentes, etc. ?

— Hélas ! j'ai été si déroutée par la mort subite de mon pauvre homme que je n'ai eu le courage de m'occuper de rien...

La visite chez le notaire démentait bien un peu les assertions de cette veuve inconsolable, mais Garnier n'eut pas l'air de s'apercevoir de cette petite contradiction.

— Madame, reprit Garnier, cette douleur fait votre éloge, mais elle ne doit pas porter préjudice à vos intérêts... Il peut se trouver chez vous des domestiques infidèles... Votre fils est majeur ?

— Oui, monsieur.

— Sous quel régime êtes-vous mariée ?

— Je n'en sais rien.

— Vous avez un contrat de mariage ?

— Non, monsieur.

— Alors vous êtes mariée sous le régime de

la communauté; dans ce cas, la moitié des biens, meubles et immeubles existants au décès vous appartient de droit.

— Et l'autre moitié?

— Revient naturellement à votre fils.

— Est-ce qu'il a le droit de l'exiger?

— Cela ne fait pas de doute.

— Ah! répondit la veuve.

— Craindriez-vous que votre fils n'usât immédiatement du droit que la loi lui accorde?

— Je ne sais...

— C'est là que le bât la blesse, se dit à part maître Garnier. — Ah! madame, ajouta-t-il tout haut, les pauvres veuves sont bien à plaindre!

— A qui le dites-vous, monsieur?

— Vous n'avez pas un parent, un ami sûr et dévoué qui puisse vous aider de ses conseils?

— Hélas! non, monsieur.

— Je n'ose pas vous proposer mes services... je suis encore si peu connu de vous... Voici en deux mots mon histoire : Je m'appelle Isidore Garnier; j'ai été pendant quatre ans huissier à Mortain; un malheureux procès... politique m'a fait perdre ma charge; je suis depuis cinq ans chez M^e Grimaud, votre notaire; c'est vous dire que je connais les lois et la jurisprudence autant que l'avoué le plus malin de la capitale. Eh bien, votre position m'inspire un intérêt si vif que je n'hésite pas à mettre à vos pieds tous mes talents et toute mon expérience...

— Eh bien, monsieur, j'accepte votre offre

généreuse, dit la veuve après un instant d'hésitation.

Garnier éprouva un mouvement de joie qu'il réprima aussitôt pour ne pas éveiller de soupçons.

— Ah! monsieur, reprit la boulangère en laissant déborder son cœur, vous voyez en moi la femme la plus malheureuse de la terre. Après vingt-cinq ans de travail et de probité, je me vois menacée d'être mise sur la paille.

— Est-il possible! s'écria Garnier, stupéfait de cette révélation inattendue. Est-ce que le passif dévorerait l'actif?

— Plaît-il? répondit M^{me} Morel, qui ne comprenait pas ces termes techniques.

— Autrement, pour le français, est-ce que votre mari aurait laissé des dettes?

— Lui! le pauvre cher homme! il avait bien trop d'ordre et de conduite pour cela!

— Alors, je ne comprends pas...

M^{me} Morel tira de sa poche le testament posthume oublié par Lucien et qu'elle avait serré précieusement.

— Lisez ceci, dit-elle à Garnier.

— C'est un testament olographe?

— Lisez.

Garnier ne savait s'il devait en croire ses yeux. A la seconde lecture, il remarqua la date du 2 juin.

— Votre mari n'est-il pas mort le 30 mai?

M^{me} Morel inclina la tête.

— Et ce testament porte la date du 2 juin.

— C'est vrai.

— Alors votre mari aurait donc écrit son testament trois jours après sa mort?

— Vous voyez, monsieur.

Garnier n'osa pas éclater de rire en face du sérieux de la veuve.

— Madame, reprit-il après quelques instants de silence, je vous avoue que ceci passe les bornes de mon intelligence, et si vous ne me donnez pas des explications plus catégoriques...

M^{me} Morel raconta alors à Garnier la scène qui s'était passée le matin, et ce qu'elle avait pu comprendre elle-même des faits étranges révélés par Lucien. Elle parla aussi avec force détails de la passion de son fils pour Mirette, etc., etc.

Garnier était un esprit sceptique et voltairien qui, comme saint Thomas, croyait seulement ce qu'il touchait du doigt et de l'œil; aussi accueillit-il cette histoire avec un sourire qu'il adoucit de son mieux pour ne pas trop choquer la crédulité de la veuve.

— Madame Morel, lui dit-il, vous avez trop de bon sens pour ajouter foi à de pareilles fables. De deux choses l'une : ou votre fils est fou, et alors il faut le faire interdire; ou c'est un mauvais sujet qui s'entend avec cette fille pour vous dépouiller, et alors vous devez vous mettre sous la sauvegarde des tribunaux.

Cette dernière hypothèse flattait trop les in-

stincts cupides et haineux de la veuve pour qu'elle ne l'acceptât pas avec enthousiasme.

— Ainsi, vous croyez, monsieur Garnier, que ce testament n'est pas valable en justice?

— Mais il ferait pouffer de rire la magistrature, le barreau et l'auditoire ! Où en serait-on, bon Dieu, si un tribunal allait reconnaître l'authenticité d'un testament écrit par un mort?... Aucun héritier ne pourrait plus dormir tranquille... la société entière serait ébranlée sur ses bases... Mais l'avocat que vous chargeriez de cette cause vous embrasserait sur les deux joues, ma chère madame Morel ; et quelle aubaine pour la *Gazette des tribunaux* !...

— Ah ! monsieur Garnier, vous me rendez la vie !...

— Trop heureux d'avoir pu vous être bon à quelque chose, ma chère dame... mais j'ai encore un conseil d'ami à vous donner. Dans la situation délicate où vous êtes placée à l'égard de votre fils, il est indispensable que vous mettiez de côté tous les papiers de votre défunt mari... il peut s'y trouver des titres au porteur, des billets de banque, toutes choses faciles à détourner... Si vous les apportiez ici, nous pourrions les examiner ensemble et trier ce qui est important que vous gardiez à part vous.

— Je crois que vous avez raison ; mais le bureau de mon pauvre mari est dans la chambre où mon fils est couché, — car il est malade, le cher enfant, — et la jeune fille en question est

assise au chevet de son lit. Je ne pourrais donc emporter les papiers sans éveiller les soupçons... mais cette nuit, quand Lucien sera endormi et sa belle rentrée dans sa chambre, il me sera plus facile de mettre votre conseil à exécution.

— C'est cela, et demain soir, après mon dîner, j'aurai l'honneur de revenir vous voir, et nous aviserons aux moyens de vous tirer du guépier où vous êtes tombée.

— Et où j'allais être mangée vivante, si la Providence ne vous avait pas envoyé sur mon chemin.

— Il est vrai de dire que sans moi, ma chère dame...

— Sans vous, je me serais laissé plumer comme une dinde... Au revoir, mon cher monsieur Garnier, et comptez sur ma reconnaissance éternelle.

— J'y compte bien, se dit à part maître Garnier, en sortant de la boutique, enchanté des résultats de cette première entrevue.

Peut-être trouvera-t-on que M^{me} Morel donnait bien facilement sa confiance à un inconnu ; mais un fait pareil n'est pas rare dans l'espèce. Il y a des esprits étroits, égoïstes et soupçonneux, qui se défient de leurs proches et de leurs amis les plus dévoués, pour aller se livrer corps et biens au premier intrigant qui les flatte. Les semblables s'attirent : c'est une loi qui régit aussi bien le monde physique que le monde moral. En outre, M^{me} Morel ne sachant ni lire

ni écrire, n'ayant pas même les notions les plus élémentaires du Code civil, se trouvait dans la situation critique d'un voyageur égaré, la nuit, au fond d'un bois, et qui demande son chemin à un voleur. D'ailleurs, la nécessité d'agir poussait la veuve par l'épaule ; il y avait, comme on dit, péril en la demeure.

X X I V

A quoi songeait la jeune orpheline au moment où M^m Morel et son honnête confident cherchaient les moyens de la dépouiller ? Assise au chevet de son cher malade, qui lui tenait une main dans la sienne tout en dormant d'un sommeil fiévreux, Mirette rêvait aux événements si extraordinaires de la matinée, à cette fortune qui semblait lui tomber du ciel. C'est dans ces circonstances solennelles que se trahissent les désirs les plus cachés du cœur humain. Eh bien, Mirette pensait surtout à deux choses : à partager cette fortune avec son bon ami Lucien, ensuite à venir en aide à la veuve Dubois, à cette pauvre mère si malheureuse et pourtant si résignée.

— Oh ! maintenant, disait-elle, cette bonne

mère ne tremblera plus de manquer de pain pour ses enfants, et j'achèterai une belle poupée pour ma chère petite Nini...

Bercée par ces rêves si doux à son cœur, Mirette laissa tomber sa jolie tête sur le lit et s'assoupit bientôt, la main dans la main de Lucien endormi. Le docteur Troussard, en entrant accompagné de M^{me} Morel, s'arrêta un instant pour contempler ce tableau. La jeunesse et l'innocence ont un charme qui séduit les natures les moins poétiques. C'est ce qui explique l'attrait irrésistible que les enfants nous inspirent. M^{me} Morel ne se trouvait pas dans la disposition d'esprit favorable à l'admiration de ce genre de spectacle. Elle ferma la porte avec un mouvement si brusque que les deux jeunes gens se réveillèrent en sursaut. Mirette rougit jusqu'au blanc des yeux en se voyant ainsi surprise.

— Qui est là ? s'écria Lucien en sortant comme d'un rêve.

— C'est moi, mon Lucien répondit M^{me} Morel d'une voix mielleuse.

— Eh bien, comment vas-tu, mon garçon ? dit le docteur Troussard en lui tâtant le pouls.

— Mieux, je crois cher docteur.

— En effet, il y a bien un peu d'agitation, mais je ne te trouve pas de fièvre. — Ce ne sont pas des remèdes qu'il te faut, mais du calme. — Je reviendrai te voir demain matin.

Le docteur Troussard ordonna quelques prescriptions insignifiantes et se retira.

— Je vais passer la nuit auprès de toi, mon Lucien.

— Non, ma mère, c'est inutile, je me sens tout à fait bien à présent. Si j'ai besoin de toi, je t'appellerai.

— Madame Morel, dit timidement Mirette, si vous me le permettez, je veillerai M. Lucien.

— Non, non, répondit-elle avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle, je ne le souffrirai pas. Mademoiselle a besoin de repos, ajouta-t-elle en s'adressant à Lucien, qui, avec cet égoïsme particulier aux malades et aux amoureux, acceptait sans objection la proposition de Mirette; mademoiselle est fatiguée, elle s'était assoupie quand je suis entrée; non, ce serait abuser de la complaisance de mademoiselle...

— Je ne sais vraiment pas à quoi je pensais. Merci, chère mère, de m'avoir rappelé à la raison. — Mais où M^{lle} Mirette va-t-elle coucher?

— J'avais pensé lui offrir ta chambre, dit M^{me} Morel, qui, pour être plus libre de fouiller pendant la nuit dans le secrétaire de son mari, tenait avant tout à éloigner Mirette.

Cette proposition fit tressaillir les deux jeunes gens.

— Si cela ne contrarie pas mademoiselle?

— Oh! non, madame, bien au contraire, répondit la pauvre enfant, dont le cœur battait à l'idée de passer la nuit dans la chambre de son ami.

— Eh bien, prenez ce flambeau et allez vous reposer, vous devez en avoir besoin.

— Adieu, monsieur Lucien, et bonne nuit.

— Bonne nuit, mademoiselle.

— Bonne nuit, madame.

— Bonne nuit, mademoiselle.

Ce mot *mademoiselle* que la veuve était forcée maintenant de prononcer semblait lui écorcher la bouche.

Mirette prit le flambeau et laissa Lucien seul avec sa mère.

Naturellement, ce ne fut pas sans éprouver une vive émotion que Mirette se trouva ainsi, seule, la nuit, dans la chambre de Lucien. A peine eut-elle fermé la porte et déposé son flambeau sur la table qu'elle s'assit dans un fauteuil, en mettant la main sur son cœur pour en arrêter les battements tumultueux. Mais on respirait dans cette chambre un air si tranquille et si pur, on y sentait si complètement la sérénité d'une vie chaste et studieuse, que l'émotion de Mirette se calma peu à peu et fit place à un bien-être ineffable. Elle jeta alors autour d'elle un regard curieux et naïf. L'ameublement de cette petite mansarde d'étudiant n'avait rien d'extraordinaire : un lit de pensionnaire avec une flèche dorée d'où tombaient des rideaux de calicot blanc bordés de bleu, quelques fauteuils Louis XVI couverts d'une vieille perse, une bibliothèque en bois d'acajou, une table en chêne sculpté, sur la cheminée une pendule en

albâtre avec des vases, contre le mur des cartes de géographie et quelques gravures ; tout cela était simple, mais arrangé avec un goût harmonieux qui charmait Mirette. Après avoir tout examiné en détail, elle fut s'asseoir devant la table chargée de papiers et de livres.

— C'est ici qu'il travaille, dit-elle... Il a une jolie écriture... Que vois-je ? Mon nom !... Oui, le voilà écrit partout... Mirette..., chère Mirette !... Lucien ! cher Lucien ! murmura-t-elle, comme si elle eût voulu répondre à l'aveu mystérieux de son ami.

Mirette appuya sa jolie tête dans sa main et se perdit bientôt dans ces mondes fantastiques et charmants créés par ce grand magicien qui s'appelle l'amour.

Depuis les révélations apportées par cette journée mémorable, une transformation complète s'était opérée chez la jeune orpheline. Comme dans les contes des fées, un coup de baguette avait suffi pour faire de la pauvre servante, de l'humble porteuse de pain, une riche et noble demoiselle. Son visage rayonnait d'une douce fierté, sa démarche, ses gestes avaient repris leur aisance et leur grâce originelles. Son amour pour Lucien, qui datait de leur première entrevue, amour qui s'était accru par le dévouement de ce brave jeune homme, mais qu'elle se cachait à elle-même sous le voile d'une tendre reconnaissance, cet amour faisait aujourd'hui sa joie et son orgueil. Quoiqu'elle se trou-

vât vis-à-vis de Lucien dans la situation de Chimène vis-à-vis du Cid, elle n'était pas torturée par les terribles luttes de l'héroïne espagnole. A ses yeux, les vertus du fils avaient effacé le crime du père. Elle se rappelait avec une joie mêlée de larmes, comme toutes les joies de la terre, que c'était à deux pas de cette chambre, dans une humble mansarde, près du lit de mort de son père adoptif, qu'elle avait vu Lucien pour la première fois, qu'il lui était apparu comme l'ange de la consolation et de l'espérance, que le vieillard mourant les avait bénis tous les deux et prophétisé leurs noces futures. Puis elle remontait le fleuve de ses souvenirs, elle entrevoyait dans un lointain vague la figure noble et charmante du comte de Rouville son père, son sourire si fin et si doux ; elle repassait dans son esprit ce que son père adoptif lui avait raconté de l'amour du comte pour sa chère Mirette, de sa fin si chrétienne où il avait pardonné à son spoliateur, etc.

Le bruit de la pendule qui sonnait minuit interrompit brusquement les rêveries mélancoliques de la jeune fille.

— Minuit déjà ! Comme le temps passe ! dit-elle en se levant de son fauteuil.

Elle s'agenouilla devant une belle madone de Raphaël qui semblait lui sourire, pria pour ses morts bien-aimés, pour son cher malade, pour le malheureux père de son ami, pour M^{me} Morel,

à laquelle elle pardonnait de grand cœur toutes ses duretés, toutes ses injustices.

Sa prière terminée, elle procéda à sa toilette de nuit. Dans sa chemise de toile grossière elle était plus charmante que bon nombre de nos coquettes à la mode dans leurs élégants peignoirs de batiste et de dentelles. La pauvre enfant n'avait rien à mettre sur sa tête; elle aperçut un foulard sur la commode. Après un instant d'hésitation :

— M. Lucien ne me grondera pas, dit-elle en souriant.

Elle prit le foulard et se coiffa devant la glace. Pour la première fois de sa vie elle fut heureuse de se trouver belle.

Pourquoi la fille la plus innocente met-elle de la coquetterie dans sa toilette de nuit, même quand elle est parfaitement convaincue que personne ne peut la voir? Est-ce pour elle-même qu'elle est coquette? ou bien plutôt est-ce parce qu'elle croit instinctivement à la présence d'êtres invisibles qui voltigent autour d'elle? Qui sait? il y a peut-être des Esprits indiscrets qui assistent au coucher des jolies femmes?

Mirette se glissa dans son lit, non sans que son petit cœur battît bien fort. Elle murmura tendrement : Lucien, mon cher Lucien... et ses doux rêves de la veille ne tardèrent pas à se continuer dans le sommeil.

XXV

Pendant que l'innocence et l'amour dormaient comme deux colombes dans leur nid, la cupidité et la haine veillaient auprès du lit de Lucien dans la personne de la veuve Morel. Après le départ de Mirette, Lucien avait fait approcher sa mère et lui avait dit :

— Demain, si je suis mieux, nous irons ensemble chez le notaire.

— C'est bien ! c'est bien ! occupe-toi d'abord de te guérir et puis nous causerons de tout cela.

— Cela te fait de la peine de penser à notre ruine et à notre déshonneur ; mais console-toi, chère mère, j'ai du courage, je travaillerai et tu ne manqueras jamais de rien.

— Oui, oui, je sais que je peux compter sur toi, mais tâche de te tenir tranquille ; M. Troussard t'a ordonné du calme si tu veux te guérir promptement... Tiens, ajouta-t-elle en prenant une fiole sur la cheminée, avale encore une cuillerée de ta potion, cela te fera dormir...

— Merci chère mère, va te reposer aussi.

— Oui, quand tu dormiras.

M^{me} Morel embrassa son fils et fut s'asseoir dans le fauteuil, qu'elle tourna de manière à pouvoir épier tous les mouvements de Lucien et profiter de son sommeil pour procéder à l'inventaire des papiers du défunt. Quoiqu'il fût déjà tard et que la boulangère tombât toujours de sommeil aussitôt qu'après son dîner elle s'asseyait sur sa chaise, - cette nuit-là ses yeux étaient aussi bien ouverts que s'il eût été huit heures du matin. Les passions sont des anti-soporifiques plus puissants encore que le café noir.

— Ah ! Marguerite avait bien raison, ruminait intérieurement M^{me} Morel en rappelant à son souvenir tous les événements passés depuis un mois. Oui, elle était aussi habile qu'une tireuse de cartes quand elle me prédisait que cette Mirette me porterait malheur et qu'elle finirait par me mettre à la porte de ma maison... Mais pour ce dernier article vous avez vu de travers, ma chère Marguerite. Je suis ici chez moi, et il faudra la force armée pour m'en arracher ! Lucien aura beau geindre et se trouver mal, je ne céderai pas... La loi est pour moi, M. Garnier me l'a dit. Plus souvent que j'abandonnerais à cette intrigante une fortune que j'ai gagnée honnêtement à la sueur de mon front ! Lucien m'en remerciera un jour, quand il sera guéri de toutes ses folies de jeune homme...

— Il a bien du mal à s'endormir, répétait-elle de temps à autre en voyant Lucien se tour-

neret se retourner dans son lit. Puis elle faisait le calcul de la fortune laissée par Morel.

— En vendant mon fonds, je pourrai me faire douze bonnes mille livres de rentes au plus bas, sans compter encore ce que je vais trouver dans le secrétaire. J'ai idée que Morel a dû acheter dans ces derniers temps des rentes sur l'Etat.

— Enfin, je crois qu'il dort pour de bon, dit-elle en s'approchant du lit sur la pointe du pied.

La respiration était douce et régulière, quoique interrompue par de petits mouvements nerveux. M^{me} Morel lui passa plusieurs fois la main devant les yeux, prononça son nom bien doucement, Lucien ne bougea pas.

— Il dort! ne perdons pas de temps.

Elle se dirigea à pas de loup vers le bureau à cylindre, qu'elle ouvrit en faisant le moins de bruit possible. Elle ne trouva d'abord que des registres et des papiers qui lui parurent sans importance.

— Il y a une caisse à double-fond, mais où a-t-il caché la clef?

Après avoir fouillé tous les tiroirs, tous les coins et recoins, elle finit par trouver cette bienheureuse clef dans une boîte remplie de pains à cacheter. Elle tira bientôt du double-fond de la caisse un long portefeuille dont la rotondité lui parut d'un bon augure. Elle l'ouvrit en tremblant d'émotion et ne put contenir sa joie en le voyant bourré de billets de banque et de

titres de rente, mais dont elle était incapable, ne sachant pas lire, de deviner la valeur.

— Était-il cachotier tout de même, ce pauvre Morel!... M. Garnier me dira demain si je suis bien riche... En attendant, que vais-je faire de ce portefeuille?... Pardine! c'est bien simple, je vais le fourrer dans la caisse de mon comptoir. — Maintenant, mettons tout en ordre dans le bureau pour que Lucien ne s'aperçoive de rien à son réveil.

Ces précautions prises, elle alluma une bougie et descendit dans la boutique, non sans jeter un regard sur Lucien, qui, heureusement pour sa mère, dormait d'un sommeil de plomb. Après avoir serré son trésor avec les précautions d'un avare et d'un voleur, — car il y avait de ces deux sentiments dans l'acte que M^{me} Morel venait d'accomplir, — elle remonta au premier étage et se coucha en parodiant, sans le savoir, le mot célèbre de l'empereur Titus : « Allons, je n'ai pas perdu ma journée!... »

XXVI

Quoiqu'elles eussent veillé assez tard toutes les deux, M^{me} Morel et Mirette se levèrent avant

six heures du matin, tant l'habitude est une seconde nature. Quand Mirette descendit dans la boutique, elle trouva la veuve très-agacée, car elle avait beaucoup de peine à faire entrer dans la tête de sa nouvelle servante les noms et les adresses des clients de la maison auxquels cette fille devait porter le pain. Mirette les tira d'embarras en proposant d'accompagner sa remplaçante. M^{me} Morel la remercia sèchement, mais Mirette était trop habituée aux rudesses de la veuve pour s'en étonner.

— Comment M. Lucien a-t-il passé la nuit?

— Très-bien.

— Ah! tant mieux! répondit-elle en sortant avec la Picarde, qui venait d'enlever comme une plume la hotte chargée de pain sous laquelle les épaules délicates de l'orpheline avaient fléchi plus d'une fois.

Jeanne était une brave campagnarde des environs de Beauvais, qui avait été attirée à Paris par l'appât des gages. Mais, quoiqu'elle aimât l'argent comme tous les paysans en général, elle était honnête et très-disposée à s'attacher. Le long de la route, elle causa beaucoup avec Mirette, qui mit une douceur et une complaisance infinies à répondre à toutes ses questions, à la renseigner sur les habitudes des clients de la maison, sur le caractère de M^{me} Morel et les moyens de toujours la contenter... chose peu facile! En passant devant un marchand de jouets, Mirette acheta une belle poupée qu'elle paya cent sous

au grand ébahissement de Jeanne qui n'en revenait pas que l'on pût mettre tant d'argent dans une poupée.

— Quand vous aurez vu l'enfant à qui ce joujou est destiné, vous trouverez que je ne l'ai pas payé trop cher.

L'entrée de Mirette accompagnée d'une nouvelle porteuse de pain causa une surprise mêlée d'inquiétude dans la mansarde de la veuve Dubois. La petite Nini sauta au cou de sa bonne amie tout en jetant sur Jeanne ce regard timide et observateur que provoque toujours chez les enfants la vue d'un visage inconnu.

— Vous n'êtes plus au service de M^{me} Morel ? Mon Dieu ! c'est peut-être moi qui en suis la cause, dit la pauvre veuve avec une expression profondément triste... Je porte malheur à tous ceux qui sont bons pour moi !

— Rassurez-vous, madame, répondit Mirette : si je ne suis plus porteuse de pain, c'est à la suite d'événements assez extraordinaires, mais qui ne peuvent qu'être heureux pour moi comme pour mes amis.

En disant ces derniers mots, elle glissa deux pièces de cinq francs dans la main de la veuve, en la suppliant du regard de les accepter. La veuve, émue jusqu'aux larmes, serra silencieusement la main de Mirette et leva les yeux au ciel, qui se charge toujours de payer les dettes du pauvre.

— Dis donc, Mirette, est-ce que c'est bien

vrai que tu ne nous porteras plus notre pain tous les matins ?

— Oui, ma petite chérie...

— Oh ! quel malheur !

— Nini, dit la mère, c'est mal de s'affliger du bonheur de ses amis.

— Oh ! maman, c'est que je pense, vois-tu, que quand tu n'auras pas d'argent, on ne nous laissera plus le pain, comme faisait ma bonne Mirette.

— Dieu, ma petite chérie, n'abandonne jamais ceux qui l'aiment et qui le prient avec persévérance.

— Pourtant, reprit Nini avec un petit air d'incrédulité, il y a une chose que je lui demande depuis longtemps et qu'il ne m'a pas encore donnée.

— Et quelle chose ?

— Tous les soirs, quand j'ai fini ma prière, je dis :

Alors elle joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— Cher Seigneur, fais que demain matin je trouve une belle poupée au pied de mon lit... et je t'aimerai bien !

Mirette donna à la grande sœur le paquet qu'elle tenait à la main, en lui faisant signe de le mettre sur le lit de la petite Nini.

— Eh bien, tous les matins, en m'éveillant, je regarde au pied de mon lit... et pas de poupée !...

— Je suis sûre que si tu cherchais bien, dit Mirette, tu finirais par trouver ce que tu désires.

— J'ai bien cherché.

— Cherche encore.

Mirette avait un air si convaincu que Nini se décida à suivre son conseil.

— Tiens ! s'écria-t-elle, tout étonnée en saisissant sur son lit le paquet que la grande sœur venait d'y déposer, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Regarde.

Nini, dont les petites mains tremblaient d'émotion et d'impatience, déchira la grossière enveloppe de papier gris et resta muette d'étonnement et d'admiration en présence de l'objet de ses rêves... Enfin, sa langue se délia.

— Oh ! la belle poupée ! oh ! maman ! oh ! Lollotte ! oh ! Mirette ! regardez !... Elle a une robe de soie, un chapeau comme une dame, des souliers et des gants... Elle a dû coûter bien cher ! mais le bon Dieu est si riche !... Oh ! merci, cher Seigneur, pour la belle poupée que tu m'as donnée !

Nini aperçut le sourire qui avait accueilli son exclamation naïve. Quoiqu'elle crût au merveilleux, comme tous les enfants, sa raison précoce et sa curiosité étaient toujours éveillées. Ce sourire la rendit songeuse ; elle regarda longtemps Mirette, et, mettant son petit doigt sur son nez avec un geste charmant :

— Ah ! Mirette, dit-elle enfin, tu es une pe-



tite malicieuse ! C'est toi qui m'as apporté la poupée !

Mirette, qui ne mentait jamais, même en plaisantant, garda le silence et se contenta de sourire.

— Allons, Nini, remercie mademoiselle pour son beau cadeau !

Nini sauta au cou de Mirette et la tint longtemps serrée dans ses petits bras.

— Tiens, vois-tu, Mirette, lui disait-elle avec une expression passionnée, après maman, ma sœur Lolotte et mon frère Jules, c'est toi que j'aime le plus au monde !...

Jeanne, appuyée sur le dos de sa hotte, qu'elle avait déposée à terre en arrivant, restait là, bouche béante, oreilles tendues : elle n'avait jamais assisté à pareil spectacle.

— Comme elle est mignonne, cette petiotte ! et comme elle dégoise ! Ah ! les filles de Paris ont tout de même ben plus d'esprit que les filles de cheux nous !

— Jeanne, dit Mirette en se levant, nous nous oublions, ma fille ; partons vite, nous serons grondées. — Adieu, mes bonnes amies ; je reviendrai vous voir souvent...

— Oh ! oui, venez souvent ! vous apportez toujours le bonheur avec vous !

Mirette embrassa avec effusion toute la petite famille et sortit, les yeux mouillés de douces larmes et le cœur rempli d'une joie céleste.

— Oh ! que les riches seraient heureux s'ils

le voulaient ! disait-elle à Jeanne en descendant l'escalier.

Cette scène de la mansarde et les regrets sincères manifestés par tous les clients de la maison Morel en apprenant le remplacement de la porteuse de pain avaient grandi prodigieusement notre héroïne aux yeux de la jeune Picarde.

— Comme tout le monde vous aime ! disait-elle en revenant à la maison ; et ça n'a rien d'étonnant, car vous êtes une brave et bonne demoiselle, et, pour ma part, je me sens bien de l'amitié pour vous. Tenez, quand vous serez à votre ménage, vous n'avez qu'à me faire un signe, et je serais chez la reine de France, que je la planterais là pour vous servir, foi de Picarde !

— Merci, ma bonne Jeanne, je me souviendrai de ce que vous me dites là.

XXVII

Lucien, en se réveillant, éprouva ce sentiment de bien-être qui suit toujours un sommeil normal et sans rêves. La fièvre l'avait quitté, en ne lui laissant qu'un peu de faiblesse. Il resta

quelque temps dans cet état de vague rêverie où l'âme semble avoir perdu la tradition de l'antérieur et flotte au milieu d'une sorte de crépuscule intellectuel qui n'est pas sans charme. Mais peu à peu la lumière, en grandissant, rendit les objets plus distincts ; le passé se renoua au présent et la terrible vérité apparut à ses yeux dans toute son horreur. Ce n'était pas la perte de sa fortune qui lui déchirait le cœur, mais l'anéantissement de toutes ses espérances.

— Hélas ! s'écria-t-il avec désespoir, l'antique anathème n'a pas été effacé ! Le crime du père retombe encore sur la tête des enfants !... O mon Dieu ! donnez-moi la force d'accomplir ce cruel sacrifice !

Lucien se leva, bien résolu à exécuter dans la journée même les dernières volontés de l'Esprit malheureux qui avait été son père.

— Puisse cette restitution tardive satisfaire la justice divine et donner le repos à ton ombre, ô mon père !

Il trouva M^{me} Morel et Mirette occupées à servir les nombreux clients qui encombraient la boutique. Quand la jeune orpheline aperçut Lucien, elle s'avança vers lui, en lui demandant avec un empressement affectueux des nouvelles de sa santé.

— Vous êtes bien bonne, mademoiselle, répondit-il d'un ton respectueux et profondément triste.

La pauvre Mirette sentit son cœur se serrer ;

elle eût préféré plus de tendresse et moins de respect. Pour M^{me} Morel, elle avait un ton d'autorité et de commandement qu'elle semblait encore exagérer à dessein. Un des mitrons étant venu lui apprendre que la farine allait manquer :

— Allez dire chez Gros-Jean qu'on m'en apporte cinquante sacs, en attendant que je renouvelle ma provision.

— Mais, ma mère, tu n'y penses pas, lui dit Lucien étonné d'un pareil ordre.

— Laisse-moi tranquille, je sais ce que j'ai à faire, lui répliqua M^{me} Morel d'un ton brusque et décidé.

Lucien tressaillit, il sentait qu'une lutte terrible allait bientôt s'engager entre lui et sa mère. Au moment où il s'apprêtait à répondre, Jeanne vint annoncer que le déjeuner était servi.

— Allons, à table ! dit vivement la boulangère pour couper court à toutes les observations.

C'était la première fois, depuis la mort de Morel, que ces trois personnes se trouvaient réunies à la même table. Chacun se rappelait cette soirée qui avait débuté d'une façon si charmanie pour se terminer par un dénouement si brusque et si funèbre. Et que d'événements avaient suivi et devaient suivre encore cette catastrophe ! Aussi le déjeuner fut-il glacial. Lucien se tenait immobile sur sa chaise, avec cet œil fixe qui regarde sans voir. Mirette aussi ne mangeait pas, tant elle était inquiète de la tristesse de son ami. Quant à M^{me} Morel, ses préoccupations ne l'em-

péchaient pas de songer au solide et le bruit de sa fourchette et de ses mâchoires troublait seul le silence de la salle à manger.

— Allons, Lucien, dit-elle après s'être aperçue que son fils n'avait encore touché à rien, il ne faut pas t'endormir sur le rôti, tu as besoin de prendre des forces.

— Vous avez raison, ma mère, répondit-il avec un sourire plein d'amertume qui ne fut compris que par M^{me} Morel.

Le déjeuner de la veuve fut interrompu par la sonnette de la boutique qui avertissait de l'arrivée des clients. Mirette voulut se lever, mais M^{me} Morel l'en empêcha avec un geste et un ton qui n'admettaient pas de réplique.

— Tu voudrais déjà faire la maîtresse, mais tu ne l'es pas encore, ma belle, grommela entre ses dents la boulangère en quittant la salle à manger.

Quand Mirette la vit éloignée, elle se pencha vers Lucien et lui dit d'une voix caressante :

— Monsieur Lucien, pourquoi êtes-vous si triste ?

Il y avait une si tendre sympathie dans l'accent de cette voix aimée que le pauvre jeune homme en fut ému jusqu'au fond des entrailles.

— O Mirette ! s'écria-t-il avec une expression passionnée ; puis il s'arrêta subitement et reprit en baissant tristement la tête : Pardonnez-moi, mademoiselle de Rouville...

— Quoi qu'il arrive, monsieur Lucien, je serai toujours Mirette pour vous.

— Et moi, mademoiselle, je n'oublierai jamais que mon malheureux père...

— Taisez-vous, monsieur Lucien...

— Mais je réparerai son... crime, il faut bien l'appeler par son nom, ajouta-t-il en se cachant la tête dans les mains.

La rentrée de M^{me} Morel mit fin à cette conversation pénible. Après un instant de silence, Lucien fit un violent effort sur lui-même.

— Ma mère, dit-il, quand tu auras déjeuné, nous irons tous les trois ensemble chez le notaire.

— Chez le notaire! pourquoi faire? répondit M^{me} Morel en feignant l'étonnement.

— Vous l'avez déjà oublié? Eh bien, je vais vous rafraîchir la mémoire : nous irons chez le notaire pour restituer à mademoiselle de Rouville le bien que nous lui avons volé!

— Ton père était un honnête homme, tu insultes sa mémoire.

— Je suis l'exécuteur de ses volontés suprêmes: faut-il donc que je vous relise encore son testament?

— Un testament écrit par un mort! Quelle bonne plaisanterie!

— Une plaisanterie! s'écria Lucien avec indignation.

— Oui, je le répète, une plaisanterie! Va pré-

senter une pareille pièce à des juges, ils te riront au nez.

— Mais vous, ma mère, vous ne pouvez pas en rire; vous savez bien que moi qui vous parle, j'ai vu mon père l'écrire lui-même devant mes yeux.

— Oui, tu l'as vu en rêve!

— Mais le testament n'est pas un rêve, vous l'avez tenu entre vos mains et vous avez déclaré reconnaître l'écriture de mon père.

— On a pu l'imiter.

— Qui?

— Ceux qui ont intérêt à le faire.

— Moi peut-être! dit Mirette?

— Vous le savez mieux que personne.

— Oh madame!...

— Mademoiselle ne faites pas attention aux paroles de ma mère.

— Oui, ta mère est une vieille radoteuse, n'est-ce pas? Eh bien, je vous prouverai que je ne suis pas encore assez bête pour me laisser duper par une intrigante et par un ingrat.

— Ainsi, ma mère, vous refusez de m'accompagner chez le notaire avec mademoiselle?

— Oui.

— C'est votre dernier mot?

— C'est mon dernier mot.

— Votre conscience ne vous reproche pas ce que vous faites?

— Ma conscience ne peut pas me reprocher de garder un bien que j'ai gagné par mon travail.

— Eh bien, moi, ma mère, je ne veux pas

d'une fortune dont la source est empoisonnée.. Je vous déclare donc que je suis décidé à user du bénéfice que la loi m'accorde. Je suis fils unique, je suis majeur, vous êtes mariée sous le régime de la communauté, la moitié des biens laissés par mon père me revient de droit, et je vais aujourd'hui même m'adresser aux tribunaux pour réclamer l'inventaire de la succession. Mademoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers Mirette, désolée d'être la cause innocente d'une scène aussi cruelle, je vous remettrai bientôt la moitié de la fortune qui vous appartient. Quant au reste, vous serez assez bonne pour m'accorder quelques délais; j'espère, Dieu aidant, ne pas vous faire attendre trop longtemps l'autre moitié.

— Comment, Lucien, dit M^{me} Morel un peu étourdie par la solennité de cette déclaration, tu aurais le cœur de traîner ta mère devant les tribunaux ?

— Oui, ma mère, si vous refusez un partage amiable.

— Tu ne l'oseras pas ?

— Mon cœur saignera, mais je ferai mon devoir.

— Si tu exécutes ta menace, je jure que tu ne resteras pas un jour de plus dans ma maison.

— Votre maison, ma mère ? oh oui, je la quitterai, car elle me brûle les pieds. Le pain que vous me donnez, je ne veux plus en manger, car c'est du pain volé !

— Misérable ! tu insultes ta mère. Je te chasse, je te...

— Arrêtez, madame, au nom du ciel! c'est moi qui sortirai. J'ai déjà été ici la cause de trop de malheurs... je ne veux pas séparer le fils de la mère... Monsieur Lucien, je refuse la fortune que vous m'offrez. Si elle m'appartient, comme vous le dites, eh bien, je vous la donne, je renonce à tous mes droits. Si vous avez un peu d'amitié pour moi, monsieur Lucien, obéissez à votre mère. Adieu! adieu pour toujours!...

Et, folle de douleur, elle s'élança précipitamment dans la rue...

— Mirette! Mirette, s'écria Lucien en voulant courir à sa poursuite... Mais ses jambes le trahirent: il fit quelques pas en chancelant et tomba évanoui dans les bras de sa mère... Le docteur Troussard arriva en ce moment.

— Ah! docteur, Lucien vient encore de se trouver mal!..,

— Pourquoi l'avez-vous laissé se lever?

— Il se sentait mieux ce matin.

Troussard fit respirer des sels à Lucien, qui bientôt rouvrit les yeux.

— Allons, ce ne sera rien, j'espère... Madame Morel, aidez-moi à le porter dans son lit.

Quand Lucien fut couché, une fièvre violente se déclara, ses dents claquaient, des frissons parcouraient tout son corps, des rougeurs lui montaient au visage et ses yeux jetaient un éclat extraordinaire.

— Il a une fièvre de cheval, ce pauvre enfant, dit le docteur après l'avoir examiné quelque

temps en silence ; tout le système nerveux est ébranlé. Hier, rien ne faisait prévoir l'état où il se trouve aujourd'hui... Madame Morel, Lucien a éprouvé tout à l'heure une forte contrariété ?...

— Oui, c'est vrai, répondit la veuve avec embarras, nous avons eu une petite discussion... Vous le trouvez donc bien mal, docteur ?

— Je ne vous le cache pas, je crains une congestion cérébrale... Vous lui appliquerez quinze sangsues au cou et sous les oreilles, des sinapismes aux pieds.

Il se mit à écrire une ordonnance.

— Faites monter Mirette, que je lui donne mes instructions... C'est une fille intelligente et dévouée, une vraie sœur de charité...

— C'est que Mirette n'est plus avec nous...

— Vous l'avez renvoyée ?

— Non, c'est elle qui a voulu partir.

— Je comprends tout, maintenant !

En entendant prononcer le nom de Mirette, Lucien se leva sur son séant.

— Mirette?... elle est partie ! dit-il d'un air égaré. Je ne la verrai plus !... Où est-elle ? sans asile, sans argent, sans amis, tandis que ceux qui l'ont dépouillée vivent dans le bien-être et l'abondance.

— Que dit-il ?

— Ne l'écoutez pas, docteur, il a la fièvre.

— Je veux courir après elle !... je ne m'arrêterai pas que je ne l'aie retrouvée !...

Il jeta sa couverture et voulut sauter à terre,

mais M^{me} Morel et le docteur Troussard le forcèrent à se remettre au lit.

— Non ! laissez-moi, criait-il en essayant de se dégager, ne me retenez pas... Vous serez peut-être la cause d'un grand malheur !... Vous ne savez pas à quelles extrémités poussent la misère et l'abandon !...

— Rassure-toi, mon cher Lucien, lui répliqua le docteur en jetant à M^{me} Morel un regard d'intelligence, Mirette est en lieu de sûreté.

— Vous savez où elle est ?

— Oui.

— Vous me le direz ?

— Oui.

— Vous ne voudriez pas me tromper, vous, docteur ; vous êtes un honnête homme, un homme de cœur, et je sais que vous avez de l'amitié pour moi !...

— Tu as raison de croire à mon amitié, mon cher Lucien.

— Merci, docteur, cela fait du bien de croire qu'on est aimé, par ce temps de cupidité et d'égoïsme...

— Mais ta mère t'aime aussi et l'amour d'une mère est encore ce qu'il y a de meilleur au monde.

— Non, docteur, ma mère ne m'aime pas ; ma mère n'aime qu'une chose... l'argent !

— Lucien, tu es injuste.

— Malheureux enfant ! Mais si j'aime l'argent, c'est pour toi, c'est pour te le laisser un jour.

— Je n'en veux pas de votre argent... Vous savez bien pourquoi... Oh ! si vous aviez vu ce que j'ai vu, moi !... Quelle horrible punition est réservée, là-bas, après la mort, aux avares, aux égoïstes, aux dépositaires infidèles !... O mon père ! mon père ! que Dieu ait pitié de vous !

Il joignit les mains, ferma les yeux et sembla absorbé dans la prière.

— Tout cela est bien étrange, murmura le docteur en cherchant à lire dans la pensée de la boulangère. Celle-ci ne put soutenir le regard scrutateur du médecin et baissa la tête en répétant :

— C'est la fièvre, docteur, c'est la fièvre !

— Il faut la couper bien vite, cette vilaine fièvre. Envoyez mon ordonnance chez le pharmacien et exécutez fidèlement tout ce que j'ai prescrit... Je reviendrai ce soir.

Jeanne, chargée d'aller chez le pharmacien et chez l'herboriste, rentra bientôt les mains pleines de fioles, de paquets et de sangsues. Comme la servante était encore plus ignorante que la maîtresse, les prescriptions du docteur furent exécutées un peu à la grâce de Dieu. Les sinapismes destinés à envelopper les pieds furent appliqués sur le ventre ; on fit avaler au patient les lotions externes et on lui frota les pieds avec la potion calmante ; on laissa les sangsues saigner trop longtemps, ce qui provoqua une syncope ; mais, le soir, Lucien ne s'en trouva pas plus mal, peut-être un peu mieux, au contraire.

S'il y a un Dieu pour les ivrognes, il est probable qu'il en existe un aussi pour les malades, sans cela les médecins auraient trop beau jeu contre nous. Enfin, sur les huit heures du soir, Lucien était assez calme pour que M^{me} Morel pût sans inconvénient le laisser à la garde de Jeanne, et descendre à son comptoir, afin d'attendre la visite si intéressante de l'honnête Garnier, son confident et son homme d'affaires.

XXVIII

Depuis sa dernière entrevue avec la veuve Morel, Garnier n'avait pas perdu son temps. Il s'était d'abord occupé de renouveler une garde-robe par trop compromettante pour le succès de ses projets ambitieux. La misère, en général, inspire plutôt la défiance que la pitié. Le chien de garde qui aboie après le mendiant lèche la main de l'homme bien mis qui se présente. Garnier avait reçu trop d'avaries à cause de ses habits huileux et râpés pour ne pas comprendre l'influence du costume, surtout auprès des femmes. Aussi, en sortant de chez la veuve, se dirigea-t-il vers le marché de la Tour-Saint-Jac-

ques, ignoble succursale du marché du Temple qui, à cette époque, déshonorait un des plus magnifiques débris de l'art gothique. Qu'on se figure un troupeau de porcs immondes ayant établi leur domicile au pied d'un beau chêne séculaire? Il sera beaucoup pardonné au baron Haussmann pour avoir tiré cette perle de sa grossière écaille et fait de ce cloaque une riante oasis.

Dans une des plus sales échoppes de ce marché de la Tour-Saint-Jacques vivait ou plutôt grouillait un des compatriotes et amis de Garnier; car on sait que la grande majorité des marchands d'habits de la capitale viennent des environs de Vire et de Mortain. Ce bas Normand en eût remoutré même à un juif. Aussi commença-t-il par faire la sourde oreille quand l'ancien huissier lui eut expliqué en quelques mots le but de sa visite. Mais comme, après tout, maître Garnier lui avait souvent donné d'excellents conseils, qu'il s'était plusieurs fois, grâce à lui, tiré des griffes de la police correctionnelle, et qu'en outre il promettait de lui payer ses habits le double de leur valeur, dans le cas où son affaire réussirait, l'honnête industriel avait fini par s'attendrir. Car ce marchand d'habits était doublé d'un usurier, profession lucrative, mais dangereuse pour quelqu'un qui ne sait pas mener sa barque au milieu des articles du Code pénal, et Garnier était un pilote qui avait acquis l'expérience à ses dépens. Aussi avait-il raison

de dire à son compatriote qui le regardait d'un air piteux mettre en paquets ses nouvelles nippes :

— Allons, vieux renard, ne soupirez donc pas comme ça... J'ai bien payé les habits que vous me donnez.

— Je ne te les donne pas, Garnier, je te les vends à crédit, entendons-nous bien!

— C'est bon, c'est bon, vous avez ma parole, lui répondit Garnier en s'en allant gravement, son paquet sous le bras.

— Sa parole! sa parole! c'est probablement tout ce que j'en retirerai de plus clair, grommela l'usurier en rentrant pensif dans le fond de sa boutique.

Le lendemain soir, lorsque Garnier, après un repas plus que modeste, eut endossé ses nouveaux habits, il se regarda dans le morceau de miroir accroché au mur de sa mansarde.

— J'ai presque l'air d'un honnête homme! se dit-il avec satisfaction. Si M^{me} Morel me résiste à présent...

J'ai longtemps parcouru le monde, etc.

Je me sens un aplomb, une verve!... O puissance du costume!

O mon habit, que je te remercie!

Ne le remercie pas encore, ajouta-t-il en devenant plus sérieux... Attendons-le à l'œuvre.

Il mit la dernière main à sa toilette et descendit ses six étages, comme un homme bien décidé à ne plus les remonter. Il ressemblait à s'y méprendre à un honnête bourgeois du Marais qui, après avoir dîné, va faire sa promenade de digestion sur le boulevard du Temple.

Il était si changé de costume et d'allures que lorsqu'il entra dans la boutique, M^{me} Morel ne le reconnut pas tout d'abord.

— C'est vous, monsieur Garnier ? je vous demande pardon, je ne vous remettais pas.

— Je comprends votre méprise, madame. Hier j'avais tellement hâte de vous apporter la petite note en question, que je n'ai pas pris le temps de faire un bout de toilette ; c'est ma seule excuse, car je connais trop les égards que l'on doit aux dames en général et à vous en particulier, madame Morel.

— Oh ! vous êtes tout excusé, monsieur Garnier ; avec moi il ne faut pas tant de cérémonie.

— Eh bien, s'est-il passé quelque chose de nouveau depuis hier ?

— Oh ! oui, monsieur Garnier, et j'ai bien besoin de vos bons conseils.

— Tout à votre service, chère dame.

Alors la veuve se mit à raconter à sa manière et avec un flux de paroles inutiles les scènes de la matinée. Garnier écouta cette longue histoire avec une patience et des marques d'intérêt qui ne se démentirent pas un instant. Savoir écouter est presque aussi difficile que de savoir bien

parler. La vanité humaine est très-sensible à ce genre de flatterie qui n'est pratiqué avec succès que par les ambitieux ou par les êtres doués d'une grande bienveillance. Quand la veuve eut terminé son récit, Garnier prit son menton dans sa main, comme un homme qui réfléchit profondément.

— Vous êtes bien convaincue, dit-il après un moment de silence, que votre fils exécutera la menace qu'il a faite?

— Cela n'est pas douteux pour moi. Mon fils est un garçon très-doux, mais quand il a une idée dans la tête...

— Il est dans son droit. La loi lui accorde la moitié des biens meubles et immeubles inventoriés au moment du décès. — A propos, ajouta-t-il d'un air indifférent, avez-vous, comme nous en étions convenus, visité avec soin le secrétaire de votre mari?

— Oui, répondit la veuve, voici un portefeuille qui, je crois, contient les papiers les plus importants.

— Ah! nous allons en faire le dépouillement, si vous le voulez bien.

— Passons dans le petit salon, nous serons mieux pour causer, dit M^{me} Morel en prenant le portefeuille d'une main et la lampe de l'autre.

— La veuve est prudente, pensa Garnier en suivant la boulangère, qui, après avoir mis le verrou à la porte de la rue, entra dans la petite salle à manger.

Le couple s'assit devant la table et Garnier procéda à l'autopsie du portefeuille. Le compte fait, il trouva, tant en billets de banque qu'en billets à ordre et en rente sur l'Etat, un total de vingt et quelques mille francs. Leurs mains tremblaient à tous les deux en palpant ce trésor.

— Ceci, dit Garnier en jetant un regard profond sur M^{me} Morel, ceci rentre dans l'actif de la succession : M. votre fils doit en avoir la moitié.

— Ah ! mon fils doit en avoir la moitié ! repartit la veuve d'un ton qui pouvait se traduire ainsi, en bon français : Je préférerais garder tout pour moi.

Les yeux des deux interlocuteurs se rencontrèrent et se comprirent.

— J'en suis fâché pour vous, ma chère dame, mais la loi est formelle à cet égard, et si l'on prouvait devant le tribunal que vous avez détourné un seul de ces billets, vous tomberiez sous le coup de l'article 1477 du Code civil : « Celui des deux époux qui aurait diverti ou recélé quelques effets de la communauté, est privé de sa portion dans lesdits effets. »

— La loi est injuste, monsieur Garnier, car enfin cet argent, c'est moi qui l'ai gagné, et non pas mon fils.

— Vous avez parfaitement raison, mais la loi est la loi, et je ne puis pas la changer, malgré tout mon désir de vous être agréable.

— Comment, vous, monsieur Garnier, qui êtes

si savant, vous ne pouvez pas trouver un moyen? Si je consultais un de nos fameux avocats de Paris?...

— Ils n'en savent pas plus long que les autres; ils sont plus chers, voilà tout, répliqua vivement l'ex-huissier. Écoutez, madame Morel, il y a peut-être un moyen de tout arranger...

— Oh! parlez, mon bon monsieur Garnier, et ma reconnaissance vous est acquise à tout jamais, s'écria la boulangère avec un élan qui prouvait tout l'intérêt qu'elle portait à la question.

— Eh bien, il faut trouver une personne sûre, un second vous-même, auquel vous confierez ces valeurs de la main à la main et qui vous les restituera quand la succession sera liquidée. Je ne vous dissimule pas qu'un pareil dépositaire est assez difficile à rencontrer. Je ne parle pas au point de vue de la fidélité: il y a encore des gens honnêtes, Dieu merci! mais je veux dire qu'un ami entièrement dévoué peut seul accepter un semblable dépôt, car il court de grands dangers. S'il est découvert, il peut être poursuivi par la justice comme un recéleur...

— Est-il possible?

— C'est l'exacte vérité.

— Mais personne ne voudra s'exposer à de pareils risques par amitié pour moi!

— Je le comprends, et moi-même, ma chère dame, malgré le vif intérêt que votre situation m'inspire, j'hésiterais, je l'avoue, à vous rendre

un service aussi dangereux. D'ailleurs, je n'ai pas l'honneur d'être assez connu de vous...

— Oh ! monsieur Garnier, j'ai en vous la plus grande confiance.

— Je crois en être digne, madame, mais ceci est une chose trop délicate, n'en parlons plus.

Il remit tous les papiers dans le portefeuille et le rendit à M^{me} Morel en lui disant :

— Reportez ce portefeuille où vous l'avez pris et faites-le figurer dans l'inventaire, c'est plus prudent...

— Vous croyez, monsieur Garnier ?

— Après tout, vous êtes toujours assurée d'en avoir la moitié...

— Oui, mais c'est l'autre moitié que je regrette ! répondit la veuve en poussant un profond soupir.

— De grâce, madame Morel, cachez ce portefeuille, car, malgré mes répugnances, je craindrais de succomber à la tentation de vous être agréable. D'ailleurs, votre fils ne peut que faire un bon usage de cet argent, ajouta-t-il avec intention en voyant que M^{me} Morel prenait son invitation trop au pied de la lettre.

— Lucien en faire un bon usage ! Pardine, il donnera tout à cette fille.

Garnier avait touché la corde sensible.

— J'aimerais mieux jeter ce portefeuille dans la Seine que de le voir passer aux mains de cette péronnelle. Monsieur Garnier, rendez-moi un grand, un immense service, gardez-moi ces valeurs.

— Votre confiance m'honore, madame Morel, et je crois la justifier en vous refusant.

— Monsieur Garnier!...

— Non, madame Morel, ce que vous me demandez est impossible.

— Voyons, faut-il me mettre à vos genoux?...

— Oh! madame, ce serait plutôt à moi de tomber aux vôtres... Allons, j'accepte, quoi qu'il m'en coûte, mais je n'ai jamais pu résister aux prières d'une femme...

— Vous êtes un homme charmant!

— On me l'a dit quelquefois... Maintenant votre trésor est confié à ma garde et j'en aurai soin comme s'il était à moi.

— Votre maison est sûre?

— Elle n'est habitée que par des rentiers et des propriétaires.

Au point où il en était avec la veuve, il crut pouvoir aborder un sujet délicat qui lui tenait au cœur.

— Vous ne songez pas à vous remarier, madame Morel?

— Me remarier? vous plaisantez, monsieur Garnier. Qui voudrait, je vous le demande, d'une pauvre vieille femme comme moi?

— Hé, hé, il y a des veuves moins jeunes que vous qui convolent à de secondes noces.

— Quel âge me croyez-vous?

— Trente-six à trente-huit ans.

— Oui, à peu près, répondit la veuve en souriant.

— Dans votre position, un homme actif, intelligent, connaissant les affaires, vous est tout à fait indispensable.

— Oh oui, je le sais bien, répondit la boulangère en poussant un gros soupir. Je n'ai jamais senti comme aujourd'hui la perte que j'ai faite en perdant mon pauvre Morel.

— C'était un homme bien entendu.

— A qui le dites-vous, monsieur Garnier!

— Mais tous les braves gens ne sont pas morts avec lui, et quelque jour je pourrai vous parler d'un de mes amis ;... mais c'est encore trop tôt... Je vous quitte, ma chère madame Morel, je ne voudrais pas m'attarder trop dans ce quartier avec un paquet de ce genre-là, dit-il en cachant dans la poche de côté de sa redingote le précieux portefeuille.

— Oui, partez, monsieur Garnier, et prenez bien soin de mon trésor... Je vous reverrai bientôt, n'est-ce pas, monsieur Garnier?

— Demain soir, j'aurai l'honneur de vous faire une petite visite.

Au moment où Garnier franchissait le seuil de la boutique, il heurta le docteur Troussard qui venait visiter son jeune malade. Les deux hommes se regardèrent et firent un mouvement de surprise.

— Mauvaise rencontre ! murmura Garnier dont la première idée avait été de prendre ses jambes à son cou, mais qui se retint pour ne pas confirmer les soupçons du docteur. Celui-ci, arrêté

devant la porte, le suivait des yeux en observant sa démarche.

— Il n'y a plus de doute, c'est ce fripon de Garnier!

— Garnier un fripon!... Vous le connaissez, docteur?

— Si je le connais!... Il y a au bain de pauvres diables qui n'en ont pas fait autant que lui!

— Ah! mon Dieu! s'écria M^{me} Morel en déposant sa lampe sur le comptoir et en s'élançant dans la rue, à la grande stupéfaction du docteur. D'abord, la veuve, tout en courant, appela d'une voix déchirante: « Monsieur Garnier! monsieur Garnier! » Mais l'ancien huissier de Mortain, à l'imitation du célèbre chien de Jean de Nivelles, allongeait d'autant plus les jambes que la voix semblait s'approcher de lui. M^{me} Morel s'aperçut bientôt qu'un hippopotame ne doit pas avoir la prétention de lutter à la course avec un chat maigre, aussi changea-t-elle subitement de batteries et se mit-elle à crier de toute la force de ses poumons: « Au voleur! au voleur! » Cette machine de guerre produisit un effet magique. Garnier s'arrêta brusquement; il avait compris, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le danger de la résistance, la scène ayant eu pour témoin le docteur Troussard, son compatriote et son ennemi. Il attendit que la veuve Morel fût à quelques pas de lui, et alors il lui jeta le portefeuille dans les jambes avec un geste de rage.

— Tiens, vieille coquine, je suis encore moins voleur que toi !

Ce fut le cri désespéré d'un naufragé qui croit toucher le rivage et qu'une vague furieuse rejette au milieu de la tempête.

M^{me} Morel, arrêtée dans sa course folle par le choc du portefeuille, s'étala tout de son long et resta quelque temps sans pouvoir se relever ; mais en tombant elle avait saisi son trésor, et la joie de le retrouver l'empêcha de s'évanouir tout à fait. Après quelques efforts, elle se remit sur ses jambes et regagna sa maison clopin-clopant.

Le docteur était resté sur le seuil de la porte, curieux d'obtenir l'explication d'une scène qu'un mot de lui avait provoquée. M^{me} Morel, soufflant comme un phoque, tomba sur une chaise en entrant dans la boutique.

— Eh bien ? lui dit le docteur.

Pour toute réponse, la veuve lui montra le portefeuille qu'elle serrait dans sa main comme si elle eût craint encore qu'on ne le lui arrachât.

— Il a eu bien du mal à le lâcher ! Il contient donc des valeurs ?

— Plus de vingt mille francs !

— Quelle diable d'idée avez-vous eue là, madame Morel, de confier une pareille somme à ce drôle ?

— Je ne puis pas vous le dire.

— Après tout, ce ne sont pas mes affaires.

— Comment va notre malade ? reprit-il après un moment de silence.

— Quand je l'ai quitté, il était mieux.

— Menez-moi auprès de lui.

M^{me} Morel se leva avec un peu de peine, enferma le portefeuille dans la caisse de son comptoir, mit le verrou à la porte de la rue et monta avec le docteur dans la chambre de Lucien. Jeanne fit signe qu'il reposait.

— Il n'a plus de fièvre, dit Troussard après lui avoir tâté le pouls, mais une grande faiblesse. Quand il se réveillera, vous lui ferez prendre un bouillon un peu léger... A-t-il parlé, ajouta-t-il en s'adressant à Jeanne ?

— Oui, monsieur, il était inquiet de mam'zelle Mirette ; je lui ai promis de chercher à la retrouver demain matin, ça l'a calmé... Il paraît avoir une grande amitié pour elle... Du reste, ça n'a rien d'étonnant, car c'est une bien belle et bien bonne demoiselle !...

— Jeanne, vous parlez trop, vous allez réveiller M. Lucien, dit M^{me} Morel d'un ton sec. Il était facile de voir que ces éloges lui donnaient sur les nerfs.

— Je reviendrai demain matin. Si pendant la nuit Lucien demandait à boire, vous lui donnerez un peu de limonade.

— Il se passe des choses étranges dans cette maison ! répéta plusieurs fois le docteur Troussard en rentrant chez lui tout pensif.

XXIX

Sur les dix heures du matin, le docteur Troussard, en sortant de chez lui, rencontra son jeune ami Maurice Bernard qui l'aborda ainsi sans autre préambule :

— Vous allez voir Lucien Morel ?

— Comment le savez-vous ? répondit Troussard bien étonné...

— Je le sais.

— C'est votre sorcière qui vous l'a dit ?

— Peut-être.

— Vous êtes donc toujours toqué ?

— J'ai la manie de la foi, et vous la manie du doute...

— Quel est le plus fou de nous deux ?

— Je vous l'ai déjà dit, cher docteur, qui mourra verra.

— Selon vous, pour voir, il faut fermer les yeux !

— Pour voir les choses de l'Esprit, il faut fermer les yeux du corps. C'est ce que vous faites tous les jours, sans vous en douter, quand vous voulez réfléchir profondément.

Ils étaient arrivés, tout en causant, devant la boulangerie Morel.

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner, docteur? dit alors Maurice. Je serais curieux de faire une expérience qui intéresse au plus haut point la science magnétique. — Hier soir, quand vous avez quitté votre malade, il dormait?

— C'est vrai.

— Eh bien, il dort encore, mais d'un sommeil qui n'est pas normal; il dort d'un sommeil extatique.

— Ah! par exemple, je serais curieux de constater le fait. Si vous dites la vérité, je vous délivre un brevet de sorcier. Venez.

Ils trouvèrent M^{me} Morel occupée à répondre à ses nombreuses pratiques.

— Comment va Lucien? lui demanda le docteur Troussard.

— Il dort toujours, ça commence à m'inquiéter.

Maurice jeta sur son vieux confrère un regard significatif

— Jeanne, reprit la veuve, conduisez ces messieurs dans la chambre de Lucien. — Messieurs, excusez-moi, je vous rejoins tout à l'heure.

— Faites vos affaires, madame Morel.

Les deux médecins trouvèrent le jeune malade étendu dans son lit, sans mouvement: la peau était froide, la respiration nulle; on eût dit un cadavre.

— Hélas ! notre pauvre jeune monsieur est mort ! s'écria la servante avec un accent de profonde pitié.

— Cette enfant pourrait bien avoir raison, murmura tristement le docteur Troussard après avoir tenté inutilement toutes les épreuves usées en pareille circonstance.

— L'extase au dernier degré présente tous les symptômes de la mort.

— Si ce n'est pas la mort, c'est alors une belle et bonne catalepsie.

— Je voudrais essayer du magnétisme ; vous n'y voyez pas d'inconvénient, docteur ?

— A votre aise, mon jeune ami ; je n'y vois pas plus d'inconvénients que si vous me demandiez de poser un emplâtre sur la jambe de bois d'un invalide... J'ai bien peur que ce pauvre Lucien n'ait plus besoin de notre ministère.

Il poussa un profond soupir et s'assit dans le fauteuil à quelques pas du lit. Lucien n'était pas pour le docteur Troussard un client ordinaire. Il avait suivi avec un intérêt tout paternel le développement de cet esprit si distingué, de ce cœur tendre et plein de délicatesse ; aussi faisait-il, presque à son insu, des vœux pour que Maurice eût raison contre lui. L'homme valait mieux que le savant.

Maurice se recueillit un instant, leva les yeux au ciel comme pour invoquer la puissance divine et prit les mains glacées de Lucien, qu'il tint quelque temps dans les siennes ; ensuite il lui

posa la main gauche sur l'épigastre et fit avec la droite les passes magnétiques habituelles. Son front, contracté par l'énergie de la volonté, semblait concentrer tout son fluide, qu'il projetait ensuite sur ce corps inanimé.

Jeanne regardait Maurice avec une curiosité naïve et un peu effarouchée.

— C'est un sorcier, dit-elle enfin à voix basse au docteur Troussard, qui ne put réprimer un sourire malgré la gravité de la circonstance. Mais tout à coup notre esprit fort devint sérieux quand il vit Lucien éprouver dans ses membres de légères secousses, comme s'il eût été soumis à l'action éloignée d'une machine électrique. Il se leva brusquement et s'approcha du lit pour bien se convaincre qu'il n'était pas le jouet d'une illusion. Dans ce moment Lucien poussa un profond soupir et murmura doucement :

— Mirette ! chère Mirette !

— Il dort maintenant du sommeil magnétique, dit Maurice en s'adressant à son vieux confrère ; puis il se retourna vers le malade :

— Comment vous trouvez-vous ?

— Bien... quoique mes idées soient un peu confuses.

— Où étiez-vous tout à l'heure ?

— Je touchais au seuil du monde invisible quand votre voix m'a rappelé sur la terre... Mon heure n'est pas encore venue...

— Est-ce que cet état vous plaisait ?

— Oh oui ! Sans cette halte providentielle

j'aurais succombé dans la lutte terrible que je soutiens depuis quinze jours.

— Vous avez prononcé le nom de Mirette ?

— Mirette ! c'est la couronne qui sera le prix de ma victoire. .

— Vous espérez triompher ?

— Oui, avec l'aide de Dieu.

— Oh ! monsieur le sorcier ! s'écria Jeanne, tâchez donc d'apprendre où est mam'zelle Mirette : depuis hier nous ne savons pas ce qu'elle est devenue.

Maurice posa à Lucien la question de la jeune Picarde.

— Mirette?... Je l'ai vue tout à l'heure... Oui, son cher Esprit est venu me visiter pendant son sommeil... C'est le son d'une cloche qui nous a séparés... Je l'ai accompagnée dans sa demeure terrestre... Attendez... C'est tout près d'ici..., chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul...

— Eh bien, docteur, dit Maurice à son vieux confrère, que pensez-vous de tout cela ?

— Imagination !

— Célestes vérités ! ajouta Maurice, qui, comme on voit, savait par cœur son vieux Corneille.

— Ce pauvre enfant est sur la limite de la folie : il a des hallucinations.

— Ou des visions, docteur.

— C'est plus facile à dire qu'à prouver.

— L'un n'est pas plus difficile que l'autre. — Mon enfant, reprit Maurice en s'adressant à Jeanne, vous connaissez la maison des sœurs

qui est près d'ici, rue des Prouvaires, je crois?

— Oui.

— Eh bien, allez-y de suite, demandez à voir M^{lle} Mirette et revenez ici le plus vite que vous pourrez.

— Oui, monsieur le sorcier, dit Jeanne descendant l'escalier quatre à quatre.

— Maintenant, mon cher confrère, je vais faire suivre cette jeune fille par le somnambule. Nous verrons si les deux récits concorderont ensemble. De cette façon, vous ne pourrez pas nous accuser de connivence.

Troussard ne répondit pas; ses convictions matérialistes commençaient à s'ébranler.

Maurice prit la main de Lucien.

— Voulez-vous, lui dit-il, accompagner votre jeune servante?

— Avec plaisir. — Elle passe en courant dans la boutique, ma mère veut l'arrêter: — Je vais faire une course pressée pour ces messieurs... Elle marche à grands pas, traverse la halle... La voilà devant la maison des sœurs... Elle entre dans le préau... C'est l'heure de la récréation... Des petites filles sautent à la corde, d'autres jouent au ballon... Mirette se promène avec une sœur de charité..., elle tient par la main une charmante petite fille en bonnet noir d'où s'échappe une forêt de cheveux blonds. — Enfin! je vous retrouve, mam'zelle Mirette! Nous étions bien en peine de vous! — Ma chère Jeanne, comme je suis contente de vous voir! Comment

va M. Lucien? — Ah! le pauvre monsieur est bien malade depuis que vous nous avez quittés! Mirette essuie une larme. — Mais je vous ai revue, je sais où vous êtes maintenant, je reviendrai vous voir. Adieu, mam'zelle Mirette!... Elle reprend sa course... Elle repasse par la halle... Une petite fille court après elle en criant: Prenez mon bouquet de violettes pour un sou! c'est pour acheter du pain!... Jeanne s'arrête, tire de sa poche un sou qu'elle donne à la petite fille, en échange de son bouquet... Elle traverse la boutique, monte l'escalier... La voilà!...

Au même moment, Jeanne entrait dans la chambre tenant un bouquet de violettes à la main.

Le docteur Troussard se leva brusquement de son fauteuil en poussant un cri de surprise.

— Qui vous a donné ce bouquet de violettes? dit-il à Jeanne.

— C'est une petite fille qui ne m'a pas lâchée que je ne le lui aie acheté... C'était pour avoir du pain.

Le docteur retomba dans son fauteuil et se mit la tête dans ses mains: il ne pouvait lutter contre l'évidence.

— Eh bien, mon enfant, racontez-nous ce que vous avez fait.

M^{me} Morel entra au moment où Jeanne commençait son récit, qui fut la reproduction exacte de celui de Lucien.

Le docteur Troussard semblait foudroyé. Mau-

rice eut la délicatesse de ne pas abuser de ses avantages ; il reprit la main de Lucien et lui demanda s'il était fatigué.

— Oui, murmura-t-il faiblement.

— Avant de vous réveiller, je voudrais vous adresser une dernière question. — Pouvez-vous indiquer vous-même s'il est un moyen de hâter votre guérison ?

— Après Dieu, Mirette seule peut me sauver.

— Vous l'entendez, madame, dit Maurice en se tournant vers la boulangère.

— Est-il donc si malade, ce pauvre Lucien ?

— Dans ces sortes d'affections, la science humaine est impuissante, reprit le jeune docteur.

Lucien ne sortit de son sommeil magnétique que pour retomber dans le sommeil extatique dont Maurice l'avait tiré. Ses yeux se refermèrent, son corps devint froid et insensible, son pouls cessa de battre. Maurice suivait ces phénomènes étranges avec la curiosité passionnée d'un savant, mais sans oublier, comme beaucoup de ses confrères, en pareilles circonstances, que le *sujet* était un homme et un ami.

— Madame, reprit-il avec une gravité solennelle qui impressionna vivement la veuve, mon devoir est de vous déclarer que si l'état de votre fils se prolonge encore quelque temps, il peut se produire des désordres graves, très-graves ; car c'est la mort, ou quelque chose de plus triste, la folie ! Je vous regarde comme responsable de ce qui arrivera ; on ne joue pas impunément avec

des natures nerveuses et impressionnables comme celle de votre fils. Sa vie ou sa mort sont entre vos mains, choisissez.

— Mais que puis-je faire ? répondit M^{me} Morel en pleurnichant.

— Parbleu ! c'est bien simple, dit le docteur Troussard en intervenant brusquement dans la conversation : allez trouver Mirette, dites-lui que vous consentez à son mariage avec Lucien, amenez-la auprès de votre fils, et elle le ressuscitera... Ce ne sera pas la première fois que l'amour aura fait un miracle !

— Consentir à leur mariage, jamais !...

— Lucien avait bien raison quand il me disait avant hier : « Ma mère ne m'aime pas, ma mère n'aime que l'argent ! » Eh bien ! qu'est-ce que vous en ferez de votre argent, quand votre fils sera mort ? Est-ce que vous avez envie de vous remarier à mon compatriote Garnier ou à quelque drôle de la même farine ? Je dois vous prévenir d'une chose, madame Morel, c'est que vous ne survivrez pas longtemps à votre fils : vous avez un tempérament apoplectique qui vous jouera un mauvais tour. Le fantôme de votre fils troublera vos nuits, madame Morel, et vous mourrez seule, abandonnée, méprisée, comme meurent les avarés et les égoïstes !...

Cette éloquence brutale était la seule qui pût pénétrer la grossière enveloppe de cette femme.

— Monsieur Troussard, dit-elle en jetant un châle sur ses épaules, je vous prouverai que je

suis meilleure mère que vous ne pensez ! Attendez-moi : avant une heure je serai de retour ici avec Mirette.

X X X

Pour ne pas interrompre notre récit, nous n'avons pas voulu suivre Mirette dans sa fuite précipitée. Le lecteur sait maintenant qu'elle avait trouvé un refuge chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul. Par un hasard providentiel, sœur Saint-Joseph venait d'être nommée supérieure de la maison de la rue des Prouvaires. Mirette lui raconta tous les événements romanesques et dramatiques qui s'étaient passés depuis son entrée chez le boulanger Morel, ainsi que la scène cruelle qui avait motivé sa sortie. Elle termina en disant :

— Le monde me fait horreur, et mon seul désir aujourd'hui est de me consacrer tout entière au service de Dieu.

Ce récit, fait avec une simplicité presque enfantine, émut profondément sœur Saint-Joseph.

Le côté surnaturel ne la choqua pas. Dans sa carrière de sœur de charité, son long commerce avec les mourants et les morts l'avait initiée depuis longtemps à tous les mystères du monde invisible. Elle prit les mains de Mirette et lui dit avec un accent de tendresse toute maternelle :

— Pauvre enfant ! Dieu t'envoie de bien rudes épreuves, mais c'est un bon père qui ne frappe que ceux qu'il aime. Je ne désapprouve pas ton projet d'entrer en religion, mais il demande à être mûri. Toutes les créatures ne sont pas destinées à la vie religieuse, qui demande un renoncement complet, une charité sans bornes. Je suis heureuse que ma position nouvelle me permette de t'offrir un asile dans notre maison. Tu aideras nos sœurs à faire l'éducation des pauvres enfants qui nous sont confiés ; ce sera ton apprentissage, ton noviciat. Si ta vocation est sérieuse, je t'enverrai dans quelque temps à notre maison mère ; sinon, je trouverai quelque bonne dame qui te recevra chez elle.

La bonté angélique de la sœur Saint-Joseph répandit un baume salulaire sur le cœur endolori de la pauvre Mirette. La paix de cette maison, le travail, la prière, les conversations avec ses pieuses compagnes, ramenèrent insensiblement le calme dans son esprit, agité si violemment depuis la mort de son père adoptif. Mais ses nuits étaient moins paisibles ; sa pensée, captivée pendant le jour par des occupations inces-

santes, glissait alors par les barreaux de sa cage et retournait à son nid comme la colombe. Cette maison où elle avait tant souffert lui paraissait un paradis. Si elle était la demeure d'un démon, n'était-elle pas aussi la demeure d'un ange? « Mon cher Lucien, pensait-elle dans ses longues insomnies, que fait-il maintenant? Quelque chose me dit qu'il est malade... Tout est fini, mon Dieu, je ne le reverrai plus jamais! » Et des larmes silencieuses coulaient de ses yeux dans le mystère de la nuit.

La courte apparition de Jeanne vint réveiller les inquiétudes de Mirette sur le compte de son ami. Sœur Saint-Joseph remarqua la pâleur subite qui se répandit sur le visage de la jeune orpheline à la nouvelle de la maladie de Lucien.

— Plus de doute, pensa-t-elle, Mirette aime ce jeune homme.

La cloche annonça que la récréation était finie; les jeux et les cris cessèrent tout à coup et les enfants se rangèrent deux par deux pour rentrer dans la salle d'étude. Sœur Saint-Joseph, après avoir regardé défiler son petit bataillon, quitta le préau vivement préoccupée. Elle était à peine installée devant son bureau, chargé de papiers qu'elle mettait en ordre, lorsqu'une sœur converse vint l'avertir qu'une dame du quartier demandait instamment à voir M^{lle} Mirette.

— Priez cette dame de venir me parler.

— Permettez-moi de m'asseoir, dit la boulan-

gère en entrant tout essoufflée, je suis venue si vite que je ne puis parler.

— Reposez-vous, madame.

— Il me semble que je vous ai déjà vue quelque part, ma sœur, reprit M^{me} Morel après un moment de silence... Oui, je me souviens, c'était au lit de mort du père Dubuisson, et quelques jours plus tard auprès du lit de mon pauvre homme.... Hélas! ma sœur, je crains bien que vous ne soyez appelée à rendre le même service à mon fils. Depuis hier il est quasiment comme s'il était mort, et les médecins m'ont déclaré qu'il n'y avait que Mirette qui pût le rendre à la vie...

— Comment cela? reprit sœur Saint-Joseph en feignant de ne pas comprendre.

— La chose est bien simple. C'est depuis le départ de Mirette que Lucien est tombé malade : en revoyant la jeune fille près de lui, en entendant de sa bouche l'assurance qu'elle ne le quittera plus, les médecins espèrent amener, comme ils disent, une crise qui sauvera mon enfant.

— Et quand votre fils sera tout à fait rétabli, répondit sœur Saint-Joseph en jetant un regard profond sur M^{me} Morel, vous trouverez un nouveau prétexte pour chasser de chez vous la pauvre abandonnée?...

— Oh! ma sœur, vous me jugez bien mal! s'écria la veuve en voyant ainsi deviner sa pensée secrète. Oui, c'est vrai, j'ai été un peu

sévère avec cette jeune fille, j'en fais devant vous mon *mea culpa*. Quand j'ai vu Lucien s'en amouracher, je l'ai prise en grippe.. Dame! vous comprenez, dans ma position, consentir au mariage de mon fils avec une servante, c'est dur... Mais du moment où la vie de mon Lucien est en jeu, je saute par-dessus tout.

— Mais qui peut me garantir que vous ne changerez pas d'avis ?

— Vous êtes bien incrédule..., pour une sœur de charité... Que puis-je vous dire ? Tenez, accompagnez Mirette auprès de notre cher malade, et, en présence des deux médecins qui nous attendent, je donnerai mon consentement au mariage.

— Mais encore faudrait-il connaître les véritables intentions de Mirette.

— Oh! elle ne refusera pas mon fils, j'en réponds.

Sœur Saint-Joseph agita une sonnette, la sœur converse entra aussitôt et reçut l'ordre de faire venir Mirette à l'instant même. L'orpheline arriva bientôt et tressaillit involontairement en apercevant M^{me} Morel.

— Pour qu'elle vienne elle-même me chercher, il faut que M. Lucien soit bien malade!

Cette pensée lui serra le cœur.

M^{me} Morel se leva de sa chaise en voyant entrer Mirette, et lui dit en faisant un violent effort sur elle-même :

— Mademoiselle, j'ai eu bien des torts envers vous, je vous en demande pardon.

— Vous êtes toute pardonnée, madame, répondit Mirette touchée de cet aveu qui devait coûter à la fierté de la boulangère.

— Mademoiselle, mon pauvre Lucien est mourant, vous seule pouvez le sauver en consentant à devenir sa femme.

— A cette demande inattendue, la pauvre Mirette se sentit rougir et pâlir presque en même temps; elle tomba sur une chaise en mettant la main sur son cœur.

— Est-ce là de l'amour, ma sœur? dit à voix basse M^{me} Morel:

Sœur Saint-Joseph prit la main de Mirette :

— Eh bien, mon enfant, que réponds-tu à la demande de M^{me} Morel?

— Ma mère, je ne sais... Cette demande est si imprévue!... Que me conseillez-vous?

— Mais, mon enfant, c'est toi que cela regarde...

— Ma mère!...

— C'est bien, ma fille, ajouta sœur Saint-Joseph en faisant un signe d'intelligence à M^{me} Morel, allons auprès du malade et prions Dieu de lui rendre la santé.

XXXI

Après le départ de M^{me} Morel, le docteur Troussard était retombé dans une profonde rêverie. Il voyait avec une sorte d'épouvante s'écrouler pièce par pièce tout l'échafaudage de sa fausse science et se sentait comme enterré sous des ruines. La lumière luttait encore avec les ténèbres. Maurice respectait ce silence éloquent ; il suivait avec une joie secrète le travail souterrain de l'esprit qui se débarrassait peu à peu des langes grossiers de la matière, et eût craint par des paroles maladroitement d'en retarder l'accomplissement. Les deux médecins furent tirés de leurs méditations par l'arrivée de M^{me} Morel et de Mirette accompagnées de la sœur Saint-Joseph. Ils se levèrent en apercevant la sœur, qu'ils saluèrent avec un profond respect. Les médecins plus que personne savent apprécier le dévouement sublime de ces saintes femmes qu'ils rencontrent partout où il y a des misères et des souffrances. Sœur Saint-Joseph alla droit au

malade, qu'elle contempla quelque temps en silence, puis elle fit signe à Mirette d'approcher et s'agenouilla au pied du lit, les mains jointes, les regards tournés vers le ciel. Mirette, qui se tenait debout à quelques pas, comme si elle eût été clouée à sa place, s'avança pour obéir à sœur Saint-Joseph ; elle leva en tremblant les yeux sur son cher malade et sentit un coup violent au cœur à la vue de ce visage pâle et immobile dont la vie semblait s'être retirée. Elle crut que son ami était mort ; sa tête s'égara, les personnes qui l'entouraient, les convenances sociales, sa pudeur de jeune fille, le monde entier disparut à ses yeux, elle ne vit plus que son malheur. Un cri déchirant sortit de sa poitrine : « Lucien ! Mon cher Lucien ! » Et elle se précipita sur le corps de son ami, qu'elle serra dans des étreintes convulsives. Les spectateurs, le cou tendu, la respiration suspendue, attendaient dans une anxiété extrême le dénouement de cette scène émouvante. Tout à coup Mirette se redressa ; ses yeux hagards fixés sur Lucien semblaient lutter entre la joie et l'épouvante : elle avait cru sentir un mouvement dans ce corps inanimé. Mirette ne se trompait pas. En effet, une voix qui semblait sortir des profondeurs d'un abîme murmura faiblement : Où suis-je ? Qui m'appelle ?

— C'est moi ! moi, Mirette, mon cher Lucien ! s'écria la pauvre fille en inondant de larmes le visage de son ami, douce rosée qui donna une

seconde vie à cette fleur déjà courbée par le vent de la mort. Lucien passa la main sur son front, comme pour en chasser les derniers nuages qui lui obscurcissaient la vue ; son regard, encore vague et indécis, s'arrêta quelque temps sur Mirette, puis tout à coup la lumière se fit dans son intelligence, il ouvrit les bras en s'écriant : Mirette ! ma chère Mirette !

— Lucien ! mon cher Lucien !

Et leurs âmes se confondirent et goûtèrent une de ces joies célestes qu'on goûte à peine une fois dans sa vie, car il faut qu'elles soient épurées au feu des plus terribles épreuves.

— Eh bien, docteur, que pensez-vous de tout cela ? dit M^{me} Morel à son vieux médecin, qui était en train d'essuyer une larme à la dérobée.

— Je pense que notre cher Lucien est sauvé.

— Que Dieu soit béni, ajouta Maurice.

— Ainsi soit-il, répondit sœur Saint-Joseph.

— Nous ne nous quitterons plus jamais maintenant, n'est-il pas vrai, chère Mirette ?

Celle-ci, déjà revenue au sentiment de la vie réelle, rougit sans oser répondre.

Pendant ce temps, sœur Saint-Joseph confessait dans un coin M^{me} Morel et la sommait de remplir sa promesse.

— Je le vois bien, soupira la boulangère, je n'aurai la paix qu'à ce prix. — Après tout, c'est le seul moyen de l'empêcher de se ruiner... Allons, mes enfants, soyez heureux, je consens à votre mariage.

— Messieurs, vous êtes témoins, dit sœur Saint-Joseph en s'adressant aux deux médecins qui s'inclinèrent.

— Oh ! ma mère, que tu es bonne ! s'écria Lucien ; embrasse-moi pour cela.

Mais un nuage passa subitement sur son front, il se pencha à l'oreille de Mirette :

— Est-ce que vous pourrez jamais consentir à devenir la femme d'un...

— Taisez-vous, murmura tout bas la jeune fille en posant sa jolie main sur la bouche de son ami.

Tout à coup les yeux de Lucien prirent une expression étrange. Il semblait voir devant lui des êtres invisibles pour les autres spectateurs, entendre des paroles mystérieuses dont il répétait quelques mots sans suite : Oubli... pardon... Oui, chers Esprits, je vous obéirai... Oubli... pardon...

Les médecins craignirent un instant que le malade ne fût retombé dans ses crises extatiques, mais ils furent rassurés bientôt par cette question qu'il adressa à sa mère :

— As-tu quelque chose à me donner à manger ? j'ai bien faim !

— Bravo ! s'écria le docteur Troussard, je vois que tu es décidé à nous donner congé...

— Aux médecins, oui, mais non pas aux amis.

— Avant que ces messieurs se retirent, dit sœur Saint-Joseph, je désirerais soumettre devant eux quelques observations. Je me considère,

dans cette circonstance, comme la mère, comme la tutrice de Mirette. A ce titre, mon devoir est de veiller sur elle. Le mariage convenu entre ces deux jeunes gens ne peut se célébrer avant plusieurs mois. La maladie de M. Lucien, son deuil récent, sont des obstacles assez sérieux pour ajourner cette cérémonie. Mais, d'un autre côté, les convenances ne permettent pas à Mirette d'habiter sous le même toit que son fiancé. Voici donc ce que je crois devoir vous proposer : c'est de faire entrer Mirette comme pensionnaire au couvent du Sacré-Cœur, où elle pourra travailler à se mettre à la hauteur de la position nouvelle qui l'attend.

— Être sitôt séparé de Mirette ? s'écria Lucien, d'un ton triste et un peu boudeur.

— Monsieur Lucien, répondit sœur Saint-Joseph, ne soyez pas ingrat envers la Providence.

— La proposition de M^{me} la supérieure me paraît la seule raisonnable, ajouta Maurice.

— Au moins, on me permettra de voir Mirette de temps en temps ?

— Oui, si vous êtes raisonnable, répondit en souriant sœur Saint-Joseph ; puis, prenant à part M^{me} Morel :

— Il y a dans cette affaire des détails d'argent qui pourraient blesser la délicatesse de Mirette ; venez me voir demain matin, je vous donnerai des renseignements sur le prix de la pension et le trousseau qu'on doit apporter.

M^{me} Morel inclina tristement la tête, comme une victime résignée à son sort.

— Mirette, reprit la sœur Saint-Joseph, dites adieu à M. Lucien; il se fait tard et l'on pourrait être inquiet de notre longue absence.

— Vous me quittez déjà? murmura Lucien en tenant les mains de Mirette tendrement pressées dans les siennes.

— Il le faut! répondit la jeune fille d'un ton qui pouvait se traduire par ces mots: Si je n'écoutais que mon cœur, je resterais auprès de vous.

— Monsieur Lucien, rendez grâces à Dieu, dit sœur Saint-Joseph en prenant Mirette par la main, rendez grâces à Dieu, car il a fait pour vous de grandes choses!

— Oh! ma sœur, comment ne le bénirais-je pas? Il m'a rendu ma mère, il m'a donné Mirette, il m'a envoyé de bons et généreux amis!...

— Ajoute, dit le docteur Troussard, qu'il vient d'ouvrir les yeux à un aveugle.

Tout le monde regarda le docteur avec étonnement.

— Oui, mon cher Maurice, votre prédiction vient de se réaliser: comme saint Paul, j'ai trouvé mon chemin de Damas.

— *Te Deum laudamus, te dominum confitemur*, s'écria Lucien avec enthousiasme!... Ah! cher docteur, vous nous apprenez une grande et bienheureuse nouvelle!

— Mon ami, il ne faut pas chanter si haut la conversion d'un pauvre savant qui avoue bien humblement son ignorance!

— Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui revient à Dieu que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent, répondit sœur Saint-Joseph.

Cette révélation inattendue répandit une sainte allégresse au milieu de ce petit groupe d'âmes chrétiennes.

Pour M^{me} Morel, elle regardait et écoutait tout d'un air ahuri. C'était de l'hébreu pour elle.

— Et M. Troussard aussi qui parle leur *jargon*, se disait-elle en cherchant vainement à comprendre... Décidément, c'est la fin du monde!

Après de pieuses conversations et des cantiques d'actions de grâces, qui transformèrent la chambre du boulanger Morel en un cénacle des premiers âges du christianisme, ces amis selon Dieu se séparèrent le cœur rempli de joie et d'espérance.

XXXII

Le lendemain soir, sœur Saint-Joseph conduisit Mirette au couvent du Sacré-Cœur. M^{me} Morel

eut un peu de peine à lâcher l'argent exigé pour le premier trimestre et le trousseau; mais elle se trouvait prise comme dans un engrenage par ses concessions de la veille, par l'engagement solennel qu'elle avait contracté devant des personnes dont le caractère et la position lui commandaient le respect. Il lui fallut donc tirer quelques billets de banque de son cher portefeuille, et pour qui encore? pour une fille qu'elle détestait cordialement. Ce dernier coup brisa les ressorts de sa volonté; elle sentit que désormais la lutte devenait inutile et qu'il lui faudrait avaler le calice jusqu'à la lie. La lie, pour elle, c'était le mariage de son fils avec Mirette. A partir de ce jour, sa santé s'altéra, ses facultés s'affaiblirent. Elle continuait à se tenir à son comptoir, à servir ses pratiques, mais comme une machine montée et qui va jusqu'au bout de son rouleau.

Lucien, tout entier à ses études et à ses espérances, ne s'apercevait pas de ces changements si graves. Ce fut Maurice Bernard qui les lui fit remarquer un jour avec beaucoup de ménagement, en lui conseillant d'emmener M^{me} Morel à la campagne. Lucien fut douloureusement affecté de cette révélation imprévue, car malgré les justes griefs qu'il pouvait avoir contre sa mère, il lui portait une affection sincère et profonde. Les travaux de restauration du château de la Coudraie avaient été brusquement interrompus après la mort de Jean-Pierre Morel. Le fermier

venait de faire écrire à ce sujet à la veuve. Lucien saisit avec empressement cette occasion pour proposer à sa mère d'aller s'installer, pendant l'été, à la Coudraie, sous prétexte de surveiller les travaux. Cette idée parut sourire à M^{me} Morel ; mais à qui confier sa maison pendant une si longue absence ? Lucien lui conseilla alors de se retirer tout à fait du commerce ; elle y consentit sans trop de difficulté. C'était mauvais signe : évidemment la veuve de Jean-Pierre se mourait. La boulangerie Morel avait une réputation si bien établie sur la place qu'il ne fut pas difficile de trouver un acquéreur sérieux. Lucien loua un joli appartement dont les fenêtres donnaient sur le jardin du Luxembourg et où il installa sa mère en attendant qu'il pût l'emmener à la Coudraie lorsque les affaires dont il avait pris la direction seraient réglées. Malgré ses nombreuses occupations, il ne manquait jamais tous les jeudis et tous les dimanches de se rendre au Sacré-Cœur pour voir sa chère Mirette qui charmait le convent par sa douceur, sa grâce et son intelligence merveilleuse. Ses progrès étaient si rapides qu'on en parlait comme d'un miracle. Un professeur rappela, à ce propos, ce mot si connu de Platon : « Apprendre n'est pas autre chose que se souvenir. » Ces facultés étonnantes qui, chez certains sujets, comme Pic de la Mirandole, le Tasse, Pascal, Mozart, etc., tiennent véritablement du prodige, ne peuvent s'expliquer raisonnablement que par la croyance

au dogme de la pluralité des existences, dogme qui donne la clef de bien d'autres mystères et qui deviendra une des vérités banales des siècles futurs.

La veille de son départ pour la Coudraie, Lucien conduisit sa mère au couvent du Sacré-Cœur. Mirette éprouva un serrement de cœur en voyant les ravages que la maladie avait causés chez M^{me} Morel. Son riche embonpoint s'était fondu, ses bonnes grosses couleurs étaient remplacées par des tons blafards et jaunâtres ; elle avait le regard trouble, la voix pâteuse et embarrassée. Mirette échangea un regard mélancolique avec son ami et embrassa sa future belle-mère avec le pressentiment qu'elle la voyait pour la dernière fois. En effet, un mois à peine après cette scène d'adieux, la jeune orpheline recevait la lettre suivante, datée de la Coudraie :

« Chère Mirette, plaignez-moi, priez pour moi, car j'ai le cœur brisé. Ma mère est morte ce matin, après une longue et cruelle agonie. Son intelligence, qui semblait sommeiller depuis sa maladie, s'est réveillée avant de quitter la terre, comme pour prouver que l'âme est indépendante du corps grossier dans lequel elle est emprisonnée. « Mon Lucien, épouse Mirette, m'a-t-elle dit. J'ai été injuste et méchante envers elle, je voudrais qu'elle fût là pour lui demander pardon. Pardonne-moi aussi, car je t'ai fait bien souffrir. Adieu, mon Lucien, mon cher en-

fant ; tu as toujours été un bon fils, je te bénis. »
O Mirette ! ceux qui ne croient pas en Dieu ni dans la vie éternelle sont bien à plaindre ! Nous voilà tous les deux orphelins sur la terre. Chère Mirette, j'ai bien besoin de croire à votre amour, mais j'y crois, comme je crois à Dieu. Aussitôt que j'aurai rempli les derniers devoirs envers ma mère, je reviendrai auprès de vous pour ne plus vous quitter. Adieu, priez pour votre malheureux ami.

« LUCIEN MOREL. »

Six mois après cet événement, par une belle matinée de janvier, deux voitures de grande remise quittaient le couvent du Sacré-Cœur pour s'arrêter devant le péristyle de l'église Saint-Sulpice. Lucien Morel descendit le premier, donnant la main à Mirette en costume de mariée. Ils étaient accompagnés du docteur Troussard et de Maurice que Lucien avait choisi pour son garçon d'honneur. La demoiselle d'honneur était notre petite amie Nini, vêtue d'une belle robe blanche et qui jouait son rôle avec une dignité vraiment comique. Quand les futurs époux entrèrent dans l'église précédés du suisse qui faisait sonner sa hallebarde, un cri d'admiration sortit de la foule qui se pressait pour les voir passer. On entendait répéter partout des phrases comme celles-ci :

« Quel charmant petit couple ! On dirait le frère et la sœur. Comme ils ont l'air heureux !

C'est certainement un mariage d'amour. C'est d'autant plus beau que c'est plus rare.... » En effet tout était harmonie et amour dans ce couple gracieux qui effleurait plutôt qu'il ne touchait la terre. Une douce auréole de bonheur rayonnait autour de leur visage, comme les peintres naïfs du moyen âge en donnent aux saints et aux martyrs, mêlée d'une teinte de mélancolie qui semblait dire : Ces palmes victorieuses que nous tenons à la main ont été arrosées de notre sang et de nos larmes !

Lucien et Mirette furent aussi heureux que peuvent l'être des esprits élevés et des âmes compatissantes devant le perpétuel spectacle des douleurs, des folies et des crimes de la terre. Mais leur bonheur, ainsi que le soleil, éclairait et réchauffait tous les êtres qui se trouvaient sous leur doux rayonnement. Ils pensaient que les riches ne possèdent qu'à titre onéreux, et que leurs biens sont le domaine des pauvres. Mirette accompagnait tous les jours sœur Saint-Joseph ou le docteur Troussard dans leurs visites aux malades ; elle ne rentrait chez elle que pour travailler à des layettes et à des vêtements destinés aux petits enfants du quartier. Lucien, après avoir fini son stage, choisit une spécialité dans laquelle on rencontre peu de concurrence : il devint l'avocat des pauvres. Tout le bien qu'il faisait avait un but mystérieux : il voulait racheter le crime de son père. Ce but noble et filial,

deviné et partagé secrètement par Mirette, obtint enfin sa récompense.

Les phénomènes étranges dont Lucien avait été le théâtre depuis la mort de son père sommeillaient chez lui depuis quelques années, lorsqu'ils reparurent tout à coup, voici dans quelles circonstances. Un homme mal nippé, mais dont la figure mélancolique respirait la bonté et l'intelligence, vint trouver un matin notre jeune avocat dans son cabinet. Cet homme était un inventeur. Il avait découvert, il y avait quelques années, un procédé ingénieux et économique appliqué à une de nos industries les plus utiles et qui devait enrichir forcément ceux qui étaient en état de l'exploiter. Or, ceux qui ont des idées n'ont pas d'argent, c'est la règle, et si, par contre, ceux qui ont de l'argent n'ont pas d'idées, ils savent, en général, s'approprier merveilleusement les idées..... et l'argent des autres. C'est ce qui arriva à notre inventeur, naïf et confiant comme tous les hommes de génie. Les capitalistes avec lesquels il s'était associé surent si bien arranger les choses, que le pauvre homme fut mis à la porte comme un intrus sans recevoir d'indemnité. Au moment même où, près de succomber à la misère et au désespoir, il venait en tremblant raconter son histoire à l'avocat des pauvres, l'affaire était en voie de prospérité et rapportait des millions aux actionnaires, et surtout aux administrateurs, pendant que celui qui l'avait créée était en train

de mourir de faim sur la paille, en compagnie d'une femme et de quatre enfants. Après avoir écouté attentivement cette histoire lamentable, après un examen scrupuleux de toutes les pièces à l'appui, Lucien, révolté contre tant d'infamies, se chargea du procès et des frais, et glissa dans la main du malheureux inventeur un billet de cinq cents francs.

— Ah ! monsieur, lui dit celui-ci en pleurant de joie, vous me réconciliez avec l'humanité !

Le lendemain, une assignation tombait comme une bombe au milieu du conseil d'administration de la Compagnie, citée en la personne de son gérant devant le tribunal de première instance pour s'entendre condamner à payer à M. X... deux millions d'indemnité pour avoir voulu le dépouiller de son brevet, etc., etc., etc. La calomnie, la corruption, l'intimidation, tous les moyens les plus déloyaux furent employés pour étouffer le procès. Un matin, Lucien mit honteusement à la porte de son cabinet un agent secret de la Compagnie qui tentait de le séduire en lui offrant un portefeuille bourré de billets de banque. Enfin le jour de la justice arriva. Après une plaidoirie éloquente où Lucien sut tout à la fois convaincre et émouvoir ses juges et l'auditoire, la Compagnie fut condamnée à payer à l'inventeur la somme de deux millions. Elle s'exécuta de suite, ne voulant pas courir les chances d'un appel en Cour royale. Lucien refusa de recevoir un sou d'honoraires, se

déclarant trop payé par la joie qu'il venait de répandre sur cette honnête famille.

La nuit qui suivit ce triomphe, le plus beau qu'il eût remporté dans toute sa carrière, Lucien était à peine endormi qu'il sentit son Esprit s'échapper de son corps comme un prisonnier auquel on rend la liberté. Mirette, sa compagne chérie et fidèle, se tenait à ses côtés, la main appuyée sur son épaule, ses doux yeux dans ses yeux. Ils s'élevèrent insensiblement au-dessus de la terre, qui devint bientôt comme un petit point noir au milieu de l'incommensurable éther. Ils voyaient partout, autour d'eux, dans une immensité sans limites, tourbillonner des myriades de planètes et d'étoiles. Après un voyage dont ils ne purent apprécier la durée, ces deux navigateurs aériens abordèrent une terre inconnue et merveilleuse où tout était lumière, harmonie et parfums, où la végétation était si belle qu'elle différait autant de celle de notre globe que la flore des tropiques diffère de celle du Groënland et des terres australes. Les êtres qui habitaient ce monde perdu au milieu des mondes ressemblaient assez à l'idée qu'ici-bas nous nous faisons des anges. Leurs corps légers et transparents n'avaient rien de notre grossière enveloppe terrestre, leur visage rayonnait d'intelligence et d'amour. Les uns reposaient sous l'ombrage d'arbres chargés de fruits et de fleurs, d'autres se promenaient comme ces ombres bienheureuses que nous montre Virgile dans sa

ravissante description des champs Élyséens. Les deux personnages que Lucien avait déjà vus plusieurs fois dans ses visions précédentes s'avancèrent les bras tendus vers les deux voyageurs. Le sourire dont ils les embrassèrent les remplit d'une joie céleste. Celui qui avait été le père adoptif de Mirette leur dit avec une voix d'une douceur ineffable : « Mes chers enfants, vos prières et vos bonnes œuvres ont trouvé grâce devant Dieu. Il a touché l'âme du coupable et la renvoie dans la vie terrestre pour expier ses fautes et se purifier par le feu de nouvelles épreuves. Car Dieu ne punit pas éternellement, et sa justice est toujours tempérée par la miséricorde. »



FIN.





